

*Donatien Moisdon*

**suffocavit**

*...quod serpens in muliere suffocavit.*

Anecdote de la Grèce antique : Au milieu de l'hiver, un homme trouva sur son chemin un serpent rigide et gelé. Il le ramassa et le mit sous sa chemise afin de le réchauffer. Le serpent se réveilla et mordit l'homme au sein. Comme il agonisait, se plaignant de son sort, cet homme fut rejoint par un autre qui lui dit : "Mais pourquoi te plains-tu ? Après tout, tu savais que c'était un serpent."

## PROLOGUE

Septembre 1998

Norman était fatigué, mais il en avait tellement l'habitude qu'il ne se rendait plus compte de rien. Il en était au

kilomètre 16 348 sur les 65 000 (en gros) qu'il parcourait chaque année au volant de sa voiture. En fait, ce n'était pas sa voiture, mais simplement celle que la compagnie lui avait confiée pour son travail : un assez gros véhicule avec boîte de vitesses automatique, mais équipé d'un moteur de seulement deux litres qui donnait la fâcheuse impression d'avoir été remplacé par un ruban élastique. Le pauvre moulin travaillait si fort qu'il donnait l'impression de ne pouvoir durer plus de cinq minutes ; mais il durait, et Norman s'adaptait.

De toute sa vie, il n'avait jamais écrasé le champignon. Lorsque, par le passé, il

avait observé ceux qui conduisaient comme s'ils voulaient punir leur voiture, que ce soit aux feux rouges, aux entrées d'autoroute ou aux ronds-points, il les avait sincèrement plaints. Pourquoi être si aveuglément agressif et infantile ? Mais il avait tellement détesté sa nouvelle voiture, tellement désapprouvé la décision de ses supérieurs hiérarchiques que, pour la première fois, et à l'âge respectable de cinquante-six ans, il avait maltraité le moteur à chaque occasion. Malgré tout, au bout de quelques semaines, il s'était calmé ; la colère avait disparu ; mais

l'habitude d'écraser l'accélérateur n'avait pas disparu. C'était devenu la norme.

Il dévalait la côte d'une départementale à vingt kilomètres au-dessus de la vitesse limite, car pour reprendre l'une des expressions les plus meurtrières que peuvent employer les automobilistes, il *connaissait la route*. Il savait, entre autres, que dans moins de cent mètres, la chaussée se transformerait en une quatre-voies. Il s'en approchait de plus en plus vite, et effectivement, elle se rua vers lui. Il y avait aussi un imbécile, dans une petite auto rouge, qui s'apprêtait à faire demi-tour sur les quadrillés blancs. Norman continua.

\*

Jamais tant de gens ne répétèrent si souvent à Norman qu'il avait eu de la chance. Il avait, serinait-on, la chance d'être encore en vie, la chance de s'être simplement évanoui sous le choc, la chance de ne s'être rien cassé, de ne se rappeler de rien, et plus que tout, peut-être, il avait eu la chance que la femme qui était morte sans témoins, une certaine Xaviéra Wendel, ait laissé une sorte de journal intime dans lequel elle mentionnait l'intention de se suicider et la façon dont elle s'y prendrait.

Norman avait des doutes sur ce genre de chance. Était-ce vraiment de la chance que cette folle ait choisi SA voiture afin d'accomplir son horrible projet ? Il était, malgré tout, soulagé du fait qu'il ne se souvienne de rien : la petite Citroën se mettant soudain en travers de la route, le dixième de seconde de pure terreur, l'impact, le bruit, la douleur... rien. À la longue, cela aiderait sûrement à maîtriser la tristesse qui s'emparait de lui quand il réfléchissait que le destin l'avait choisi comme exécuteur des hautes œuvres. La petite voiture rouge avait attendu patiemment que quelqu'un déboule de la route de campagne... elle

avait attendu bien sagement de se jeter dans la trajectoire d'un imprudent, d'un impatient qui conduirait trop vite... trop vite pour se donner la possibilité de freiner.

## **Chapitre I**

Un jour, pas trop lointain, moi, Xaviéra Wendel, née Lebaillon, je me tuerai. Je ne sais pas quand exactement, mais je sais que je le ferai. Il faut tuer le serpent. Il faut Le tuer : il n'y a pas d'autre moyen... IL fait partie de moi. Là où je vais, IL va, mais si je meurs, IL meurt. Comme j'aimerais pouvoir continuer à vivre sans LUI ! Certains diront peut-être que j'aurais dû persévérer, suivre un traitement psychiatrique, prendre de longues vacances, rejoindre une secte religieuse... Ils évitent tous la vraie question. Ils ont tous la solution de mes problèmes sans avoir la solution

des leurs. Ils disent : “Je sais, je sais”  
comme les enfants qui, sur une cour de  
récréation, eux aussi, savent.

“Mon Papa vient d’acheter un lecteur  
C.D. portatif.”

“Il faudra des piles.” “Pas  
nécessairement, on peut aussi le  
brancher.” “Oui, mais il faut quand  
même des piles.”

“Non, non, il suffit de le brancher.”

“Moi, je te dis qu’il faut quand même  
des piles.”

“Mais non, je t’assure.”

“Mais si : moi, je sais.”

Comme je déteste ces deux mots ! Tous les prêtres, tous les politiciens, tous les dictateurs, qu'ils soient dictateurs de pays ou dictateurs de famille, tous savent... et on vous dira que c'est vous qui êtes orgueilleux et arrogant si vous ne croyez pas aveuglément ceux qui *savent*. Cela me rappelle une petite fable ou poème en prose, je ne sais plus exactement, que j'avais trouvé dans une revue, il y a de cela bien longtemps. J'ai oublié le titre, mais voici le poème :

*Un missionnaire et un sauvage étaient amis.*

*L'un disait que parfois de célèbres  
sorciers*

*pouvaient se transformer en crocodiles.*

*L'autre, qu'un homme-dieu était né  
d'une vierge.*

*Et chacun, après coup, plaignant son  
camarade,*

*riaient de le savoir si crédule et si fou.*

Heureusement, ils ne faisaient qu'en rire. En d'autres lieux et à d'autres époques, chacun n'eût eu de cesse que l'autre périsse sur le bûcher, de préférence à petit feu, de façon à bien faire durer le plaisir, le tout par pur esprit de charité, naturellement, et sans autre arrière-pensée que de sauver une âme.

Seulement voilà : personne ne sait. Personne ne pourra extirper le serpent de ma poitrine ; personne autre que moi, en tout cas.

Alors, comment le tuerai-je, ce serpent ? Je n'en suis pas certaine, mais je pense

que je me servirai de ma voiture. C'est une petite voiture. Elle sera facilement démolie par une plus grosse ou par un camion. Si je ne mets pas la ceinture de sécurité, cela ne devrait poser aucun problème.

## Chapitre II

On dit qu'à une époque fort reculée, Chauve-sur-Mer était une île. Encore maintenant, seuls quelques bancs de sable rassemblés de part et d'autre d'une route goudronnée, le relient à Cisiorec et à Neugil-le-Loup. Des marais salants, abandonnés depuis longtemps, étalent, vers le Nord et vers l'Est, leurs quadrillages envahis d'herbe rouge où le vent de mer éparpille des odeurs de plantes grasses, survolées incessamment par les nus hurlements de mouettes et

cormorans. Chauve-sur-Mer conserve néanmoins l'atmosphère d'une île. On a l'impression que chaque partie de la ville est soudée à un tout bien homogène. Comme dans un village, on peut participer à la *vie de village* si on le souhaite ou bien, au contraire, on peut, comme dans une ville, se laisser aller à rêver et à se sentir détaché de tout.

Sur la place de l'église où la paisible sonnerie des heures pourrait donner l'impression qu'on est retourné cent ans en arrière, de vieilles dames aux larges hanches progressent avec toute l'élégance d'une coccinelle qui n'a pas réussi à refermer complètement ses

élytres. Dans l'église elle-même, avec son chœur déjeté sur la gauche (comme la tête du Christ sur la croix, paraît-il) brille et respire un monstre sacré, dégoulinant de sculptures rococo : un orgue si ancien que Jean-Sébastien Bach lui-même aurait pu en jouer s'il avait seulement su que Chauve-sur-Mer existait.

Sur un côté de cette place, se dresse, entre autres, une bâtisse grise, étroite et tout en hauteur, comme un mirage, avec une boutique de photographe au rez-de-chaussée. Moi, Xaviéra, je suis née au premier étage de cette maison qui sentait le gaz de ville et les produits

chimiques. Nous n'y restâmes pas très longtemps. Un an plus tard, nous déménagions vers Ker Soury.

Douillettement niché au fond d'un jardin, Ker Soury, de nos jours encore, fait clignoter ses fenêtres entre de hautes plantes en fleurs. La cour lance ses allées sableuses en trois directions : l'une vers le portail en fer forgé du jardin, une autre vers le poulailler et ses orgies de volubilis, et la troisième vers la sombre verdure d'un parc.

Près de la cuisine dormait un vieux lavoir désaffecté où l'eau de pluie s'était accumulée, et dont les parois intérieures

étaient recouvertes d'un doux velours verdâtre. Plus d'un objet, placé maladroitement sur le rebord, avait terminé sa carrière dans une sorte de cimetière sous-marin en miniature. Je me perdais souvent dans la contemplation de cette collection mélancolique qui, un mètre sous l'eau, prenait peu à peu des airs de trésors archéologiques. Ma mère refusait d'aller les repêcher. Elle m'avait défendu de jouer près du lavoir, et elle pensait que le spectacle de ces épaves qui, elles aussi, tournaient lentement au vert, me rappellerait à mon devoir. Parmi les symboles de ma désobéissance, il y avait,

en particulier, une poupée en caoutchouc, couchée sur le dos. De faibles rides de lumière froide et silencieuse, comme appartenant à un autre monde, palpitaient sur les tons de plus en plus cadavériques de ce visage au regard bleu et au sourire rigide. Avec un mélange troublant de tristesse et de sadisme, je me laissais hypnotiser par cette petite fille artificielle, incapable que j'étais alors de comprendre pourquoi je découvrais de la beauté dans la perte d'un jouet que j'avais tant aimé.

Je jouissais de l'humidité qui, par capillarité, remontait le long des parois

de pierre, et ce faisant, attirait les abeilles et les papillons. Elle me donnait soif, à moi aussi. Enivrée par l'odeur d'herbe humide et de sable, je me penchais jusqu'à ce que le bout de mon nez touchât la surface de cette émeraude liquide, mais je n'en buvais pas. Me dirigeant alors vers la cuisine, j'allais y quémander un verre tiré au robinet.

Le jardin était tout un monde. D'énormes chenilles, engoncées dans leur manteau de fourrure noire à points rouges, se dépêchaient majestueusement d'une giroflée à l'autre. Des bourdons blancs ou bruns s'enfonçaient avec détermination dans les gueules-de-loup

et en ressortaient à reculons avec toute la suffisance d'un gros monsieur expulsé d'un compartiment de première classe. Ils se retournaient alors, recouvraient leur dignité et s'envolaient lourdement vers une autre gueule-de-loup.

Le poulailler, où des Bresse et des Sussex roucoulaient paisiblement, ressemblait à une grande volière ombragée de volubilis. Nous n'y avions que cinq poules. Par temps chaud, elles sommeillaient dans leurs trous de poussière et, paupières mi-closes, donnaient le spectacle d'un bonheur sans mélange. On ne les tuait jamais. Nous étions trop pauvres pour cela. À

cette époque, la viande de poulet était un luxe. Je n'ai pas dû y goûter avant d'avoir atteint l'âge de dix ans. La raison d'être de ces poules était strictement de nous donner des œufs. Elles en avaient acquis un rang bien au-dessus de leur condition normale. On leur donnait des noms. On leur parlait. Dès qu'elles nous entendaient, elles accouraient, juste au cas où nous leur eussions apporté quelques restes : arêtes de poisson, pelures de fruits et légumes, feuilles de salade ternies, nouilles froides, bouts de couenne ; leur régime était des plus variés. On y suppléait avec des vers de terre ou des escargots écrasés. L'une

d'elles attrapait, parfois au vol, l'infortuné gastropode, et poursuivie par les quatre autres, se lançait dans une course effrénée. Harcelée sans relâche, elle se faisait chiper sa proie et tout le monde repartait en sens opposé, ce qui me faisait rire aux larmes. La gagnante finissait par avaler sa récompense avec de grands effets de col sous le regard à la fois admiratif et résigné des autres poules qui, la tête penchée sur le côté, attendaient qu'elle ait complètement achevé sa déglutition avant de reprendre leur sieste.

Elles nous récompensaient de ce traitement royal en nous pondant des

œufs d'une taille imposante, des œufs aux tons de chair sensuelle, parfois agrémentée de taches de rousseur. Ma grand-mère et moi allions les ramasser tous les après-midi vers cinq heures. Elle me laissait en ramener un. Quand il était fraîchement pondu, il transmettait à mes paumes maladroitement un peu de sa chaleur et de son parfum de plumes et de paille. Il fallait faire bien attention où l'on marchait afin d'éviter les crottes. En dépit de l'horreur que m'inspiraient (et que m'inspirent toujours) les matières fécales, je ne pouvais m'empêcher d'admirer la beauté de certaines de ces petites volutes que la Nature avait

ornées de brillantes taches multicolores. Je n'ai jamais cassé un seul œuf, mais j'avais moins de chance avec les crottes qui s'accrochaient à mes sandales, donnant ainsi à ma mère le plaisir de se lancer, une fois de plus, dans l'un de ses interminables sermons.

C'est ma grand-mère, en fait, qui s'est vraiment occupée de ma petite enfance. Les deux femmes appartenaient à un monde qui n'est plus le nôtre : un mélange de semi-illettrisme et d'inébranlables croyances religieuses. Ce mélange pouvait produire des résultats bien différents. Dans le cas de ma grand-mère, on lui devait la

compréhension, l'affection et la tolérance. Dans celui de ma mère : la raideur, l'étroitesse d'esprit et un besoin constant de critiquer.

\*

Il était neuf heures du soir et la tempête hurlait. Ma mère hurlait aussi, car tout se passait fort mal. Mon bras droit s'était replié au-dessus de ma tête et je n'arrivais pas à sortir de son ventre. Dans une si petite ville, on choisissait normalement de donner naissance à la maison. La sage-femme, prise de panique, était allée chercher le docteur puis, prétextant une autre naissance, l'avait laissé se

débrouiller tout seul. Sous la lumière faiblarde et jaunâtre d'une ampoule de quarante watts, et pendant que les bourrasques faisaient trembler tout le village, le jeune médecin tirait, coupait, épongeait et finissait par extirper de ma mère un petit animal sanglant et presque noir que mon père s'empressa de baptiser en tremblant. Le docteur coupa le cordon ombilical, et me jetant au pied du lit, se mit à faire des points de suture à ma mère qui, heureusement pour elle, venait de s'évanouir ; mais ma grand-mère ne voyait pas du tout les choses de cet œil-là. Elle savait qu'en ces circonstances, c'est le bébé qui compte,

pas la mère. “Docteur, occupez-vous de l’enfant.” Prononça-t-elle d’une voix claire, sèche et autoritaire.

“L’enfant est morte, Madame. Je m’occupe d’abord de la mère.” La voix de ma grand-mère monta d’un ton : “J’ai dit : occupez-vous de l’enfant.”

Fatigué, irrité, le docteur la regarda bien dans les yeux. “L’enfant est si bleue que même si elle n’est pas morte, son cerveau est endommagé, et elle ne sera jamais normale. Pendant ce temps, sa mère est en train de mourir d’hémorragie. Si je m’occupe du bébé, vous aurez la mort

de votre fille sur la conscience. Suis-je clair ?”

“Occupez-vous de l’enfant.”

“Non.”

Le docteur voulut se retourner vers ma mère, mais il n’en eut pas le temps : il avait reçu une magistrale paire de claques. Tremblant de rage, ma grand-mère, dure comme de l’acier, hurla, son bras tendu vers moi, “L’enfant !”

Subjugué par cette autorité instinctive, le docteur plaça son stéthoscope sur ma poitrine. “Nom de Dieu, elle vit !”

Dévasté, mon père avait suivi la scène sans dire un mot. Sa première femme était morte en couches et sa première belle-mère, une grande bigote hystérique, bien vue de ce qui constituait la *haute société* de Chauve-sur-Mer, l'avait traité de meurtrier en pleine église. Le docteur me saisit par les pieds et entreprit de me ressusciter. Mon père, sans chapeau, sortit dans la tempête, et ne rentra qu'au petit jour.

Je survécus, en fin de compte, et ma mère également, mais je l'avais bien abîmée, déchirant les parois du vagin et du rectum. En attendant qu'elle puisse

être emmenée à l'hôpital, la merde lui sortait à la fois par-devant et par-derrière. Je dois ces aimables détails au fait qu'elle ne cessait d'en régaler ses amies pendant la guerre. "Ah, si les hommes savaient ce qu'on endure pour eux !" Concluait-elle invariablement à l'époque où mon père était prisonnier de guerre en Allemagne. "Ah ça, c'est vrai !" Renchérissaient en chœur les autres grenouilles de bénitier en ajoutant une pastille de saccharine à leur insipide tasse de soi-disant café. Comme une bonne action cent fois divulguée, le récit des horreurs

médicales subies par ma mère cessa vite de m'impressionner.

Fut-elle traumatisée par ma naissance, ou était-ce simplement dans sa nature ? En tous cas, elle me détestait. Elle était habile en cela, m'appelant toujours en termes affectueux quand nous étions en compagnie, mais sans jamais m'embrasser ou me serrer dans ses bras. Elle envisageait l'éducation des enfants comme une litanie de reproches concernant tout ce qu'ils faisaient et tout ce qu'ils disaient. Seule ma grand-mère m'apportait réconfort et affection, mais lorsque j'eus cinq ans elle nous quitta pour aller travailler en tant

que bonne et secrétaire dans un presbytère, à des centaines de kilomètres de chez nous. Je me sentis trahie mais ne lui en voulus pas le moins du monde. J'étais toutefois pétrifiée à l'idée de tomber complètement sous la coupe de ma mère.

Je dois dire, en toute objectivité, qu'elle ne me battit jamais, mais elle était certainement capable et coupable de cruauté mentale. Elle gouvernait sa vie selon des règles immuables. Elle disait (aux autres) qu'elle m'aimait, mais elle le disait pour la simple raison que les mères *doivent* aimer leurs enfants. Elle disait donc ce qu'elle *devait* faire et

croyait sincèrement que le dire, c'était le faire. Elle serait morte de faim pour que j'aie à manger. Elle se serait jetée devant un camion pour me sauver la vie parce que c'est comme cela que les mères *doivent* se comporter, mais elle restait froide comme un glaçon, et ne perdait jamais une occasion de me montrer qu'elle avait toujours raison et que moi (en compagnie de 99 % de la population) j'avais toujours tort.

Je me suis souvent demandée comment elle voyait le monde. Fanatiquement religieuse, intégriste dirait-on de nos jours, elle avait, envers tout ce qui était de nature sexuelle, des réactions de

refoulée ; mais ça, en un sens, on s'y attendait. Ce qui surprenait davantage, ce qui décourageait complètement ceux qui auraient voulu l'aimer, c'est que ces mêmes réactions visaient toutes sortes d'autres domaines : les gens qui s'entassaient dans les trains (*comme des sardines*) pour aller en vacances, ceux qui prenaient des bains de soleil (*toute cette chair étalée sur la plage*), ceux qui faisaient du ski, de l'alpinisme, de l'équitation (*bien fait pour eux s'ils se cassent la figure*), et surtout les filles qui vont danser (*bien fait pour elles si elles se font mettre enceintes. Et que je ne te voie jamais adresser la parole à une fille*

*mère: j'en mourrais de honte.*) Même les gens qui mangeaient du poisson comme plat de résistance (*ça ne nourrit pas*) ou qui se mettaient à table à six heures du soir ou à huit heures au lieu de ce qu'elle considérait comme l'heure *correcte* de sept heures, étaient considérés comme hautement suspects et probablement un peu dérangés mentalement. On devait poliment essayer de les éviter, et surtout ne jamais leur faire confiance.

En grandissant, je me rendais compte que, dans la bouche de ma mère, l'expression *les gens* était devenue une insulte, un objet de mépris constant, car elle n'accordait à personne le droit moral

d'être différent d'elle-même en quoi que ce fût. Elle se situait personnellement tout à fait au-dessus des *gens*. Avec un sentiment qui ressemblait davantage à de la peur qu'à de la tristesse, je voyais de plus en plus clairement qu'à son avis, moi aussi je faisais partie des *gens*. Un exemple entre mille : ayant appris qu'un ami de mon père était passé nous voir un dimanche matin pendant que nous étions à la messe, j'ouvris notre boîte aux lettres pour vérifier si, par hasard, il n'y aurait pas laissé un message. *Mais tu es folle, ma pauvre petite ! Comme si le facteur allait passer un dimanche ! Mon Dieu, mon Dieu, je vous demande un*

*peu: qu'est-ce que j'ai fait pour avoir une enfant pareille ? Et des roulades d'yeux vers le ciel... Même les objets, même la nature, n'arrivaient jamais à obtenir son approbation. Si nous allions nous promener sur le rivage, c'étaient des : Tiens, la mer est basse. Oh, comme elle est grise ! On n'aurait pas dû venir.*

Ne sachant jamais, ou plutôt ne sachant que trop comment elle allait réagir, j'en faisais et j'en disais le moins possible devant elle. Tout était condamnable. J'apprenais l'art de la dissimulation.

Vint une époque où je commençai à rendre visite à d'autres petites filles de

mon âge, et où elles commencèrent à venir jouer chez nous. Ma mère était toujours d'une politesse exquise à leur égard, mais, dès qu'elles avaient tourné le dos, j'avais droit à une critique détaillée de leur aspect physique, de la façon dont elles s'habillaient, parlaient, s'asseyaient, jouaient, etc.

\*

Pour aller au centre du village à partir de Ker Soury, on traversait la cour, on passait par le portail en fer forgé (que tout le monde appelait *la grille*) et on tournait à gauche. L'un de mes plus anciens souvenirs, le plus ancien de

tous, peut-être, c'est de passer cette *grille* sur les épaules d'un oncle. Ma mère pense que j'étais trop petite pour me rappeler sa visite. C'est vrai, au sens où je n'ai aucun souvenir de la visite en soi, mais ce qui m'en est resté, c'est d'être enlevée dans les airs puis de sentir contre mes cuisses la puissante mouvance des muscles de son cou et de ses épaules. Je serrais désespérément entre mes bras son énorme crâne lisse d'où sortait une voix caverneuse qui me faisait vibrer tout le corps.

On tournait à gauche après le portail, et on arrivait à la maison de Mme de Vaujardin qui, je l'appris par la suite,

était propriétaire de Ker Soury et nous le louait. Nous lui rendîmes visite, un jour. L'intérieur de sa maison était sombre et exsudait un mélange d'odeurs qui m'étaient nouvelles, mais où dominait le camphre, senteur qu'avec celles de jacinthe, de lourdes robes de satin et d'urine, j'associai, par la suite, aux vieilles dames.

Une silhouette matriarcale, assise bien droite et bien raide dans un fauteuil, les épaules recouvertes d'un sombre châle ajouré ; une masse de cheveux montés en neige comme des blancs d'œufs au-dessus d'un petit visage ridé et de lunettes à monture d'argent ; un index

arthritique pointé vers moi et une voix à la fois pointue et chevrotante, voilà tout ce qui me reste du personnage. Ma grand-mère et ma mère disaient que Mme de Vaujardin était riche. Je n'avais pas la moindre idée de ce que cela voulait dire. Durant notre visite, je détectais malgré tout dans leur voix une tonalité légèrement respectueuse, comme si elles étaient entrées dans une église, mais voulaient terminer une conversation commencée à l'extérieur. Cela me donna, dès ma tendre enfance, une vision assez inquiétante de la richesse, vision stigmatisée dans mon esprit par la vieillesse, de sombres

intérieurs, d'étranges odeurs et un style de vie mystérieux. Les riches resteraient toujours complètement en dehors de ce qu'il était convenu d'appeler une vie normale.

La maison de Mme de Vaujardin avait, littéralement, pignon sur rue, mais elle ne se trouvait pas à un carrefour. La rue, toute médiévale et sans trottoirs, faisait simplement un angle droit. D'un côté de cet angle se pressaient des maisons contiguës, mais fort disparates devant lesquelles des enfants jouaient souvent à la marelle ou à la balle au mur, tout en chantonnant des cliquettes.

De l'autre côté, l'angle longeait le jardin de façade d'un couvent, énorme maison bourgeoise, presque petit château, sur les arrières duquel se trouvait Ker Soury. Dans mes souvenirs, cet angle de rue demeure perpétuellement chaud et ensoleillé. Il représente l'endroit le plus pacifique, le plus endormi du monde. J'y retourne encore en rêve, et cœur battant, je pousse la *grille* du couvent qui, plaintive, fait longuement couiner ses gonds dans la chaleur de l'après-midi. Je m'avance sur une allée sableuse, embaumée de thym, de sauge et de romarin ; je continue vers l'autoritaire façade du XVIIIe siècle, enlaidie de

lourdeurs stylistiques locales, mais égayées malgré tout de boiseries reluisantes à toutes les fenêtres. La grande porte s'ouvre et les bonnes sœurs, visages indistincts, noms tous oubliés, s'approchent de moi. Je tombe à genoux. Elles m'entourent. Je perçois la fraîcheur de leur ombre et l'odeur de leurs rudes habits. Des doigts compatissants se posent sur mon front, et je me mets à sangloter. Telle une brebis égarée, je suis revenue au bercail pour me faire pardonner... mais de quoi? De la vie elle-même, je suppose... de ne plus être enfant.

\*

Si, en sortant de Ker Soury, on tournait à droite, on arrivait à la mer. Depuis ma plus tendre enfance, j'adore me perdre dans la contemplation de l'océan dont les puissants rouleaux, en se désintégrant sur les rochers, font trembler le sol sous nos pieds, et pendant que le vent hurle dans les buissons brûlés de sel, et que de longs nuages blancs parcourent le ciel à des vitesses fantastiques. À bien y repenser, il s'agissait, à l'époque de ma petite enfance, d'un monde aux qualités préhistoriques, car sans pollution. Je trouve à la fois déprimant et exaltant de me replonger dans un passé à l'air si pur

et aux eaux si claires et si grouillantes de vie, un monde où les pires déchets qu'on pût trouver sur une plage n'allaient pas au-delà d'un tesson de bouteille dépoli ou encore d'un morceau de bois, tatoué de clous friables et rouillés.

J'avais trois ans et demi. Je marchais bien. Comme elle le faisait si souvent quand il ne pleuvait pas, ma grand-mère m'avait emmenée voir la mer. Je pataugeais dans une vasque d'eau tiédie, abandonnée par la marée sur la concavité d'un gigantesque roc, mare bordée de varech, et dans laquelle, comme en un paradis tropical en miniature, nageaient des crevettes et

s'enfuyaient des crabillons. Soudain, je remarquai que l'eau rougissait autour de mon pied droit : une bouffée de liquide, en forme de fougère écarlate, sortait de ma cheville et, rythmiquement suivie d'une autre, se dissolvait dans l'eau de la mare avec une douleur qui rappelait celle d'une piqûre d'aiguille. Je ne savais pas ce qui m'arrivait. J'appelai ma grand-mère et, levant la patte, lui montrai la coupure. Elle se précipita vers moi, m'assis près d'elle sur la chaleur du granit, et sortant son mouchoir, essaya de m'en faire un bandeau, puis elle me prit dans ses bras, et frêle petite bonne femme qu'elle était, s'en revint à

pas raides vers le village. Elle s'essouffla bientôt ; elle ralentit. Pâle, tremblante, en sueur, elle me reposa sur le trottoir tout en jetant des regards désespérés sur les maisons fermées et sur la rue déserte. “Tu es trop lourde, Xaviéra. Essaie de marcher un peu... Appuie-toi sur ma main. Ne pèse pas trop sur ton pied.”

J'obéis. Je n'avais rien dit. Je me sentais, en fait, étrangement calme, envoûtée par un grand bien-être. Le bruit de nos pas s'affaiblissait. Je marchais sur un coussin d'air. Les arbres, autour de nous, prirent des formes étranges...

Je me réveillai chez le docteur. Ma grand-mère m'y avait portée sur plus d'un kilomètre.

Les falaises que j'aimais tant existent toujours, bien entendu, mais au lieu d'être ornées, ici et là, de grandes villas des années folles entourées de hauts murs et de pins maritimes, elles sont maintenant souillées de centaines de bicoques où les rats des villes viennent jouer aux rats des champs avec l'énergie du désespoir.

\*

Finalement, à partir de Ker Soury, on pouvait se diriger vers le parc, un parc

englobant à la fois Ker Soury lui-même et le couvent. Bien des années plus tard, je me rendis compte que nous avions habité une ancienne maison de garde ou de jardinier. Tout appartenait à cette fameuse Madame de Vaujardin, laquelle s'était retirée en ville dans une maison, certes cossue, mais somme toute, assez ordinaire. Les sœurs avaient bien un jardinier, mais il préférait vivre chez lui, en ville.

Le parc commençait avec un énorme mûrier dont les fruits possédaient un degré de saveur inégalable. Sur le mur aveugle de la maison, un réseau de gouttières convergeait vers une grosse

barrique où le jardinier, M. Claverin, que nous appelions toujours le Père Claverin, venait remplir ses arrosoirs. Lorsque, plus tard, j'étudiai un peu de physique au lycée, et qu'on nous enseigna le principe du tonneau de Pascal, c'est toujours l'image de cette barrique qui s'imposait à mon esprit. Près de ce tonneau poussaient deux gringalets de figuiers dont les fruits, rien que d'y penser, me font encore venir l'eau à la bouche ; mais il fallait du courage et de l'habileté pour les cueillir, car ils attiraient les guêpes.

Au-delà des figuiers, l'allée se divisait en trois. Tourner à gauche vous ramenait

derrière la maison. On y trouvait souvent le jardinier qui donnait à manger aux lapins ou nettoyait leurs cages ou fendait des bûches pour la cheminée des sœurs ou encore aéraït du compost ou réparait des outils... Un jour, je le vis tuer un hérisson en l'empalant sur une fourche. Je ne ressentis ni horreur ni pitié. Monsieur Claverin était grand et maigre. Il avait des cheveux blancs et une moustache blanche. Il me traitait avec beaucoup de douceur. Tout ce qu'il faisait était bien. Il se parlait souvent à lui-même, et en l'occurrence, jurait comme un troupier. Je l'imitais. Une fois, une seule fois, je

laissai échapper un juron à la maison. La crise d'hystérie de ma mère dura plusieurs minutes alors que, sur les lèvres de ma grand-mère, j'avais cru remarquer l'ombre mal réprimée d'un sourire.

C'est le Père Claverin, bien sûr, qui assommait les lapins avec un gourdin, les dépiautait et les vidait. Tout cela était dans l'ordre des choses et, à l'instar du chat qui se dirigeait en miaulant vers les cages dès que Claverin aiguisait son couteau, puis zieutait goulûment l'animal encore vivant sur le chemin de son exécution, je n'éprouvais

qu'indifférence pour le sort de la victime.

Si l'on continuait derrière la maison, on arrivait à un désert en miniature fait de dunes parsemées de genêts d'Espagne, de chardons et de yuccas. Je n'avais pas le droit d'y pénétrer, car on passait alors sur le territoire d'un pensionnat de jeunes filles. Je m'y retrouvai pourtant un jour, plus par distraction que par désobéissance. Ce devait être pendant une récréation. Avec mes lourdes boucles blondes tombant sur les épaules, ma barboteuse bleue et blanche, mes grands yeux innocents, j'étais, paraît-il, absolument adorable.

Les filles atterrirent autour de moi avec de vastes battements de jupes. À genoux, accroupies, debout, elles riaient, roucoulaient et s'émerveillaient au spectacle de ce petit bout de chou qui s'était fourvoyé chez elles, et elles le faisaient avec cette impudeur candide que l'instinct maternel naissant donne aux adolescentes. Puis, au loin, une cloche sonna et elles s'envolèrent, me laissant, triste et déçue, parmi les senteurs fortes des buissons. L'une d'elles, pourtant, fit demi-tour, revint vers moi en courant, et ramassant une poignée de sable, me la lança au visage avant de rejoindre ses camarades. Le

vent étant contraire, je n'en eus pas dans les yeux, mais j'en sentis le picotement sur les bras. Les rouages de mon esprit tournaient douloureusement dans ma tête alors que j'essayais d'admettre l'existence même de la méchanceté gratuite. Soudain j'eus peur, fis demi-tour, rentrai en courant à la maison, et ne revins jamais vers le pensionnat.

L'allée du milieu plongeait dans un royaume ténébreux. On se retrouvait entre deux hautes murailles de fusain derrière lesquelles poussaient des arbres encore plus élevés dont les branches se rejoignaient en arceau pour former un

sinistre tunnel. J'y pénétrais rarement et jamais sans mon tambour. Je progressais alors avec lenteur (j'aurais eu honte de courir) tambourinant sans cesse afin d'éloigner les mauvais esprits. Cette épreuve que je m'imposais à moi-même ne produisait pas, comme elle l'eût fait dans une légende, sa propre récompense. Lorsque la végétation se désintérait pour laisser de nouveau passer la lumière, on ne se retrouvait pas dans une sorte de paradis, mais face à une jungle impénétrable faite de hautes herbes desséchées d'où s'envolaient d'énormes sauterelles, et où tentaient de survivre des rosiers dégénérés, de noirs

poiriers tordus, des cactus menaçants et de hautains lauriers sauce : un jardin abandonné, oublié, inquiétant et sauvage ; un autre monde. On disait, ce qui n'arrangeait rien, qu'il grouillait de vipères. Je faisais demi-tour, et battant du tambour à tout rompre, m'en revenais vers la maison.

L'allée de droite était celle du confort, de la civilisation et de l'affection. Elle était large, unie et amoureusement entretenue par le Père Claverin qui ratissait son sable gris avec autant de soins qu'un jardin japonais. Après le mûrier, elle se mettait à grimper, puis à virer vers la droite, et comme une vague

venue mourir sur une plage, elle finissait par s'étaler devant la maison des religieuses. Je passais des heures et des heures en compagnie de ces excellentes femmes. Elles possédaient un dispensaire où je n'étais pas admise. De tous sens, les émanations d'éther et autres produits qui s'en dégageaient auraient été suffisantes pour m'en éloigner. Une seule bouffée de ce mélange hostile, et j'en avais la chair de poule. J'imaginai pansements, ciseaux, boules de coton hydrophile, mercurochrome, alcool à 90, suppurations, sang, cris et douleur. Je m'enfuyais plutôt vers les cuisines où

m'attendait toujours quelque chose de bon à manger. En tant de paix, les sœurs m'auraient probablement donné des bonbons ou des gâteaux secs, mais comme ma mère et ma grand-mère se privaient parfois de repas pour que j'arrive à me nourrir, et comme il me fallait souvent me contenter d'une bouillie sans sucre ou d'un œuf alacoque pour toute la journée, les sœurs me repassaient en douce un filet de sole ou un peu de purée. De généreux paroissiens leur donnaient ces choses-là et elles, à leur tour, les partageaient avec ce petit être qui, comme une chatte chez

une vieille fille, était la reine de la maison sans même s'en rendre compte.

\*

À cet âge si tendre, il me fallait, bien sûr, faire la sieste, et c'est de là que datent mes premières impressions érotiques. L'atmosphère générale de ces après-midi paresseux et langoureux était orchestré par un bourdonnement de mouche contre les vitres. Les mouvants rayons de lumière que de rares voitures peignaient sur le plafond (la pièce se transformant alors en chambre obscure, et les interstices des rideaux en objectifs), me donnaient le sentiment

d'être beaucoup plus âgée que je ne l'étais. Le silence était érotique. Dans la journée, ni ma mère ni ma grand-mère ne parlaient fort, en général, mais je subissais, sans y prêter attention, le murmure presque constant de leurs conversations. Le silence, le vrai silence, me donnait, en plus d'un sentiment de liberté, une irrésistible envie d'être nue.

On me mettait au lit en sous-vêtements. Je me délectais tout d'abord au frais contact des gros draps de lin blanc puis remontais ma camisole afin de jouir de cette même fraîcheur contre mon ventre. Finalement, incapable de résister plus longtemps, je descendais ma

culotte sur les chevilles. Je me roulais alors lentement dans le lit, changeant d'endroit au fur et à mesure que les draps se réchauffaient. Un jour, je m'endormis ainsi et fut réveillée par les cris d'indignation de ma mère qui, par malchance, était venue me réveiller cet après-midi-là. Derrière elle, ma grand-mère protestait de mon innocence en expliquant que j'avais dû tout simplement avoir trop chaud, mais ma mère, bien partie sur sa lancée, ne s'arrêtait pas, m'accusant de toutes sortes de choses dont j'ignorais le sens. Elle me prédisait la pire des destinées et me fit si peur que je ne recommençai plus, tout

au moins plus de la même façon, ne volant au destin que quelques secondes de plaisir par-ci par-là.

\*

Mon père ne revint sur la scène que le six juin 1945, un an, exactement, après le jour J. Il faisait une chaleur étouffante. Ma mère et moi avions pris le car pour Rennes où Papa devait arriver. Nous attendîmes patiemment sur le trottoir, face à la gare, en compagnie de centaines d'autres femmes et enfants. Nous n'étions pas admis dans la gare même : il y avait déjà trop de monde à l'intérieur, paraît-il. La Police

nous tenait à l'œil, mais ce n'était pas notre Police habituelle : c'était la Police Militaire américaine. Leurs impeccables uniformes brun clair, en léger coton parfaitement repassé, contrastaient avec les lourds tissus, informes et verdâtres, auxquels nous avaient habitué nos soldats. Ces hommes bien nourris, au casque blanc, aux bottes reluisantes, au ceinturon orné d'un bâton et d'un pistolet noirs, ces géants aux décorations nettes et pimpantes, me firent une impression extraordinaire, car pour nous, qui venions (mais je n'en étais pas consciente) de passer cinq ans sans habits neufs et pratiquement sans savon

et sans lessive, ils sentaient le linge propre, le shampoing, l'eau de Cologne et la cigarette blonde : tout un éventail de sensations nouvelles en ce qui me concernait. Ils mâchaient du chouine-gomme en ayant l'air de s'ennuyer prodigieusement, mais on sentait qu'aucun détail ne leur échappait.

La gare pondait ses soldats avec une lenteur exaspérante. On ne leur permettait de sortir qu'après toutes sortes de vérifications. Beaucoup, en arrivant sur le trottoir, se laissaient glisser à terre avec leur lourd sac à dos, et s'appuyaient contre la palissade de pieux métalliques rouges et jaunes érigée pour

remplacer l'ancien mur de brique, et derrière laquelle se profilaient les dômes gris et luisants d'un train blindé.

D'autres ex-prisonniers regardaient autour d'eux comme des enfants perdus. La guerre était finie, bien finie, et cependant la plupart des visages n'exprimaient que fatigue et tristesse. Des voix résonnaient tels de longs cris d'oiseaux dans une cathédrale. De temps en temps, une femme se détachait de notre groupe, se précipitait vers un soldat, et le serrait dans ses bras en sanglotant. L'homme, déséquilibré par cette collision, essayait d'enlever les courroies de son barda. Ses lèvres

souriaient, mais ses yeux restaient morts, le bonheur dont il avait tant rêvé se désintégrant à l'instant même de sa concrétisation.

Une ombre, tout à coup, celle d'un soldat, se dressa devant moi. Ma mère pleurait sur son épaule. J'entendis une voix d'homme qui disait : "Laisse-moi embrasser Xaviéra. Je ne veux pas qu'elle se sente exclue." L'ombre s'accroupit devant moi. Nos yeux, au même niveau, se rencontrèrent... s'interrogèrent. Le soldat m'attira doucement vers lui. Je l'embrassai sur la joue et m'y piquai les lèvres. Il ne dit rien ; moi non plus. J'avais peur de lui, et j'ai su, bien plus

tard, qu'il avait lu dans mon regard quelque chose d'inquiétant qui lui avait fait peur, à lui aussi.

### **Chapitre III**

En 1947, j'avais huit ans. Nous habitons alors aux limites d'un village dans une ancienne ferme ; oui mais cette ferme avait été coupée en deux par un mur, érigé depuis la façade jusqu'à la

route. Les portes intérieures étaient murées. S'agissait-il d'une ancienne querelle de famille ? On ne le sut jamais. Quand mon père acheta la maison, elle avait ses propres actes notariaux. L'autre appartenait à une famille de maraîchers, gens aimables et sans histoire.

Avec son toit d'ardoises et ses murs de granit, la ferme aurait pu avoir l'air lugubre, mais des boiseries et volets clairs, puis une allée de gravillons et des parterres de rosiers, de glaïeuls et de lupins lui redonnaient une apparence joyeuse. Dès que le soleil brillait, les énormes murs de pierre en suçaient la

chaleur et plus tard la renvoyaient vers une cour où il faisait bon jouer.

J'ai toujours aimé le silence, et c'est là, mieux qu'ailleurs, que j'en ai le plus joui. Nous venions de Chauve-sur-Mer, une petite ville, presque un village, mais il y régnait tout de même un murmure de circulation et autres activités. À la ferme, c'était vraiment le grand calme. Aucun passage d'avion non plus. Les bruits de la nature étaient discrets, et ne servaient qu'à souligner la tranquillité du cadre : le rauque chant d'un coq, le hululement d'une chouette, l'abolement lointain d'un chien de ferme ou le mugissement d'une vache ne

détruisaient pas la tranquillité du moment, mais lui donnaient une certaine rondeur ainsi qu'une dimension de rêve.

Sans compter les salles de bains, notre maison n'avait que trois pièces en bas, et quatre en haut, mais elles étaient immenses. Le salon, en particulier, avec son impressionnante cheminée de pierre, n'aurait pas déparé dans un petit château. Nous y allions rarement, préférant terminer la plupart de nos soirées dans la salle à manger où d'ailleurs mon père avait installé la radio et le tourne-disque. C'est là, aussi, que je faisais mes devoirs.

Ces *devoirs* m'étaient donnés par ma mère, ma tante (qui nous rendait souvent visite) et une *vieille* cousine qui devait friser la trentaine, et qui, elle aussi, avait l'habitude de passer nous dire bonjour de temps en temps. Ce furent mes institutrices, car j'avais onze ans bien sonnés avant de pouvoir enfin aller à l'école. Auparavant, je ressemblais à une enfant tout à fait normale, mais je souffrais d'une rare infection des tendons, ce qui voulait dire que je ne pouvais marcher plus de quelques minutes. Après cela, les genoux me faisaient horriblement mal, et je

m'effondrais, aussi impotente qu'une tortue retournée.

Cette ancienne ferme avait ses dépendances : étables où mes parents élevaient des chèvres et des lapins. Un peu en retrait, il y avait aussi ce qui, lors d'un passé plus prospère, avait dû être la maison du garde ou des serviteurs. À l'époque, c'était une jolie petite habitation entourée de son propre jardin. Une partie des modestes revenus de mes parents venait de la location de cette maison. Y habitait un couple au nom peu commun d'Échalier. Ils avaient une fille, Nathalie, d'un an plus âgée que moi.

Pendant les fins de semaine et les vacances, ainsi que tous les jours après l'école, Nathalie et moi étions inséparables. Nous construisions des jardins en miniature dont l'irrigation échappait parfois à notre contrôle, ce qui me valait, lorsque je revenais à la maison avec une jupe couverte de boue, d'être, une fois de plus, disputée. Par mauvais temps, nous étions constamment l'une chez l'autre, jouant aux cartes, au Monopoly, aux Petits Chevaux, ou bien aidant à effiler des haricots verts, à écosser des petits pois, ou encore, assises à la table de la salle à manger, nous occupant à lire, à

travailler, à dessiner côte à côte, l'estomac torturé par les odeurs du prochain repas préparé, bien sûr, avec les légumes de nos deux jardins et le plus souvent les viandes de nos animaux - poulet, lapin ou chevreau - repas fort simples sans jamais une entrée ni jamais un dessert, mais qui exsudaient l'incomparable saveur des frais produits de la campagne.

Les choses commencèrent à changer entre Nathalie et moi en 1948. La plupart de nos jeux, fussent-ils en extérieur ou en intérieur, prenaient place au niveau du sol, et les filles, à cette époque, étaient toujours en jupes. Nous

présentations ainsi fréquemment l'une à l'autre le spectacle de nos jambes et de notre culotte. Précédant l'éveil sexuel, cela n'a aucune espèce d'importance, et je ne me souviens pas, avant cette année-là, d'avoir jamais considéré Nathalie autrement que comme une compagne de jeu, et cela sans entretenir le moindre soupçon que notre amitié pût, un jour, acquérir une autre dimension.

À partir de 1948, par contre, j'avais pris conscience de ce qui s'offrait si régulièrement à mes regards. Cela ne me tourmentait pas. J'étais simplement curieuse de voir ce qui se cachait derrière

cette partie renforcée du slip, souvent étirée bien à plat lorsque Nathalie était accroupie devant moi ou, au contraire, renfoncée légèrement au milieu quand, plus décontractée, elle s'asseyait sur le plancher, le dos contre une cloison.

Mes parents étaient de stricts Catholiques, c'est-à-dire des obsédés sexuels à rebours. Jamais je ne les ai vus s'embrasser, se serrer l'un contre l'autre ou même se prendre par la main. Ils seraient morts de honte à l'idée que quiconque, et en particulier leur fille, eût pu soupçonner qu'ils se désiraient mutuellement. Était-ce parfois le cas ? On peut en douter.

Les organes sexuels étaient toujours qualifiés de *sales*, et les livres qu'on m'encourageait à lire insistaient sur la nécessité d'être *pure*. Apparemment, il y avait, en ce qui concernait certaines parties du corps, des *choses* si horribles et si diaboliques qu'elles faisaient souffrir Jésus ; elles étaient une épine dans sa couronne d'épines, un coup de fouet lors de la flagellation, un clou dans ses mains sur la croix...

Marie n'était pas laissée pour compte. Ces horribles *choses* la faisaient pleurer. Qui, je vous le demande, aurait eu envie de faire pleurer Marie ? Seul un monstre, un sadique, s'y serait adonné.

Les *pensées impures*, quelles qu'elles puissent être – et je n'en avais pas la moindre idée – étaient des péchés véniels. Quant aux *actions impures*, elles étaient si impures et si mystérieuses qu'on ne devait même pas les mentionner par leur nom. Celles-là, c'étaient sans aucun doute des péchés mortels.

Il semblait que Jésus et Marie eussent à souffrir beaucoup moins de la part des voleurs, escrocs, cambrioleurs, assassins, tortionnaires, sombres brutes et instigateurs de génocides, que de la part des petites filles qui commettaient des *actions impures*. Le Mal absolu se logeait

à l'enseigne énigmatique intitulée : « on ne parle pas de ces choses-là ». Où que nous allions, quoi que nous fassions, les « parties honteuses » demeuraient l'épicentre de tous les déshonneurs et de toutes les condamnations.

Mil neuf cent quarante-huit fut aussi l'année où je commençai à ressentir d'étranges moments d'ivresse inexplicable : des vagues de chaleur sur tout mon corps et des fourmillements entre les jambes suivis d'une légère perte de liquide. On m'avait prévenue qu'un jour j'aurais mes règles, et ce n'était certainement pas cela ; ce n'était pas de l'urine non plus. Le mystère demeura

entier pendant longtemps, mais on s'habitue à tout, et bientôt je cessai de m'inquiéter.

Le dimanche matin, nous allions à la messe, bien sûr. Un jour, alors que nous sortions de l'église, ma mère se mit à me secouer comme un prunier. Apparemment, une goutte de liquide coulait lentement le long de mes mollets. "Mais enfin, Xaviéra, à quoi penses-tu ?" siffla ma mère entre ses dents.

Ma réponse : "À rien", fut loin de la satisfaire, même si c'était la vérité. J'aurais voulu lui expliquer que je ne

contrôlais pas ces épanchements, et qu'il n'était pas nécessaire de penser à quoi que ce soit pour qu'ils se produisent... mais comment peut-on s'expliquer quand il s'agit d'un sujet tabou ? Je répétais : "À rien", et elle ne me crut pas. "Tu iras te confesser en t'accusant de pensées impures." Ajouta-t-elle.

Je ne m'étais jamais sentie proche de ma mère, car à ses yeux, je ne faisais jamais rien de bien. Il lui était absolument impossible de me parler sans me critiquer. Bien des années plus tard, à l'époque où je m'apprêtais (et avec quel soulagement !) à quitter la maison, je trouvai le courage de lui demander :

“Pourquoi est-ce que ce tu me critiques tout le temps ?”

Elle explosa : “Ah, mais on ne peut rien lui dire, à celle-là, on ne peut rien lui dire ! Ma parole, elle se croit parfaite !”

Même maintenant, quand elle regarde la télévision, elle murmure : “Il a les cheveux trop longs, celui-là. Il ne devrait pas porter une cravate jaune. Oh, comme elle a de vilaines lèvres ! Mais regarde ces yeux, on dirait ceux d’un cochon.” Et ainsi de suite sans interruption, sans rémission.

Comme la plupart des enfants, je pensais, sans y penser, que toutes les

mères étaient comme la mienne, et j'acceptais la vie telle qu'elle était sans me poser trop de questions. J'essayais simplement d'éviter autant que possible, la compagnie de ma mère, et lorsque cette compagnie était inévitable je me taisais, car, bien sûr tout ce que je disais était aussi répréhensible que tout ce que je faisais. Elle racontait aux voisins et aux commerçants, devant moi, que j'étais une enfant boudeuse, renfermée, difficile.

Même si on complimentait ma mère sur quelque chose afin d'essayer de la rendre de bonne humeur, on perdait son temps. C'est tout juste si elle ne

considérait pas ce compliment comme une insulte. “Comment peux-tu dire que j’ai bonne mine ce matin alors que ton père a laissé un cercle de café sur la nappe ?”

Passant, comme je le faisais de plus en plus souvent, mes après-midi et mes fins de semaine chez nos voisins, je commençais à faire des comparaisons entre ma mère et celle de Nathalie. Madame Echalié n’était pas une sainte, tant s’en faut : c’était une femme au foyer, et la patience n’était pas sa qualité première. Elle avait le verbe haut et cru, ne riait ou ne souriait que de temps en temps, mais elle aimait sa fille d’une

façon que je trouvais d'abord étrange puis profondément troublante. Certes, il y avait des moments où Nathalie se faisait, selon l'expression consacrée, engueuler comme du poisson pourri, mais il y en avait d'autres où la mère et la fille éprouvaient, de toute évidence, un vif plaisir à se parler, à rire ensemble, à jouer...

Ce qui me dérangeait le plus, c'étaient les moments où Madame Échalier serrait Nathalie dans ses bras en lui disant : "Oh, je t'aime, je t'aime ! Je t'aime tellement que je pourrais te manger toute crue." Lorsque j'en étais le témoin, je sentais un sourire niais se

former sur mes lèvres ; je rougissais comme si je les avais surprises en train de faire quelque chose de honteux, mais c'est moi qui avais honte. J'évitais le regard des deux femmes, me sentant coupable de quelque chose que je n'arrivais pas à définir, mais qui me faisait très mal. Je me détournais d'elles et regardais ostensiblement par la fenêtre, développant un intérêt subi pour les poiriers du jardin. Je ne voulais pas admettre que ma mère aurait pu, ou aurait dû, agir ainsi... qu'elle n'était pas une bonne mère.

J'aimerais pouvoir dire qu'en tant que petite fille de neuf ans, j'arrosais mon

oreiller de larmes toutes les nuits en pensant que le hasard n'avait pas été juste de me donner une mère comme la mienne ; mais il n'en était rien. Ce n'était pas de l'indifférence : simplement de l'incompréhension. Par contre, lentement, sûrement, un poids mortel s'installait sur mon cœur : la certitude que si votre propre mère ne vous aime pas, personne d'autre ne pourra jamais vous aimer. Fort heureusement, je n'avais pas conscience qu'à bien des points de vue j'étais devenue comme ma mère, qu'elle avait introduit en moi un serpent, et que j'étais, à mon tour, incapable d'aimer.

À l'époque où elle me disputa en sortant de l'église, j'en étais venue, tout simplement à la détester, ce qui était beaucoup moins compliqué que de prétendre l'aimer. Détester la seule chose qui eût quelque valeur à ses yeux : la religion, représentait aussi une libération.

Pensées impures ? Que pouvaient-elles bien être ? Mais, alors que nous regagnions notre voiture, nous passâmes devant un groupe de fillettes de mon âge assises sur un petit mur près de l'arrêt d'autobus. L'une d'elles, vive et rieuse, se pencha de côté pour tapoter l'épaule de celle qui se trouvait à deux places sur sa

droite. Ce faisant, elle perdit presque l'équilibre et ses genoux s'écartèrent brusquement. Mes regards plongèrent sous sa jupe, et aperçurent la délicate blancheur de sa culotte. Ce fut une révélation. Je pensai à Nathalie, et sentis une autre goutte qui roulait le long de ma cuisse. Je me précipitai sur la banquette arrière et ramenai fermement les pans de mon manteau sur mes jambes. Revenue chez nous, je me rendis compte que le simple fait de penser à Nathalie déclenchait à nouveau ce phénomène. Terrorisée, je ne savais plus où me fourrer jusqu'à ce qu'il me

vînt à l'idée de mettre un peu de coton hydrophile dans mon fond de culotte.

C'est l'après-midi de ce jour-là, après le repas dominical traditionnel (j'allais dire *officiel*) que je revis Nathalie. Au bas de leur jardin, les Echalièr avaient aménagé un abri naturel en forme de cloche. Il était fait de grillage sur lequel poussait un ensemble paradisiaque de volubilis, chèvrefeuille et clématite. Le résultat : un petit monde de fraîcheur pour les enfants. La végétation y était si épaisse que, s'il pleuvait, on était à l'abri pendant dix bonnes minutes. Malheureusement, longtemps après l'averse, de grosses gouttes

commençaient à se former et à tomber lentement, solennellement, nous arrachant des éclats de rire stridents, surtout si elles nous tombaient dans le cou.

La *cloche* avait, sur son pourtour intérieur, des petits bancs de bois, et en son centre, une table ronde et basse sur laquelle il était possible de disposer jouets, livres, jeux de cartes et j'en passe. Cet endroit possédait également une odeur bien à lui : odeur de feuille, d'eau de source, de terre battue et... de Nathalie elle-même qui laissait derrière elle un sillage d'habits propres, fraîchement repassés, de savon et d'eau

de Cologne, sans parler de la douce fragrance de son corps.

Nathalie n'était peut-être pas le genre d'enfant sur laquelle les gens s'exclament "Mon Dieu, qu'elle est jolie !" mais elle avait un visage régulier, une silhouette élégante et de fort belles jambes. Ses cheveux bruns, un peu fous, tombaient presque sur ses épaules. Ses grands yeux marron vous regardaient sérieusement et attentivement, révélant en elle un degré de maturité supérieur à celui communément attendu des filles de son âge. En cela, elle m'impressionnait. Ses lèvres étaient pleines, et je dirais maintenant, sensuelles, mais, à l'époque,

je n'avais certainement jamais rencontré le mot *sensuel*.

Elle aimait porter des corsages blancs et de simples jupes aux couleurs pâles, presque délavées, ainsi que des chaussettes blanches et des sandales. Elle s'habillait ainsi presque toute l'année, car, par temps froid et pluvieux, elle se contentait de mettre des chaussures, un tricot et un grand manteau noir, sans rien changer au reste.

Dès que nous fûmes assises l'une en face de l'autre, j'eus comme d'habitude, une vue plongeante sous sa jupe, et je sentais que les lèvres de ma vulve étaient si

gonflées qu'elles me faisaient presque mal.

“Qu'est-ce qui ne va pas ?” demanda Nathalie.

“Rien.” Cette fois, je savais que je mentais.

“On joue à quoi ?”

“Reine et Suivante.” Répondis-je sans hésitation.

*Reine et Suivante* était un jeu de notre invention. Nous choissions la reine à pile ou face. L'autre devenait la suivante, et devait obéir. Je m'empresse de préciser que nous n'avions jamais exigé

de la suivante qu'elle accomplisse rien qui soit douloureux, humiliant ou dégoûtant. Nous savions, par exemple, que les garçons du coin avaient fait, et perdu, des paris absurdes qui les condamnaient à manger des vers de terre ou des hannetons. Pour nous, cela consistait à faire des courbettes au monarque, réciter un poème ou servir un repas fictif avec plusieurs vins, le tout en musique. Nathalie gagna la première manche et je remplis mes fonctions de mon mieux. Mon imitation d'un clavecin était fort ressemblante, me semble-t-il.

Quand ce fut mon tour d'être reine, je fus envahie d'un grand sérieux. Je savais ce que je voulais, et j'avais l'impression d'être arrivée à un moment crucial de ma vie. Cela peut sembler dramatique pour une gamine. C'est pourtant exactement ce que je ressentais. "Tu feras bien ce que je dirai ?" Demandai-je, tremblant de la tête aux pieds.

"Oui, pourquoi ?"

"Je veux être sûre."

"Mais enfin, qu'est-ce qui se passe ?"

"Je veux être sûre, c'est tout."

"Naturellement."

“Promis ?”

“Promis.” Elle rit, mais elle riait jaune, un peu inquiète, peut-être. Elle redevint sérieuse, mais continua de me regarder avec une certaine appréhension. J’inspirai profondément et prononçai, aussi naturellement que possible, mais consciente, malgré tout, d’un léger chevrottement dans la voix : “J’aimerais que tu enlèves ta culotte.”

Je fus contente qu’elle ne se mette pas à hurler, ou qu’elle ne se ruât pas vers la maison pour aller tout raconter à sa mère. Au lieu de cela, elle referma les jambes, qu’elle avait jusqu’alors laissées

légèrement ouvertes, poussa la jupe entre ses cuisses et annonça simplement “Non.”

Un pesant silence s'établit entre nous. Je savais que, quelle que fût l'issue de cette conversation, nous ne jouerions plus jamais à *Reine et Suivante*. Peut-être même ne jouerions-nous plus jamais ensemble, point final. Instinctivement, je savais aussi que je ne pourrais convaincre Nathalie avec des supplications, des insistances, des mignardises ou des pleurnicheries. Avalant ma salive, je décidai de jouer le tout pour le tout : “Si tu avais été la

reine et si tu m'avais demandé cela, je l'aurais fait.”

“Fais-le, alors.”

Le cœur battant à tout rompre, je me soulevai légèrement, abaissai ma culotte sur les chevilles, me rassis et ouvris les genoux. Il n'y eut aucune réaction de la part de Nathalie. Elle me regardait intensément, mais son visage demeurait parfaitement impassible puis lentement elle ôta son slip, le posa sur le banc à côté d'elle et écarta les jambes à demi. Je n'en croyais pas mes yeux : devant moi s'étalait une vision enchanteresse. Étais-je aussi belle ? Ni Nathalie ni moi

n'avions encore de toison. Une mince ligne rose et verticale se poussait entre deux lunules de peau blanche. Me fascinaient aussi le haut des cuisses et l'aine avec leur douceur si pâle et si attirante !

Un peu plus à l'aise maintenant, elle ouvrit complètement les jambes. La ligne rose se divisa légèrement comme les pétales d'un bourgeon de tulipe. J'étais fascinée. Nathalie se pencha et se regarda elle-même autant que faire se peut, comme s'il s'était agi d'une nouveauté. Peut-être ne voulait-elle que vérifier ce qui déclenchait l'expression d'émerveillement qui se peignait sur

mon visage ou peut-être réagissait-elle simplement comme cela nous arrive à tous quand nous faisons visiter la maison à des amis et que nous la voyons alors avec des yeux neufs. Elle releva la tête et prononça calmement, fermement et avec un grand sourire : “C’est super !”

Je ne sais combien de temps nous restâmes ainsi, mais le bon sens nous indiqua qu’il n’était pas désirable qu’on nous trouvât dans cette position. Les Echalié avaient beau n’être pas aussi fanatiquement catholiques que mes parents, nous sentions que nous aurions eu de graves ennuis.

Plus tard, je demandai à Nathalie de m'expliquer par le menu ce qu'elle avait ressenti cette première fois, et elle dit que jamais, en l'espace de quelques secondes, elle n'avait fait l'expérience d'un tel éventail d'émotions. Elle ne savait pas trop ce qui l'avait le plus émue. Était-ce ma requête inattendue et insolite, l'audace que j'avais montrée en me dénudant devant elle, l'ivresse d'imiter cette audace, le frisson de plaisir que mes regards provoquèrent en se posant sur elle ou encore les délicieuses sensations d'un vent léger ? C'était une expérience inoubliable.

Moi aussi je m'étais presque évanouie de plaisir quand Nathalie m'avait regardée. C'était la première fois qu'une chose aussi extraordinaire m'arrivait ; c'était un grand saut dans le vide et, en même temps, j'en eus la certitude immédiate, c'était quelque chose dont je n'arriverais plus à me passer. Quand elle mentionna l'air frais, je savais aussi ce qu'elle voulait dire. La vulve est si constamment protégée, même par les bikinis les plus minuscules, que les soudaines caresses de l'air vous propulsent dans un monde nouveau, un monde d'une intensité si propre, si rafraîchissante qu'on voudrait en jouir à jamais. Pas étonnant que les

campes et les plages nudistes aient tant de succès. Aujourd'hui encore, les jours de canicule, je place un ventilateur au pied de mon lit et, jambes grand ouvertes, je me masturbe sous les caresses de fraîcheur qui vont et viennent de gauche à droite.

Nathalie et moi décidâmes d'un commun accord que la *cloche* était trop dangereuse. Nous ne discutâmes pas de savoir si nous allions répéter cette expérience. Tacitement, nous en avons la certitude.

Derrière le hameau se trouvait un bois. Il n'était pas trop loin et il m'était encore

possible d'y aller sans que mes genoux me fassent mal. Nous trouvâmes un endroit d'où nous pouvions voir sans être vues. Si quelqu'un s'était approché (et il ne vient jamais personne) nous aurions eu tout le loisir de nous réajuster. Tout était si simple ! Il suffisait de s'asseoir au pied d'un arbre ou sur une souche, d'abaisser le slip et de relever la jupe. En fait, la plupart du temps, il n'était même pas nécessaire de faire quoi que ce soit avec la jupe.

Lorsque je repense à cette époque de notre enfance, je suis certaine que Nathalie et moi avons dû consacrer notre temps à bien d'autres choses

également. Comme avant, nous avons dû continuer à faire nos devoirs ensemble, à jouer aux cartes, dessiner, aider madame Échalier à préparer les légumes, mais je m'en souviens mal. Dès l'instant où nous commençâmes à nous regarder mutuellement, tout le reste s'estompe et perd de son importance.

Notre ennemi, c'était le mauvais temps. Quand, plusieurs jours de suite, nous ne pouvions aller dans *notre* bois, nous devenions boudeuses et irritables. Nous décidâmes de jouer au Monopoly sur le plancher de façon à pouvoir, tout au moins, exhiber discrètement les jambes et la culotte. Nous prenions un rare et

dangereux plaisir à remarquer si le sous-vêtement de l'autre se mouillait, car sans même nous consulter, nous étions passées du coton blanc au bleu pâle ou vert pâle. Les sécrétions dessinaient des taches sombres, mais cela ne faisait qu'accroître notre frustration. Dès que le temps s'améliorait nous retournions à notre endroit favori et c'est avec de véritables soupirs de soulagement que nous nous offrions aux regards de l'autre, retrouvant ainsi un état d'ivresse, un état second qui nous donnait le sentiment de vivre de façon si intense et si libre que nous ne pouvions plus nous en passer. Nos exhibitions étaient

devenues des drogues. Mon plaisir atteignait son comble lorsqu'il m'était donné d'observer une goutte de liquide blanchâtre perler au bas des petites lèvres de Nathalie.

Un jour, en montant dans ma chambre, je ressentis une légère démangeaison au clitoris. Je ne connaissais pas alors le mot *clitoris*, car je ne m'étais jamais demandée comment s'appelaient les différents aspects de ce que mes parents appelaient *les parties honteuses*, et puisque, selon eux, ces parties étaient si incroyablement honteuses et sales, je n'arrivais pas à imaginer qu'on ait pu leur donner des noms précis. Supposant

que la majorité de la population partageât les opinions de mes parents, les docteurs et les chercheurs qui se seraient ainsi penchés sur la question n'auraient été que d'horribles pervers, tout juste bons pour les travaux forcés.

En montant l'escalier, je commençai distraitemment à me gratter au travers de mes vêtements. Le mouvement des jambes, de marche en marche, dut, au même moment, déclencher quelque chose, car à ma grande surprise, la pression de ma main engendra des sensations extrêmement agréables. Arrivée dans ma chambre, je continuai. Debout devant les voilages de ma

fenêtre, je n'arrivais pas à m'arrêter. C'était comme si une force extérieure me le défendait, comme si l'on m'empêchait de me trahir moi-même. Je dus aller m'étendre sur le lit, car mes genoux ne me soutenaient plus. Je sentais que j'approchais d'une expérience fondamentale et j'avais peur comme si, fragile esquif, j'avais été emportée par les eaux rapides d'une rivière vers une immense cascade, mais j'étais impuissante à changer le cours des événements. La cascade approchait, approchait de plus en plus vite et, dans un grand cri, je tombai et ma main cessa, par elle-même, de bouger. Le corps saisi

de frissons, l'intérieur des cuisses envahi de picotements, je haletais, incrédule et cherchant à comprendre... Ce ne fut certes pas le plus fort orgasme de ma vie, mais il demeure, dans ma mémoire, comme le plus frais, le plus original, le plus mystérieux... instant miraculeux qui transcenda ma vie de tous les jours et la fit exploser aux dimensions de l'univers, car à partir de ce moment-là, je ne fus plus Xaviéra, fille de M. et Mme Lebaillon, mais une entité indépendante, un membre reconnu du grand mystère de la vie.

Le lendemain, je trouvai le soleil plus brillant, le vent plus doux, la campagne

plus belle. Les récriminations de ma mère avaient moins d'importance, car à l'exemple des pilotes qui s'élèvent en planeur et se retrempe en eux-mêmes, minimisant les soucis de la semaine en leur redonnant leur véritable place, je m'étais, moi aussi, élevée dans un monde bien à moi que ma mère ne pourrait plus envahir. Je ne réagissais que mollement à ses colères, ce qui l'irritait encore plus. Le soir, elle annonça à mon père que j'avais atteint *l'âge bête*.

Il ne me fallut pas longtemps, après cela, pour me rendre compte que les sécrétions qui m'avaient intriguée et que j'avais observées chez Nathalie étaient

comme un signal ou un appel menant à ces extraordinaires sensations. Il ne me fallut guère plus longtemps pour admettre qu'il n'était nullement nécessaire de se frotter au travers de deux épaisseurs de tissus, et que, la nuit, dans l'intimité et la paix du lit, on pouvait faire encore mieux à main nue.

À la première occasion, je montrai à Nathalie comment cela *marchait*. Elle était fascinée et m'imita immédiatement. La regarder se donner du plaisir était une expérience si extraordinaire que je me demandai si je n'allais pas jouir pour la deuxième fois en quelques minutes sans même avoir à

me toucher. Quand elle atteignit l'orgasme, ses cuisses grand ouvertes s'ouvrant encore davantage avec les dernières secousses puis se refermant pour emprisonner sa main pendant que tout son corps se détendait et qu'un sourire extatique se formait sur son visage, j'entrai dans une véritable transe intensifiée par des picotements aux pieds, aux mains et sur la poitrine. Lorsqu'elle rouvrit les jambes et retira sa main, je vis que les membranes de son sexe étaient plus enflées que je ne les avais jamais vues, offertes, roses et luisantes comme une magnifique fleur

de printemps sous les premiers rayons du soleil.

On aura peut-être du mal à le croire, mais nous continuâmes à nous regarder ainsi pendant toute une année avant qu'il nous vînt à l'idée que l'on pouvait faire à l'autre ce que l'on se faisait à soi-même. Nous n'avions point de guide. D'un côté, nous nous comportions presque comme des adultes, mais d'un autre côté, nous étions véritablement des enfants, innocentes et naïves. Nous aimions ce que nous aimions et ne pensions pas à autre chose.

Tout nous était arrivé par hasard. La suite n'y fit pas exception. Un jour, Nathalie me dit : "Les filles sont censées avoir de la poitrine. Je n'en ai pas. Toi non plus. Sens comme je suis plate."

J'introduisis une main sous sa robe et remontai jusqu'aux boutons de ses seins. À ma grande surprise je les sentis durcir sous mes doigts. C'était vrai : elle était aussi plate qu'un garçon, mais j'avais plaisir à faire absorber à mes paumes la chaleur de son corps, la douceur de sa peau. Je sentais Nathalie vivre sous mes doigts. C'était une sensation délicieuse, mais apparemment, encore plus délicieuse pour Nathalie que pour moi.

La bouche ouverte comme si elle manquait d'air, elle chuchotait :  
“N'arrête pas, je t'en prie, n'arrête pas.”

Je lui obéis, mais bientôt ne me contentai plus de caresser sa poitrine. Ma main redescendit et se glissa entre ses jambes. Nathalie tressaillit, son être se raidit et elle émit un petit cri. Instinctivement, je commençai à lui offrir ce que je lui avais vu faire par elle-même tant de fois. Elle jouit avec un long gémissement qui se prolongea plusieurs secondes, tout son corps tressaillant sans contrôle. Par la suite, je plaçai le bout de mes doigts sous mes

narines et découvris que l'odeur qui s'en dégageait me troublait profondément.

À partir de ce jour-là, je reniflai toujours le bout de mes doigts quelques secondes après avoir commencé mes attouchements puis de nouveau après que Nathalie eût joui, car les deux odeurs étaient fort différentes. Celle du début ? Un mélange de feuille de géranium écrasée, de mousse et d'aiguilles de pin ; mais celle de la fin était faite d'algues humides et de grandes plages désertes ; deux parfums magiques.

Elle me rendit le compliment, bien sûr ; ce qui me fit comprendre pourquoi elle avait tant aimé cela. Inutile de préciser que personne n'avait jamais caressé ma poitrine ou mes cuisses ou les fameuses *parties honteuses*. Je découvrais que la grande différence entre la masturbation personnelle et la masturbation mutuelle venait du fait que, pour similaires qu'ils soient, les gestes, ne sont ni exactement les mêmes ni exactement prévisibles. Et puis, à la fin, il y a ces secondes extraordinaires et presque douloureuses pendant lesquelles la main de l'autre continue alors que la nôtre se serait peut-être déjà arrêtée ; secondes

semblables à un aspirateur géant, à une tornade inévitable nous propulsant vers une intensité de plaisir qui, malgré l'habitude, surprend toujours. Nathalie aussi aimait mon odeur.

Nous élaborâmes un code secret. Quand nous étions à la maison et incapables de communiquer verbalement, nous posions l'index et le majeur sur nos lèvres comme quelqu'un qui hésite et se demande quoi faire. Cela voulait dire : j'ai tellement envie de jouer avec toi !

En dépit de toutes ces activités et de ces merveilleuses découvertes, nous ne nous

étions pas encore embrassées. Cela tenait, je pense, au fait que nous n'allions presque jamais au cinéma. Nathalie n'avait pas de vélo. Je ne pouvais me déplacer à pied sur plus d'une centaine de mètres, ni pédaler, bien entendu. Pour aller en ville, nous devions compter sur la générosité de Roger. Roger, c'était le fils de nos voisins mitoyens. Il avait une voiture et, de temps en temps, nous invitait à aller faire un tour avec lui. Mon père aussi avait une voiture, mais l'idée de nous emmener au cinéma ne lui serait jamais passée par la tête. Avec le recul du temps, je me rends compte que si nous

le lui avons demandé il n'aurait probablement émis aucune objection, mais j'étais tellement habituée à éviter le plus possible tout contact avec mes parents, que l'idée de lui demander une chose pareille ne me serait jamais passée par la tête. De toute façon, même si mon père avait consenti, ma mère nous aurait certainement mis des bâtons dans les roues. Nous avons eu assez de mal (et Nathalie s'était montrée excellente négociatrice) à la convaincre de nous confier aux bons soins du si raisonnable et si calme Roger.

En fait, nous n'étions allées au cinéma que trois fois, et chaque fois, pour voir

des films de Walt Disney : *Blanche Neige, Bambi* et *Cendrillon*. Un jour, pourtant, dans une salle presque vide, nous fîmes la découverte d'un vrai film, avec de vrais personnages. Cela s'appelait *Joyeux Anniversaire*, histoire sentimentale d'un beau jeune homme riche qui était tombé amoureux d'une jeune fille "pas comme il faut", c'est à dire pauvre. Mais, vers la fin, il se trouve qu'elle n'est pas pauvre du tout, car elle avait fait un héritage. Ouf ! Ce qui nous frappa le plus, Nathalie et moi, dans ce petit film au noir et blanc si propre et si net, fut le nombre de baisers passionnés et prolongés qu'on nous montrait.

Revenues dans nos bosquets, nous imitâmes les jeunes et beaux acteurs de *Joyeux Anniversaire*. Je frémis au contact de ses lèvres sur les miennes : elles étaient si chaudes et si douces, mais surtout, elles semblaient si grosses ! Je réfléchis que si un minuscule bouton à l'intérieur de la bouche pouvait nous sembler énorme, les lèvres de quelqu'un d'autre sembleraient gigantesques. Cette sensation, totalement inattendue, s'atténua considérablement dès le deuxième baiser et avait complètement disparue avec le troisième. Je savais alors à quoi m'attendre.

Une autre surprise fut de sentir la langue de Nathalie s'enfoncer dans ma bouche pour y chercher ma langue. Comment avait-elle appris cela ? Était-ce un pur instinct ou quelque chose qu'elle avait lu ou entendu mentionner ? Au moment même, je me promis de lui en parler, mais, dans les jours qui suivirent, j'oubliai complètement et, plus le temps passait, plus je me sentais envahie d'une grande timidité à cet égard. Au vu de l'extraordinaire degré d'intimité que nous partageons, cela peut paraître étrange, mais cela faisait partie de cet aspect secret que nous possédons tous, et qui intimide ceux qui vous aiment. Je

n'eus jamais le courage de lui poser la question.

De tout ce que nous avons fait jusqu'ici, ce sont les baisers qui nous rapprochèrent le plus. Je n'en donnais jamais assez. Nathalie partageait mon enthousiasme. Alors qu'auparavant nous *jouions*, souvent à la hâte, puis, satisfaites, repartions, cœur léger, vers nos familles respectives, il semble qu'à partir du moment où nous commençâmes à nous embrasser, nous ne pouvions plus supporter d'être séparées, prenant parfois des risques incroyables pour rester ensemble et joindre nos lèvres pendant que madame

Echalier ou ma mère était occupée dans une autre partie de la maison. Ce qui nous sauva fut d'abord la chance, le hasard pur et simple, mais aussi, en toile de fond, le fait que ni mes parents ni ceux de Nathalie n'imaginaient la possibilité ou la probabilité d'un tel comportement.

\*

Un jour, mon père et ma mère allèrent en ville tous les deux sans m'emmener avec eux. Cela n'était jamais arrivé. Nathalie et moi élaborâmes un plan d'action. Nous ne nous étions jamais déshabillées complètement, et nous

décidâmes de saisir cette occasion inespérée. Nous le ferions dans la chambre de mes parents, car c'était la seule avec accès direct à des toilettes où l'une de nous deux ôterait puis laisserait ses habits. Si les parents de Nathalie arrivaient ou si les miens revenaient inopinément, celle qui était habillée descendrait leur expliquer que l'autre était en train de faire pipi. Celle qui était nue se précipiterait aux toilettes pour s'y rhabiller et tirerait la chasse d'eau. Il faut dire qu'à cette époque, dans les campagnes, on ne fermait jamais les huis à clef. Les voisins entraient en toute liberté, se contentant de crier : "Y a

quelqu'un ?” Crouiller la porte eût immédiatement déclenché des soupçons.

Nathalie se déshabilla la première. Voir son élégante silhouette apparaître devant moi me coupa le souffle. Son corps était si souple, si délicat que j'en avais des larmes aux yeux.

Un autre avantage de la chambre de mes parents - avantage qui ne nous était pas venu à l'esprit au début - était la présence de grands miroirs sur les portes de leur armoire. Contempler Nathalie, et en même temps, sa réflexion dans les miroirs en était presque douloureux.

Nous savons, même très jeunes, même si nous sommes incapables de le formuler clairement, que les moments privilégiés de l'existence sont précisément cela : des moments. Rien ne dure et c'est de là que vient toute la tristesse du monde.

Face aux miroirs, elle s'assit sur le bord de l'édredon et se laissa aller en arrière, si bien qu'elle était étendue en travers du lit. Obéissant à une réaction quasi mystique en face de tant de beauté, je tombai à genoux devant elle, mon visage, entre ses jambes mi-ouvertes, à quelques centimètres de sa vulve. Poussée par une force incontrôlable, j'y posai mes lèvres puis, l'habitude des

baisers aidant, y insérai le bout de ma langue. Mes mains se dirigèrent vers sa poitrine que je caressai en tremblant.

Mon cœur battait plus fort qu'il ne l'avait jamais fait. Le mélange des sensations qui m'envahissaient allait au-delà de tout ce que j'avais pu imaginer. Si je penchais la tête à droite ou à gauche, je sentais, contre mes joues, la douceur brûlante de ses cuisses. J'inhalais son odeur, je goûtais son nectar et cette odeur et ce nectar agissaient avec toute la magie d'un philtre médiéval. Par-dessus tout, je sentais, contre ma langue, contre mes

lèvres, l'élasticité gonflée des membranes et la souple résistance du clitoris.

Ce corps jeune et parfait, gémissant sous mes caresses, offrant à tous mes sens le meilleur de lui-même représentait, pour moi, l'ultime expérience humaine. On suppose souvent que cette ultime expérience, c'est la copulation. Nathalie et moi avions déjà des doutes à ce sujet. Nous étions certes bien jeunes, mais nous savions ce qu'était un accouplement ; nous en avions discuté et nous étions bien décidées à ne pas laisser les garçons nous persuader de tenter l'expérience. Après tout, les animaux familiers et ceux de la ferme ne

se gênaient pas pour donner des démonstrations aussi publiques que gratuites et nous savions quelles étaient les conséquences de ces activités. Nos parents n'avaient aucun souci à se faire de ce côté-là. L'idée que les miens aient pu régulièrement imiter ces animaux me semblait si contraire aux préjugés en vigueur qu'elle apparaissait à la fois écoeurante et comique. Moi, au moins, je ne faisais rien de comique : j'étais une prêtresse rendant hommage au tabernacle de sa déesse. C'était bien moi, c'était bien elle qui accomplissait l'ultime expérience humaine. Je communiais totalement avec Nathalie.

Je ne sentais pas le plancher de la chambre sous mes genoux. Je me laissais gagner par une sorte de lévitation qui m'emportait vers un univers parallèle.

Quand vint le moment de l'orgasme, Nathalie hurla ; elle hurla, littéralement puis sembla se mettre à pleurer et, finalement, se calma, respirant toujours rapidement et profondément.

Quelques minutes plus tard, appréhensive et troublée, ce fut à moi de me présenter aux regards et aux caresses de Nathalie. Je fis comme elle. Elle fit comme moi. Il me fallut plus de temps qu'elle pour jouir, car j'avais du mal à

accepter ce qui m'arrivait. *Elle m'embrasse et elle me lèche LÀ !* me répétais-je intérieurement. Cela me semblait si improbable ! Au début, fort honnêtement, je ne ressentis rien du tout puis, peu à peu, je devins consciente d'une sensation de chaleur humide qui naissait entre mes jambes et s'étalait comme une goutte d'huile sur un plan d'eau jusqu'à m'envahir tout le corps. Je n'avais jamais rien connu d'aussi doux et d'aussi fort en même temps et j'avais peur de ce qui m'attendait. L'orgasme arriva sur moi comme une vague gigantesque au milieu d'une mer calme. Je fus bien proche de

l'évanouissement. Mes propres hurlements semblaient venir de quelqu'un d'autre.

Quand je fus rhabillée, nous descendîmes, pensives, vers la salle à manger. Je serrai Nathalie dans mes bras, ce que je n'avais encore jamais fait, puis la regardai dans les yeux. Plus tard, à l'âge adulte, lorsque j'eus l'occasion de connaître le *Faust* de Gounod et d'entendre les paroles : "Laisse-moi, laisse-moi contempler ton visage...", c'est la contemplation du visage de Nathalie qui me revint irrésistiblement à l'esprit. Je m'abîmai dans la profondeur intime et infinie de son regard. Que

lut-elle dans le mien ? Il nous était impossible de rien dire tant il semblait qu'essayer de commenter ce qui venait de nous arriver eût été comparable à un sacrilège. Je la serrai de nouveau dans mes bras et la laissai partir chez elle.

Et pourquoi mes parents s'étaient-ils absentés ce jour-là ? Ils avaient, tout simplement, été convoqués chez le notaire. Ils avaient vendu la maison. Nous déménagions. Nathalie et moi en fûmes comme assommées.

Plus l'échéance se rapprochait et moins nous en parlions. Quelques semaines plus tard, bien sûr, le déménagement

eut lieu. Je n'avais aucune influence, aucun pouvoir sur ces événements qui bouleversaient ma vie. J'acceptai. Nathalie accepta. Nous n'avions pas le choix. Mes parents et moi partîmes un jour de semaine, comme des coupables, à cinq heures du matin. Nathalie dormait encore, chez elle, si loin de moi, déjà ! Il n'y eut pas de larmes.

Il n'y eut pas de lettres non plus. Cela *ne se faisait pas* et mes parents auraient trouvé cette correspondance à la fois bizarre et ridicule. Ils ne tuèrent pas l'amour en moi par leurs seules condamnations, ils le tuèrent aussi par leurs moqueries : une méthode

beaucoup plus efficace. D'ailleurs, qu'aurais-je pu dire dans ces lettres ? Aurais-je pu en recevoir une sans que mes parents exigent de savoir ce qu'elle contenait ? L'idée qu'un enfant de mon âge puisse avoir une vie privée leur eût paru scandaleuse, impensable ; et cela incluait certainement le droit d'envoyer et de recevoir des lettres. Nous n'avions pas le téléphone. La séparation fut aussi complète et irrévocable qu'une amputation.

Quelques mois plus tard, j'étais médicalement rétablie, capable de marcher et, par conséquent, capable d'aller à l'école. C'était une école pour filles, mais il nous fallait tout de même supporter la compagnie bruyante et vulgaire des garçons sur notre chemin. Ils étaient odieux, répugnants... Je me réfugiais dans une timidité maladive. J'étais contente et soulagée d'être dans une école de filles, me sentant parfois désespérément attirée par l'une d'elles ou me laissant aller à rêver en contemplant de magnifiques jambes ou un petit slip blanc innocemment offert à mes regards, mais je n'eus qu'une amie,

fort brièvement, vers l'âge de seize ans ; peut-on, d'ailleurs l'appeler de ce nom ? Nous nous embrassâmes deux ou trois fois sans jamais aller plus loin. J'avais vingt-cinq ans bien sonnés avant de connaître une *véritable* liaison, c'est-à-dire une liaison avec un mâle.

Je ne revis Nathalie qu'une seule fois, alors que j'avais treize ans et elle, naturellement, quatorze. Ses parents s'étaient arrêtés chez nous inopinément et nous les avons invités à prendre une tasse de café et quelques gâteaux secs.

Nathalie et moi sortîmes ensemble de la maison. À cette époque, mes parents

habitaient aux abords d'une petite ville qui grandissait si vite que tout le quartier n'était que gravats, boue jaunâtre, tranchées et projets de trottoirs d'où émergeaient de traîtresses tiges de fer et des plaques d'égout surélevées. Les Echalié avaient amené avec eux un très jeune cousin de Nathalie qui nous rejoignit en courant. Cette petite peste pouvait avoir sept ou huit ans. Comprenant intuitivement que Nathalie et moi désirions être seules et que nous avions des choses à nous dire, il entreprit de ne pas nous quitter d'une semelle. Jamais encore je n'avais été aussi tentée de frapper un enfant.

À la fin, acceptant notre défaite, nous revînmes à la maison, laissant parfois nos mains se frôler ; n'osant jamais aller plus loin. Les adultes se disaient au revoir. Nathalie et son horrible Jojo s'assirent sur la banquette arrière. Nathalie pleurait ; le gamin, surexcité, gueulait une *chanson* ; les parents disputaient tout le monde ; la voiture démarra en trombe.

\*

Durant toute mon adolescence, véritable traversée du désert, je fus atteinte d'une paralysie sexuelle qui semblait incurable. Les rares garçons

que je trouvais attirants avaient déjà une amie. Chacune d'elles me semblait bien plus jolie que moi. Ces jeunes couples paraissaient si propres, si gais, si équilibrés alors que, par contraste, je me sentais si peu sûre de moi-même, toujours prête à fondre en larmes et à tout abandonner. Mes premières tendances au suicide datent de ces années-là, mais ce n'étaient que des tendances, des vœux pieux qui ne se développaient jamais en projets précis. J'aurais voulu être morte, voilà tout ; cela n'allait pas plus loin. Je me sentais emprisonnée dans un tunnel étouffant.

Lorsque je regardais ceux qui, parmi les garçons, ne sortaient jamais avec une fille, je les trouvais à peu près aussi désirables qu'un groupe de chimpanzés scrofuleux. Je me demandais de temps en temps s'ils souffraient autant que moi, mais leur stupidité et surtout leur vulgarité bruyante rendait tout contact impossible et impensable. Je restais dans ma cage ; ils s'égaillaient dans leur zoo.

Quant à sortir avec une fille, il ne me fallut pas longtemps pour me rendre compte que cela ne se faisait pas. La haine que je lisais sur le visage de ceux qui mentionnaient le mot *lesbienne* était tout simplement effrayante. Bien plus

tard, quand je devins adulte, je fus agréablement surprise de découvrir que certains hommes envisagent l'homosexualité féminine comme quelque chose d'extrêmement érotique, mais à l'époque, je ne voyais que la haine. Je me sentais comme une jeune Arabe qui se demande si elle ne va pas être lapidée pour avoir enfreint quelque tabou érigé arbitrairement par ceux qui exploitent cyniquement la tendance inavouée des foules envers l'instauration des interdits avec, à la clef, condamnations, tortures et massacres (des autres, bien entendu). Ce que je comprenais le moins, et que je ne

comprends toujours pas, c'est qu'en général cette haine venait et vient encore des hommes. C'est comme si une lesbienne les privait de quelque chose ; comme si, au lieu de *gâcher sa vie* avec d'autres femmes elle aurait dû *normalement* se jeter dans leurs bras. Ces sacs de muscles au cerveau atrophié ne comprennent pas que, lesbiennes ou pas lesbiennes, la plupart des femmes préfèrent encore la chasteté à l'horreur de partager leur vie avec des machos.

Une vingtaine d'années plus tard, ma mère me dit un jour : "Xaviéra, te souviens-tu de Nathalie Echalié ?"

“Bien sûr”.

“On m’a dit qu’elle était bonne sœur maintenant, tu te rends compte ? Elle s’occupe des clochards, des ivrognes et des drogués dans une grande ville, quelque part. On n’a pas idée, quand même ! J’ai toujours pensé que cette fille était un peu folle.”

J’aurais pu mener une petite enquête, trouver qui avait dit cela, demander de quelle grande ville il s’agissait, puis retrouver Nathalie ; mais j’ai préféré mes souvenirs. J’y joins mes souhaits que cette merveilleuse jeune femme ait trouvé une compagne parmi les

religieuses, car elle mérite certainement de continuer à faire l'amour.

## Chapitre IV

À l'âge de vingt-cinq ans, je n'avais toujours "connu" que Nathalie. Certes, il y avait eu quelques baisers lors de soirées entre collégiens ou étudiants, mais aucun rapport sexuel. Le jour de

mes vingt-cinq ans, ma mère me dit : “À ton âge, les femmes qui ne sont pas mariées sont soit des libertines soit des gouines”. Cette remarque me fit très mal. Cela n’aurait pas dû me faire mal ; cela aurait dû me glisser sur le dos comme de l’eau sur les plumes d’un canard, mais voilà... Même quand on rejette ses parents, même quand on est devenue adulte, rien ne fait davantage plaisir que leur approbation ; plaisir théorique dans mon cas puisqu’à aucun moment de ma vie, je n’avais obtenu cette approbation en quoi que ce soit. On devrait alors se passer de leur condamnation, surtout lorsque cette

condamnation ne se relâche jamais. Pourtant, nous tombons chaque fois dans le piège, espérant, contre toute logique, qu'ils aimeront quelque chose que l'on a fait ou dit, ou que l'on n'a pas fait ou pas dit... Toute notre vie, nous nous sentons liés à eux par un fil invisible, mais incassable dont il est impossible de se débarrasser. Leur mort est-elle un soulagement ?

Quand mon père mourut, j'accueillis cette nouvelle avec la plus totale indifférence. "Attends," me dirent mes amis et les autres membres de la famille, "cela t'affectera dans quelques semaines, dans quelques mois, dans plus d'un an

peut-être, mais ça viendra.” C’était il y a sept ans, et je n’en fus jamais affectée. J’aurais été fort étonnée que cela se produise, et pourtant je souhaitais que cela se produise ; cela m’aurait semblé plus *normal*. Je suis une invalide de l’amour.

Ma mère ne me manquera pas non plus. D’ailleurs, à moins qu’elle meure dans les jours qui suivent, je serai *partie* avant elle. Me pleurera-t-elle ? Devant les autres, certainement ; car elle agit toujours comme si elle se trouvait sur une scène et elle sait s’adapter à ce que son public attend d’elle. En privé ? Je ne pense pas. Elle aussi est une invalide de

l'amour. C'est d'elle que je tiens mon affliction. En dépit de tous mes efforts pour me révolter, pour nier son influence, elle fut un excellent professeur et me modela, à bien des points de vue, à son image.

À l'époque où ma mère fit la remarque sur les libertines et les gouines, j'avais l'impression d'avoir raisonnablement réussi dans la vie. Comme la richesse, le succès est une notion toute relative. Un homme aux allocations chômage en Europe serait un nanti au Bangladesh. J'avais un travail stable dans un bureau d'avocats, un salaire me permettant de louer un appartement et d'acheter une

voiture, salaire qui me donnait aussi la possibilité d'aller au théâtre ou au restaurant quand j'en avais envie, et même de prendre des vacances deux fois par an. Bien des millionnaires auraient considéré ce genre de *succès* comme étant dérisoire et lamentable, mais j'aimais mon travail. Je me savais correctement rémunérée. Comparée à la façon dont vivent la plupart des gens dans le monde, je me sentais privilégiée. Professionnellement et financièrement, la vie me traitait bien. J'aurais eu mauvaise grâce de me plaindre.

S'il me fallait vraiment me plaindre, c'eût été de n'avoir personne avec qui

faire l'amour et avec qui partager cette vie, mais j'avais quand même de bons amis, qui n'étaient que cela : des amis. Nous passions de longues soirées à réformer le monde et à goûter l'accès aux bonnes choses : concerts, repas, vins fins ou balades. Je faisais un peu de ceci, un peu de cela : randonnées, tennis, ping-pong, bicyclette... Chez moi, je lisais beaucoup et regardais trop la télévision. Le soir, dans mon lit, aidée par une imagination féconde, une technique manuelle bien au point, un godemiché tout simple et un tube de vaseline, j'arrivais à rester saine et d'esprit et de corps.

Mes parents n'étaient pas les seuls à faire pression sur moi. La société en général ainsi que l'ordre des choses voulaient que je fusse attirée par les hommes, que je me marie et que j'aie des enfants. J'acceptais l'idée de coucher avec un homme ; j'acceptais même l'idée de me marier, mais je n'acceptais pas celle d'avoir des enfants. Comment savoir s'il s'agissait là d'une inclination naturelle de ma part ou d'une conviction qui s'était peu à peu forgée durant ma jeunesse ? Ma mère n'ayant pas aimé son enfant, comment pouvait-on raisonnablement s'attendre à ce que j'aime le mien ? En ce qui me concernait,

la maternité ressemblait à un acte gratuit ou, pour reprendre une expression que j'avais entendue au bureau : une expérience "pour voir si la plomberie marchait correctement".

Ressentir une telle révulsion envers ma mère et à la fois me savoir si semblable à elle était ce que je détestais le plus en moi-même. Je détestais cette révulsion qui me semblait coupable, mais plus encore, cette similarité qui, si j'y pensais trop, me donnait envie de vomir et de disparaître, corps et âme.

Avais-je des fantasmes ? Oui, certes : c'était, par exemple, de tomber

amnésique et de recommencer ma vie sur de nouvelles bases ; c'était aussi de me réveiller un beau matin et de me rendre compte que tout ce que j'avais pu vivre jusqu'ici se résumait à un sombre cauchemar ; je rêvais que je n'avais que huit ou dix ans, et que j'étais dans une maison pleine de rires, de chaleur humaine, de livres et de musique classique. Je faisais souvent ce rêve, et lorsque je me réveillais c'était pour essuyer mes joues mouillées de larmes.

Je vois bien maintenant que l'obligation de me conformer aux vœux de mes parents et à ceux de la société demeurait plus imaginaire que réelle. J'aurais pu

facilement continuer à gérer ma petite vie comme je l'entendais. À l'exception de mes parents, personne n'y aurait prêté la moindre attention, et je m'en serais peut-être mieux tirée à la longue. Cela, bien sûr, je ne le saurai jamais...

Pourtant, après cette remarque sur les *gouines*, je me sentis, comme un bateau emporté vers un banc de récifs, et dérivant irrémédiablement vers le conformisme. Comme pour ce bateau, je savais – même si je ne voulais pas l'admettre – que j'y laisserais ma coque. Je m'ennuyais peut-être... comme ces habitants de Byzance qui ouvrirent leurs portes aux barbares parce qu'ils

s'ennuyaient... mais ils furent massacrés ou réduits en esclavage jusqu'au dernier. Bien fait pour eux. Bien fait pour moi...

\*

J'essayai donc d'avoir des *petits amis* comme on dit. Pourquoi *petits* ? Le premier à passer la ligne d'arrivée fut Olivier. Il faisait l'amour en amant capable et sensible, mais comme c'était mon premier homme, je ne m'en rendais pas compte et n'apprécierais ses talents à leur juste valeur que beaucoup plus tard. Je songeais également au fait qu'Olivier avait seulement dix-neuf ans. Six ans de moins que moi. Ce n'était pas

ce que l'on pourrait appeler une situation idéale pour un mariage. J'étais un peu comme une femme qui recherche une voiture à quatre portes, en essaye une à deux portes, apprécie beaucoup certaines de ses caractéristiques et se demande si elle ne devrait pas la garder tout en sachant pertinemment que ce n'était pas ce dont elle avait besoin.

Naturellement, lorsque nous nous sommes rencontrés, Olivier et moi ne connaissions pas nos âges respectifs. Il me disait souvent que je faisais très jeune. Lui, par contre, avait l'air plus mûr que les garçons de son âge. Il était

grand, élégant, avait le génie des affaires et gagnait déjà beaucoup d'argent. Il s'habillait bien, avait de la conversation et possédait une mémoire extraordinaire qui, au contact de *l'université de la vie*, lui avait fait absorber un excellent bagage culturel. Je n'étais pas amoureuse de lui, et il n'était pas amoureux de moi. Nous nous guérissions seulement de nos solitudes mutuelles. Notre liaison nous aidait à vivre, sans plus, mais ce n'est déjà pas si mal.

Le succès et la richesse ont des sens bien différents selon la nature des personnes à qui l'on s'adresse, et il en est de même pour la question des rapports sexuels.

On rencontre peu d'hommes qui disent ne pas sentir le besoin d'avoir des relations. Par contre, on rencontre beaucoup de femmes qui le proclament. Ces femmes me mettent mal à l'aise. Se moquent-elles des gens ? Sont-elles sincères ? Pleines d'illusions ? Je trouve toujours très difficile de les croire. Tout ce que je peux dire c'est que j'ai rencontré des femmes qui *semblent* heureuses sans partenaire. Après tout, entre les âges de onze et vingt-cinq ans, j'avais été strictement célibataire, mais sans jamais prétendre que j'aimais cela. Je me demande s'il est possible que beaucoup de femmes soient victimes

d'une sorte d'amnésie sexuelle, une maladie d'Alzheimer qui leur ferait oublier ou mépriser les meilleurs moments de la vie. Je vois aussi cela comme une sorte de masochisme intellectuel qui mène tout droit à l'amertume, au cynisme, à la dureté de cœur et parfois même à la folie.

Faire l'amour c'est pour moi une fenêtre sur la vie, un soleil, une lumière qui inonde le cadre dans lequel je fonctionne. Autrement, je vois le monde au travers d'un écran de brume que l'on pourrait comparer à ces fins grillages anti-insectes que l'on trouve souvent aux entrées des maisons

américaines. Faire l'amour enlève cet écran, et la vie apparaît de nouveau sous ses véritables couleurs. La nature est plus belle et sent meilleur ; la cuisine, les vins, retrouvent toute leur saveur ; les chants d'oiseaux, les ris d'enfants, les aboiements des chiens, l'heure qui sonne au clocher, tout retrouve une fraîcheur de paradis terrestre. Qu'il s'agisse de travail, vacances, voyages ou même des petits ennuis de l'existence, tout vaut alors la peine d'être vécu. À partir du moment où Nathalie et moi fûmes séparés, et jusqu'à ce que je rencontre Olivier, le monde ne sembla

exister que sous une éclipse de soleil permanente.

Olivier et moi avons développé une sorte d'aimable routine. Je passais une fin de semaine chez lui ; il passait la suivante chez moi. La routine peut détruire une liaison, lui enlever toute saveur. Malheureusement, ou heureusement, elle peut aussi renforcer cette liaison. Elle donne confiance. Elle crée de puissants liens. Olivier n'était pas amoureux de moi, mais il se sentait bien avec moi ; c'était un être stable, et il était heureux de la stabilité de notre situation... heureux, mais insatisfait : il voulait m'épouser. Il essayait de me

convaincre ; j'essayais de le convaincre du contraire. Nous tirions à hue et à dia, comme nous aurions tiré sur une couette de lit pendant une nuit glacée. Cela dura plusieurs mois. Finalement, le cœur lourd, je me séparai de lui. J'aurais été heureuse de continuer notre façon de vivre pendant des années et des années ; pour le restant de ma vie peut-être, mais psychologiquement je n'étais pas du tout prête à acheter une maison, à me plonger dans une dette immobilière de trente ans ou plus, à avoir des enfants (car il en voulait) et probablement à perdre mon emploi.

Moins de six mois plus tard, il épousait une jeune fille de dix-huit ans. Olivier était, de toute évidence, affligé de mariagite aiguë et incurable. J'espère que cette décision hâtive ne lui apporta pas trop de malheur, mais j'en doute.

Certaines personnes semblent capables de se dénicher un nouveau partenaire sans aucun effort. Un jour on les voit avec "X", le lendemain avec "Y" ou "Z". Je ne suis pas de celles-là.

On se juge mal soi-même. Je ne me considère ni laide ni belle. On ne se retourne pas sur mon passage. Je me fonds dans la foule.

Il y a des femmes qui sont plus belles habillées que nues. On les voit parader dans les soirées dansantes, aux mariages ou à l'opéra. Elles attirent alors tous les regards. Cependant, retrouvées sur la plage, on remarque des seins pesants, un ventre qui, dès lors qu'il n'est plus soutenu par une gaine, s'amollit, des marbrures de grossesse sur les flancs et des veines sur les jambes. J'ai l'impression, au contraire, que je suis plus jolie nue qu'habillée car rien en moi n'est exceptionnel, mais rien n'est repoussant non plus.

Il y avait toutefois un problème beaucoup plus important que celui de

l'aspect physique : celui d'un cœur insensible et glacé, un cœur incapable d'aimer. J'essayais d'être gentille, aimable, avenante... mais je faisais peur aux hommes. Ils semblaient capables de lire sur mon visage que je n'avais jamais aimé personne. Il fallait ajouter à cela le fait que j'adore parler littérature, photographie, musique classique, astronomie, architecture médiévale, Histoire, préhistoire, philosophie... Même s'ils étaient allés à l'université, la plupart des jeunes hommes que je rencontrais à cette époque ne semblaient s'intéresser qu'aux sports ou aux voitures. On aurait pu mentionner

le cinéma, mais alors il fallait se cantonner à la dernière (et je dis bien la dernière, pas l'avant-dernière) superproduction hollywoodienne d'explosions et d'éviscération en série. Dans ces conditions, il me fallut deux ans pour trouver Julien (ou pour que Julien me trouve). J'avais vingt-neuf ans.

Lorsqu'elle venait me voir ou lorsqu'elle me téléphonait, ma mère était tendue comme une peau de tambour, car chaque fois, elle remettait le sujet du mariage sur le tapis. Je n'ai d'ailleurs jamais compris pourquoi elle s'obstinait à rendre visite à une fille qui, à ses yeux, ne pouvait rien faire de bien. Elle était

plus polie avec les personnes qu'elle ne connaissait pas, et cela devait la fatiguer. Avec moi, elle pouvait *mettre le paquet*, et en ce sens, je lui manquais.

*Petit* ami numéro deux donc, Julien me fit comprendre à quel point Olivier avait su faire l'amour. Julien était naïf, inexpérimenté et avait besoin de conseils sur le plan de l'hygiène. Il aimait que je le masturbe, savait très mal me rendre la pareille et perdait son érection lorsqu'il était question de me pénétrer. "Devrais-je t'épouser si tu tombais enceinte ?" demandait-il à chaque fois tout en sachant pertinemment que je prenais la pilule. Cette éventualité lui

faisait tellement peur qu'elle l'empêchait de continuer normalement.

L'accouplement classique n'a jamais été essentiel en ce qui me concerne, surtout si mon amant est doué en d'autres domaines, mais ce n'était guère le cas de ce pauvre Julien. Il accepta avec enthousiasme un poste que sa compagnie lui offrait en Extrême-Orient, et cela m'épargna la corvée de me débarrasser de lui.

Le numéro trois - j'avais alors trente ans - fut Léonard, un Hollandais jovial et grassouillet. C'était un être sans complications. Tout ce qu'il voulait,

c'était éjaculer en moi, de préférence en l'espace de quelques secondes ; l'expérience n'était pas désagréable, mais elle me laissait insatisfaite.

Lorsque, deux mois plus tard, je rencontraï Francis, j'étais plus prête à tomber dans le mariage qu'un fruit mûr à tomber dans le panier. Plus tard, ayant acquis un goût marqué pour les comédies télévisées américaines telles que *The Mary Tyler Moore Show* ou *Rhoda*, j'appréciai à leur juste valeur les épisodes dans lesquels une jeune femme saine et intelligente sort avec un idiot. Sexuellement parlant, Francis était un idiot, mais pour le reste, il me semblait

*normal.* Je l'avais rencontré dans une petite soirée donnée par des amis d'amis que je connaissais à peine. Nous commençâmes à sortir ensemble. Je ne tombai pas amoureuse de lui - je ne m'y attendais pas, d'ailleurs - mais je me sentais bien avec lui. J'en vins à ne plus pouvoir me passer de sa compagnie si bien qu'un jour, alors qu'il était sur moi, et que je lui donnais à peu près quinze secondes avant l'orgasme, je lui demandai de m'épouser. Il accepta... tactique un peu malhonnête peut-être, mais qui mit fin avec succès à mon long célibat.

J'étais alors parfaitement consciente de mon incapacité à aimer. Je ne m'en plaignais pas, je n'en faisais pas un fromage, et je n'essayais pas d'aiguiser la sympathie des autres. J'acceptais la situation en me disant qu'il faut voir le bon côté des choses, que pleurnicher ne sert à rien et que cela aurait pu être pire. Je conclusais que si, à l'âge de trente ans, je n'avais jamais aimé personne, il était impossible que cela puisse changer. La statue était terminée. On ne la retoucherait pas. En cheminant vers la vieillesse, elle ne ferait que se dégrader. J'étais au sommet de la colline. Je ne connaîtrais pas mieux.

Une notion parallèle à celle-ci, mais plus difficile à accepter, consistait dans le fait que je n'avais jamais été aimée. J'essayais (avec succès la plupart du temps) de ne pas y penser, mais c'était vrai : personne n'avait jamais éprouvé de grande passion pour moi, pas même de toquade. Personne ne m'avait dit : *Je t'aime*. L'amitié de Francis et une vie sexuelle au ralenti, voilà tout ce que je pouvais attendre de mon mariage.

Ce mariage eut lieu dix mois plus tard. Mes parents étaient heureux ou firent semblant de l'être. Qu'une femme ruine sa vie pour plaire à des parents qu'elle n'aime pas, en voilà un sac de nœuds à

démêler pour un psychiatre !... Je me demande si cela arrive souvent, mais je n'en serais pas autrement étonnée.

Je suis toujours la femme de Francis. Je ne l'aime pas ; il ne m'aime pas, mais on s'aime bien, ce qui n'est pas la même chose. Nous discutons politique, problèmes internationaux, moralité publique, et nous sommes le plus souvent d'accord. On ne parle guère de faire l'amour. Cela irrite Francis. Il sait pertinemment qu'il est nul en ce domaine et nous essayons d'éviter le sujet. Il est intimement persuadé que son approche est la seule bonne, la seule acceptable, et que les gens qui

s'embrassent passionnément, se lèchent le corps et le sexe, s'épilent, échangent leurs fantasmes et se prennent en photo ou se filment sont tous, jusqu'au dernier, de sales pervers.

Alors, quelle fut ma vie pendant toutes ces années de mariage ? Bizarrement, je suis restée fidèle à la fois à Francis et au genre d'existence que j'avais accepté... fidèle, c'est-à-dire, jusqu'à une époque assez récente où tout a commencé à changer. J'ai appris à faire la cuisine, j'ai suivi des cours de photographie, et j'ai transformé la plus petite de nos chambres en chambre noire ; j'ai tondu la pelouse, collectionné des timbres,

acheté un ordinateur et, comme aux jours gris, comme à ces *bons* vieux jours de mon célibat, j'ai regardé la télévision tous les soirs pendant des heures...

## **Chapitre V**

Se trouver recrutée, braconnée par une autre firme, cela doit être bien agréable. Cela m'arriva presque. Douze ans après mon mariage, le cabinet juridique pour lequel je travaillais changea de style. Des nouveaux venus aux pratiques

douteuses formèrent une petite clique qui excluait ceux qui ne voyaient pas les choses de leur façon. Certains partenaires décidèrent qu'il était temps de se réfugier dans la retraite. Les bureaux firent l'expérience d'une classique hémorragie de secrétaires. Finalement, les cadres moyens, comme moi, commencèrent à lire avidement les petites annonces. L'une de mes collègues, Thérèse, trouva une firme qui lui plut. Elle nous en parla avec enthousiasme, mentionna mon nom à la direction et, trois mois plus tard, j'étais dans mon nouveau poste avec un salaire légèrement amélioré et des conditions

de travail nettement plus agréables. Presque braconnée, donc ; pas tout à fait. Il s'agissait d'une firme assez importante avec des succursales dans toutes les provinces et même à l'étranger.

Guillaume Esquevault, le responsable de notre succursale, était un homme rondouillet et volubile, toujours prêt à radoter et à vous raconter interminablement les épisodes saillants de sa vie pendant que son bureau, particulièrement exigü pour un juriste de son calibre, se remplissait de la fumée d'une pipe solidement amarrée entre les

buissons rêches d'une barbe grisonnante et ceux d'une moustache assortie.

“Voici la personne avec qui vous travaillerez directement.”

Marmonna-t-il entre deux bouffées de sa pipe alors qu'il ouvrait la porte de son bureau et me libérait, yeux larmoyants, poumons en feu, dans le couloir.

Il mit une main sur mon épaule, chose que je déteste cordialement, et me fit pivoter de 90° vers la gauche. Je vis alors, déformée par les larmes, et à l'instar d'une silhouette s'avançant dans les vibrations de chaleur du désert, la femme la plus extraordinaire que j'eusse

jamais rencontrée. Ce qui accentuait l'indécis des contours, c'était qu'elle apparaissait dans le contre-jour d'une double porte vitrée brillamment éclairée de l'extérieur ; mais déjà l'élégance de sa démarche m'envoûtait comme en l'un de ces rêves durant lesquels on perd toute liberté, tout contrôle sur soi-même ; puis je la vis de près, et résidu des habitudes héritées de l'époque où j'entendais ma mère critiquer constamment tout le monde, ma première réaction fut de remarquer la seule chose en elle qui ne me plaisait pas beaucoup : ses cheveux, qui étaient châtain foncé, presque noirs, mais

surtout trop abondants sur les côtés. Ces deux pyramides sombres qui lui encastraient le visage comme l'aurait fait une coiffure de pharaon créaient l'impression que sa tête était trop petite par rapport au reste du corps. Ils ne mettaient pas assez en valeur la beauté de ses traits, car pour tout le reste, Lucinda, comme elle s'appelait, était un véritable enchantement.

Elle était grande et mince avec, semblait-il, de petits seins bien fermes, un ventre plat et de merveilleuses jambes, fines et élancées. Ses habits étaient à la fois discrets et impeccables. Elle portait un très simple corsage

couleur rouille et d'élégants pantalons rouge foncé. Sa voix, quand elle me souhaita la bienvenue, possédait les sonorités profondes et veloutées, mais, en même temps, parfaitement claires, d'une personne habituée à s'exprimer en public. Elle me serra la main ni trop fort ni trop mollement. Je me perdais dans la contemplation de ses grands yeux bruns, allumés d'une pointe d'humour. J'imaginai ses lèvres sensuelles en train de glisser contre les miennes. Je la déshabillais en essayant d'imaginer ses sous-vêtements, la douceur de sa peau, l'aspect de son sexe, son odeur, son goût... Je devais ressembler à l'idiote du

village ; je répondis, incohérente, à ses paroles. Elle m'accorda un grand sourire, dit qu'elle serait certainement enchantée de travailler avec moi, et me souhaita bonne chance.

Alors qu'elle s'éloignait de nous, je remarquai que le visage de Guillaume était transfiguré. Il la désirait, lui aussi, mais mon intuition me disait qu'il n'avait aucune chance. Je n'en avais guère plus.

“Qu'en pensez-vous ?” me demanda-t-il. Question plutôt bizarre en la circonstance puisque j'allais me trouver sous l'autorité de Lucinda. Il aurait dû,

logiquement, lui demander, à elle, ce qu'elle pensait de moi, mais à ce moment précis, cette contradiction ne nous frappa ni l'un ni l'autre. Nous avions brisé toutes nos chaînes. Nous partagions le même vaisseau de rêve, sur la même planète, sur la même longueur d'onde.

“Pratique-t-elle la danse classique ?”  
M'entendis-je demander tout en me reprochant de poser une question aussi stupide, mais pour Guillaume c'était loin d'être une question stupide.

“On le dirait, n'est-ce pas ? Mais elle est trop grande pour le ballet. Les grandes

danseuses ne peuvent faire que du cabaret.”

De toute évidence, l'idée de voir Lucinda danser nue sur une scène de boîte de nuit le fascinait autant que, soudainement, elle me fascina moi-même. Il poussa un profond soupir et sembla revenir sur terre.

“Allez : au travail. À demain, Xaviéra.”

Je me dirigeai lentement vers cette même double porte vitrée par où Lucinda était apparue - car c'était bien d'une apparition qu'il s'agissait - tout en me demandant si, derrière moi, Guillaume me déshabillait mentalement

et me transportait, en costume d'Eve, sur une scène. J'en doutais sérieusement.

Ce premier contact avec Lucinda me rappelait une conversation que j'avais entendue lors d'un pot de fin d'année auquel Francis et moi avions été invités. Deux hommes parlaient près de nous.

“Lorsqu'on te présente à une jolie femme,” disait l'un d'eux “qu'est-ce que tu regardes en premier : son visage, ses seins ou ses jambes ?”

“Je regarde son cul.” avait répondu l'autre.

Aidés par l'ingestion de deux ou trois verres de punch au rhum, ils éclatèrent

de rire, mais le visage de Francis se plissa comme un pruneau : “Grossiers personnages !” Siffla-t-il entre ses dents. Je me souviens d’avoir rougi parce que, moi aussi, j’avais eu envie de rire avec ces deux invités ; moi aussi, pour Francis, je devais être un grossier personnage.

\*

Sortant de mon entretien, je traversai les jardins de la propriété. Tout en contournant les bosquets qui menaient au parc à voitures, je me demandais si je ne venais pas de connaître ce qu’on appelle *le coup de foudre*. Rabaisser tout ce qui se rapporte à l’amour – et cela

comprenait certainement le coup de foudre – critiquer tout ce qui s'en approche, de près ou de loin avait fait partie de mon éducation. Tout en voulant me libérer de cette servitude, je me surprénais encore à ricaner stupidement lorsqu'on mentionnait le mot *amour*. J'avais été si réceptive, si bonne élève à cette école du serpent et à la tétanisation de son venin !

\*

J'étais en colère contre moi-même, nerveuse, tendue. En même temps, je me sentais soulagée d'avoir quitté mon précédent emploi et de pouvoir, le

lendemain, c'est-à-dire dans quelques heures, travailler avec quelqu'un comme Lucinda. J'étais moi-même et je n'étais plus moi-même. Je me regardais vivre comme si je m'étais dédoublée. J'en souffrais. Cela ne peut pas être de l'amour, marmonnais-je en me dirigeant nerveusement vers ma voiture, cela ne peut pas. D'ailleurs je n'ai jamais aimé personne. Pourquoi commencerais-je maintenant, à mon âge ; pourquoi si soudainement et de façon si impromptue ? Non, la réalité est plus terre à terre : *je regarde son cul*. Voilà tout. Je suis peut-être un grossier personnage, mais je suis moi, Xaviéra, et

ne serai jamais rien d'autre. Pour les sentiments plus élevés, plus éthérés, je ne suis pas qualifiée. Oublions tout cela.

Cette nuit-là je dormis très peu et très mal, car à la question de savoir si oui ou non j'avais été victime d'un coup de foudre, s'ajoutait l'angoisse que l'on éprouve toujours à la veille de commencer à travailler pour un nouvel employeur. Une voix, en moi, susurrait : "Tu perds la raison." Une autre répondait : "Oui, car au lieu de te laisser hypnotiser par cette femme, tu devrais être contente d'avoir trouvé une nouvelle situation. Ne gâche pas ce coup de chance en tombant amoureuse de

ton supérieur hiérarchique immédiat. N'a-t-elle pas l'air d'une femme mariée et heureuse de l'être ? Si tu te laisses aller, tu vas faire du mauvais travail, tu vas être renvoyée, tu vas te détruire toi-même..." La première voix, celle de la Passion ou peut-être simplement celle du Destin, reprenait : "Tu t'es plainte toute ta vie de ne pas savoir ce qu'était l'amour. Maintenant ou tu le sais ou, au moins, tu es prête à le savoir... Tu es au bord du précipice. Tu devrais en être heureuse. Cela fait mal, mais cela transcende notre existence." Alors, la deuxième voix, celle de la Raison, reprenait : "Oui vraiment, cela fait mal,

mais où est la transcendance ? Tu aimerais faire l'amour avec cette femme, mais les chances qu'elle veuille faire l'amour avec toi sont infimes. Aucune transcendance là-dedans ; par contraste, tu remplirais d'énormes réservoirs de frustration et de souffrances."

Lorsque je me laissais aller à croire que j'avais une chance, même infime, d'être, à mon tour, désirée, il me semblait – et la sensation s'accrut avec le temps – que le sol s'ouvrait sous mes pieds, et que j'allais m'évanouir.

\*

La première journée se passa très bien ; les suivantes aussi. Les matins me rassérénaient. Pendant la nuit, je me demandais souvent s'il me serait possible de continuer à travailler avec Lucinda comme je l'aurais fait avec une collègue normale, une collègue parmi d'autres. La passion que je lui portais semblait plus active si je n'étais pas avec elle. Grossière ? Écoeurante ? Dépravée ? Oui, bien sûr, mille fois oui. Francis avait raison et j'avais tort. La nuit, je nageais dans le désir et dans la honte. Je serrais mon oreiller contre moi en imaginant que c'était Lucinda. Je me touchais puis humais l'odeur de mes

doigts en prétendant qu'il s'agissait de son odeur, à elle.

Malgré la torture des nuits, les journées avec Lucinda s'écoulaient sans accrocs. Je ne l'imaginai pas nue quand j'étais avec elle, dans la même pièce, parfois assise devant elle, et en position de contempler ses magnifiques jambes disparaissant sous une jupe. Je gardais toujours le contrôle de moi-même, et ne me surpris jamais à rêvasser lorsque nous travaillions ensemble. Elle était plus réelle dans mon imagination surchauffée que dans la vie courante.

Notre cabinet juridique était, chose étrange pour un établissement de cette nature, installé au milieu d'un parc. C'était un ancien manoir ou une gentilhommière si l'on veut. Le bâtiment était gracieux, et ses pierres prenaient des tons ocre, chaleureux, gris, rosés ou blanchâtres selon l'éclairage, le temps et les saisons.

Grâce à la mémoire sélective, aller au travail pour le cabinet Garsson-Legrès reste pour moi une expérience merveilleuse, exempte de pluie, de neige, de vent, de froid, de boue... J'aimais arriver de bonne heure. J'étais souvent la première.

À six heures, je me réveillais et contemplais longuement la vue depuis la fenêtre de ma chambre : jardins, douces collines, les toits de quelques maisons bourgeoises émergeant çà et là de la verdure et, plus à droite, les sobres bâtiments d'une entreprise de charpente et de menuiserie. Quand je passais une journée à la maison en semaine, j'étais consciente des miaulements de scies mécaniques ou des grognements de combinées creusant des mortaises ou façonnant des tenons, mais ces bruits étouffés ne me dérangaient pas.

J'allais au travail en voiture. Les approches du cabinet Garsson-Legris

étaient magnifiques, comme il sied à un ancien château : une allée goudronnée entre des arbres centenaires. On avait dégagé un parc à voitures, lui aussi entouré d'arbres, mais on avait aussi laissé, au milieu, ici et là, quelques chênes ou de vieux sapins qui, en été, donnaient une ombre fort appréciée... pendant quelques heures. Si on laissait la voiture à l'ombre le matin, on la retrouvait au soleil l'après-midi. Deviner la position de l'ombre en fin de journée était un petit jeu, et il me fallut deux ou trois jours pour m'y faire.

Je me souviens surtout de ces matins où l'air était frais, le ciel bleu clair et la

végétation parfumée. Les troncs d'arbre sculptaient d'immenses faisceaux de lumière dans les fumerolles de brume qui s'élevaient sur les pelouses et les buissons.

J'entrais dans une pièce attenante au vestibule, pièce qui faisait transition entre les vestiaires et les bureaux, et où l'on trouvait des fauteuils, des tables basses, mais aussi une cafetière électrique qui embaumait une bonne partie du bâtiment. J'ouvrais une fenêtre et laissais les odeurs de résine, d'aiguilles de pin et d'herbe humide se mêler à celle du café. J'allumais la radio, pas très fort, sur Radio Classique, puis tournée vers

la fenêtre, admirant les jardins, l'esprit tout engourdi de se sentir enveloppé par tant de perfection, je savourais la première tasse de la journée. Je ne prenais jamais le petit déjeuner à la maison, mais attendais la venue des pains briochés ou des croissants avec lesquels un boulanger de la région avait permission de venir nous tenter vers dix heures, au moment de la pause. Pourquoi ces détails insignifiants s'accrochent-ils à moi ? En un sens, aller au travail, c'était rentrer chez moi, car c'était retrouver Lucinda.

De temps en temps j'avais le plaisir de rencontrer le concierge. C'était un

homme qui avait continué à travailler bien au-delà de l'âge de la retraite. Il était très grand, très mince et très drôle, mais aussi très intéressant. J'aurais dû dire : le concierge du matin, car il travaillait à temps partiel. Il s'appelait Alain. Je n'ai jamais connu son nom de famille.

“Pourquoi faire un travail si humble ?” Lui demandai-je quand je le connus assez pour poser ce genre de question.

“Maigre retraite... Je n'étais pas fonctionnaire, vous savez. Et puis j'aime bien le cadre ici ; j'aime travailler au milieu de toutes ces femmes. Ne vous méprenez surtout pas sur mes

intentions. Je ne suis pas un vieux satyre. J'adore les femmes, c'est tout. D'ailleurs, elles sentent meilleur que les hommes.”

Alain avait fait du théâtre de variété. Il était allé en tournées dans toute l'Europe et avait même touché à la télévision vers la fin des années cinquante. Je n'avais aucune raison d'en douter, surtout après qu'il m'eut régaler d'un numéro dans lequel il menait à la laisse un chien imaginaire. Celui-ci, bien sûr, s'arrêtait pour faire pipi là où il n'avait pas le droit, mais aussi rencontrait une jolie petite chienne et tournait autour de son maître,

l'empêtrant dans la laisse. Non seulement j'en riais à me faire mal aux côtes, mais je ne pouvais m'empêcher de remarquer la présence théâtrale d'Alain, son professionnalisme et son impressionnant jeu de jambes. Il avait été danseur avant de passer comédien et cela se voyait. "... au milieu de toutes ces femmes." Oui, moi aussi j'aimais cela.

Quand on aborde la question, j'ai une fâcheuse tendance à contredire mes interlocuteurs. Ceux qui me croient féministe ont droit à une conférence sur le dégoût que m'inspire l'agressivité du mouvement féministe. Ceux qui me croient traditionaliste subissent un

prêche sur l'émancipation de la femme. La vérité se trouve entre les deux : j'aime beaucoup certains hommes, mais je n'aime pas les hommes en général ; de même que je déteste certaines femmes tout en aimant beaucoup les femmes en général. Et là, au cabinet Garsson-Legrès, il y avait douze femmes et deux hommes. C'était un monde au féminin.

\*

Un monde au féminin... mes premiers contacts avec un tel monde avaient été à mon collègue, mais, étrangement, mes premiers souvenirs précis, mes

premières sensations d'appartenir à un monde féminin se rapportaient à un lieu où je n'ai jamais vu la moindre femme. Au collège privé, puis au lycée, j'étais entourée toute la journée de filles et de femmes, mais la plupart du temps, je n'y pensais même pas. Quand j'y réfléchissais, c'était surtout pour me féliciter de ne pas étudier dans un établissement mixte. Autrement, j'étais trop prise par mes leçons, devoirs du soir et autres activités. La réalité est souvent le meilleur des vaccins contre les fantasmes, et de même que la pensée de Lucinda ne me torturait que lorsque je

n'étais pas avec elle, certaines élèves ne m'avaient attirée que dans mes rêves.

L'établissement que je fréquentais n'enseignait pas le piano, et je passai par une phase d'adolescence où j'imaginai que je voulais en jouer... cela sans me rendre compte qu'il faut normalement commencer beaucoup plus jeune. Je n'avais pas la moindre idée du nombre d'heures d'étude et d'entraînement quotidien nécessaire à une maîtrise, même fort médiocre, de n'importe quel instrument de musique. Il me fallait donc des leçons particulières que j'allais prendre deux fois par semaine dans une autre école. Élèves et professeurs avaient

quitté les lieux bien avant mon arrivée et je n'en rencontrai aucun.

Le cadre de ce collège - *Les Cours Dorie* - possédait beaucoup en commun avec celui du cabinet Garsson-Legris. L'établissement avait, comme un bernard-l'ermite, élu domicile dans une coquille qui à l'origine n'était pas faite pour lui : un petit château qui s'appelait (on s'y attendrait) le château de La Dorie. Que signifiait ce nom ? Mystère. Dans mon imagination, une Dorie était devenue une sorte de monstre blanc, un gigantesque rapace nocturne dont les ailes battaient silencieusement au-dessus de toits bleutés par la Lune, ou entre les

bosquets de rhododendrons centenaires. Pourtant, je n'en avais pas peur. Je savais faire la part de l'imagination poétique. Perdues dans la verdure se trouvaient des salles de classe dites temporaires ou démontables, mais leur aspect fatigué et les longues traînées verdâtres qui coulaient de long des "murs" leur donnaient un aspect tristement permanent.

La salle de musique était la plus éloignée de toutes et la plus isolée. On pouvait y faire autant de bruit qu'on voulait sans que cela gênât les autres leçons. Au mois de juin, alors qu'une alternance de chaud soleil et d'averses faisait fumer les

haies et les plates-bandes négligées comme une jungle, on pouvait facilement prétendre que l'on était complètement à l'écart du monde.

La première fois que j'entrai dans la salle de musique, c'était à la fin d'une glorieuse journée de septembre. Le soleil passait généreusement au travers des carreaux empoussiérés, donnant à la pièce un aspect chaud et confortable, mais ce qui me frappa le plus, ce fut l'odeur : une odeur qui me rappelait celle de Nathalie, mais en plus fort, une odeur merveilleusement érotique. Rien à voir avec la sueur, comme dans un gymnase ou un vestiaire de sport. Rien à

voir non plus avec les règles ou l'urine. C'était beaucoup plus subtil ; peut-être était-ce ce que l'on a, plus tard, appelé des phéromones. J'entrais alors immédiatement dans une sorte de transe. Je n'arrivais pas non plus à comprendre pourquoi mon propre collège, qui était pourtant, lui aussi, une école de filles, était privé de cette extraordinaire qualité olfactive. À la longue, j'en vins à me demander si la réponse ne se trouvait pas simplement dans le fait que mon établissement était en faux marbre, plaques de béton et sols dallés tandis que les classes de La Dorie

étaient en bois... et le bois possède une mémoire. Le ciment n'en a pas.

Dès lors, j'essayais toujours d'arriver de très bonne heure, bien avant mon professeur, un étudiant dégingandé qui se faisait un peu d'argent en allant, comme cela, de collège en collège, donnant des cours en fin d'après-midi. Je préférais les journées chaudes et ensoleillées, car cette alliance de lumière et de chaleur aidait le parfum enchanteur à sourdre des pupitres, des bancs, du plancher, des cloisons et même, me semblait-il, du tableau noir ou subsistaient souvent quelques notes ou portées dessinées à la craie.

J'étais douée pour la musique, mais je manquais de discipline. Aux ennuyeux exercices que m'assignait le répétiteur, je préférais de beaucoup laisser mes mains errer sur le clavier, paresseuses, exploratrices, improvisant de lentes mélodies aux tonalités vaguement chinoises ou japonaises, du moins le croyais-je, car ces merveilleux accords n'étaient probablement que l'équivalent pianistique d'une chanson poussée sous la douche...

Arriver au travail chez Garsson-Legriss me rappelait ces leçons de piano de mon lointain passé. Je retrouvais un peu la même odeur. Chaque soirée je l'oubliais,

mais chaque matin elle me surprenait agréablement au moment où je pénétrais dans l'arrière bureau. Un peu plus tard, Lucinda arrivait, énergique et pourtant douce et féminine, toujours de bonne humeur, toujours prête à écouter les autres et à donner le meilleur d'elle-même. Mon cœur alors s'élevait comme une alouette, heureuse et gazouillante au-dessus d'une prairie estivale.

Physiquement et psychologiquement, je connaissais si peu Lucinda ! Elle portait souvent ce qui me semblait être des collants blancs, mais c'étaient, en fait, de ces bas sans jarretelles qui s'arrêtent à

mi-cuisse et se terminent par une bordure ajourée. Je n'avais jamais eu l'occasion de regarder si haut. J'essayais de me représenter son sexe et ses poils. Nathalie avait imprimé en moi un certain idéal de beauté féminine – ou peut-être devrais-je dire de beauté sexuelle, car elle s'applique aussi bien aux hommes qu'aux femmes – et, de ce style de beauté, les poils ne faisaient absolument pas partie. Je les trouvais répugnants, aussi bien sur moi-même que sur les autres. Quand les miens commencèrent à pousser, j'éprouvai pour eux une véritable horreur, et dès que j'eus quitté la maison de mes

parents pour un appartement bien à moi je me rasai chaque matin après ma douche. Je termine par de l'eau de Cologne. Cela me donne l'impression d'être incroyablement propre, fraîche et (tout à fait illogiquement) légère dans ma démarche. Je fis l'erreur de demander à Francis s'il pouvait faire de même. Il se contenta d'en rire. Et s'il devait aller voir le docteur ? Demanda-t-il.

J'ai peine à imaginer qu'un docteur puisse être si aisément choqué. L'argument final de Francis fut que c'étaient là des habitudes de femmes. Cela me ramenait à l'époque,

probablement vers la fin des années quarante ou le début des années cinquante, où certains hommes disaient que mettre du déodorant était uniquement une affaire de femmes ; époque également où la polémique faisait rage entre les femmes qui se rasaient sous les bras et celles qui ne le faisaient pas. Il y en a encore de nos jours qui ne le font pas. Lorsque, dans la chaleur de l'été, je vois de grosses touffes de poils sous les manches d'une chemisette, cela me donne envie de vomir.

Aussi égoïste et inepte qu'elle fût, j'acceptai pour un temps l'attitude de

Francis. Les traditions, la société, la façon dont nous avons été élevés font pression sur nous de tous côtés. Être différent des autres, c'est encourager le déchaînement des instincts les plus vils parmi ce qu'il faut bien appeler nos *semblables* ; car moins nous sommes semblables à nos semblables, plus ils se croient autorisés à nous persécuter : c'est le feu vert qu'ils attendaient depuis si longtemps pour soulager leur besoin orgiastique de haine et d'intolérance.

Et puis, un jour, alors que j'attendais mon tour chez le coiffeur, et que je feuilletais une revue féminine, je tombai sur un article consacré aux camps et

plages nudistes. Il y avait toute une série de photos montrant des gens tout nus qui prenaient des bains de soleil, jouaient au volley ou s'empressaient autour d'un barbecue (aïe !). Les silhouettes étaient assez distantes et assez petites pour conserver un aspect innocent et ne pas *offenser les lectrices* comme on dit, mais pas si petites qu'on ne puisse voir que beaucoup de ces amoureux du soleil s'étaient rasé le pubis. Ce qui me fit rire, puis me rendit triste en pensant à Francis, c'était que, sur ces images, il y avait davantage d'hommes rasés que de femmes. Ah oui, vraiment, *des habitudes de femmes !* À la

bourse des valeurs morales, les actions de Francis baissèrent encore d'un point ce jour-là.

\*

Lucinda déclara un beau jour qu'elle allait prendre une semaine de vacances en Martinique.

“N'oublie pas de ramener des photos.” Lui dis-je la veille de son départ, car j'espérais la voir en bikini.

Je perdais mon temps. J'appris par la suite que Lucinda adorait la nage, mais détestait les bains de soleil. Elle détestait aussi qu'on la prenne en photo.

“Pourquoi cela ? Tu n’es pas musulmane, tout de même ?”

Nous dînions alors dans un restaurant, elle et moi. C’était plus d’un an après mon entrée chez Garsson-Legrès. Lucinda sourit : “Ni musulmane ni rien d’autre. Je n’ai pas la mentalité d’une adepte, qu’il s’agisse de cercles culturels, d’équipes de sport, de religion, de parti politique ou de quoi que ce soit. Si je n’aime pas qu’on me prenne en photo, c’est tout simplement parce que je suis laide.

J'en restai bouche bée comme un poisson rouge et devais avoir l'air à peu près aussi intelligente.

“Laide ?” Répétai-je péniblement avant de reprendre mes esprits ; puis sans me rendre compte des implications, bredouillai : “Mais tu es la plus belle femme que j’aie jamais vue.”

Elle rit légèrement, puis de nouveau sérieuse : “J’ai eu un amant, il y a bien longtemps. Je pensais qu’il était très beau. Il n’aimait pas que je lui dise cela. *Tu verras, répétait-il, un jour tu te rendras compte que je suis laid, et tu me quitteras. Tu te demanderas pourquoi tu*

*m'as jamais aimé. Tu verras, tu verras...*

Je n'en croyais pas un mot, naturellement. Je pensais être bien au-dessus de ces choses-là ; puis, vers la Noël, nous allâmes, tous les deux, à une soirée donnée par des amis. Certains invités prirent des photos et quand nous vîmes les résultats, mon cœur se brisa : mon amant était laid ; il était vraiment laid. À partir de ce moment-là, toutes sortes de petites choses commencèrent à m'irriter en lui, allant de la façon dont il peignait ses cheveux (ce qu'il en restait) à la façon dont il racontait des histoires drôles... sans parler de la manie qu'il avait de tout ranger dans des tiroirs ou

sur des étagères quand il était chez moi, car il avait horreur du désordre. Il ne m'attirait plus. Je ne pouvais m'en empêcher... je ne pouvais pas... Je m'en voulais, je me détestais moi-même. Je ne veux jamais qu'une pareille chose m'arrive à l'envers : que quelqu'un me trouve laide en regardant des photos de moi.”

“Aucun risque.” Murmurai-je.

Mais elle était perdue dans ses souvenirs. Il y eut un long silence que je me gardai bien de rompre. Lucinda s'était arrêtée de manger et, avec sa fourchette, déplaçait rêveusement les reliefs de son

repas sur son assiette. Je me demandais si elle n'allait pas commencer à pleurer, mais, au contraire, elle se mit à sourire ; seulement c'était l'un de ces sourires à la japonaise, un sourire d'exquise politesse pour prétendre que la douleur n'existe pas afin de ne pas ennuyer les autres. Je me sentis autorisée à reprendre la conversation.

“Où est-il maintenant ? Que fait-il ?”

“Je n'en sais rien... mais je sais que personne ne m'a jamais aimée comme il m'a aimée.

J'avais envie de hurler : "Mais non, Lucinda, personne ne t'as jamais aimée comme moi je t'aime."

Quelques semaines auparavant, elle m'avait demandé si je voulais aller à la piscine avec elle. Je respirai profondément et essayai de paraître enthousiaste. J'aime nager dans la mer quand elle est bien chaude, mais, en général, je déteste les piscines. Malgré tout, je mourais d'envie de voir Lucinda aussi nue qu'il me serait probablement jamais donné de la voir. Elle m'y entraîna un mardi à l'heure du déjeuner, le seul moment, dit-elle, où il n'y aurait pas d'écoliers à la piscine municipale.

Même sans la présence de groupes d'élèves, les piscines sont des endroits bruyants. Les sons qui s'y entrechoquent sont surréalistes et, malgré leur brutalité, auraient presque tendance à m'endormir comme en une sorte de mécanisme psychologique d'auto-défense. On devrait donner un prix Nobel de la Paix à l'architecte qui saurait concevoir une piscine silencieuse.

Mes expériences précédentes s'étaient toutes déroulées durant mes années de collège. Je ne pouvais échapper à la piscine chaque fois que l'on voulait nous y emmener, mais j'y allais le moins

possible. D'après la prof d'éducation physique, qui n'était pas dupe de mes excuses, je devais avoir les règles les plus fréquentes et les plus irrégulières de l'établissement.

La piscine municipale se révéla en tout point aussi horrible que je le craignais. Les cabines étaient humides, les dalles du sol glissantes et froides. Il y avait trop de monde. Chaque éclaboussement, chaque cri était amplifié comme dans une salle de torture, et l'odeur de chlorite me brûlait la gorge.

J'eus au moins l'occasion de contempler la silhouette de Lucinda. Elle était

magnifique ; elle était parfaite, mais l'inconfort des lieux reléguait ces observations à un niveau purement abstrait. Elle portait un costume de bain vert pâle en une seule pièce qui renforçait l'atmosphère froide et antisexuelle de l'endroit. Même les hommes, qui s'ébattaient bruyamment, ne semblaient pas avoir remarqué la présence de cette merveilleuse jeune femme.

Quelques jours après la décevante expérience de la piscine municipale, je fis la rencontre d'Emilio. J'avais pris l'habitude de quitter les bureaux à l'heure du déjeuner, puis de retourner à

ma voiture. Si le temps était beau, j'ouvrais une vitre, descendais le dossier du passager afin de transformer le siège en lit, puis m'allongeais, les yeux fermés, pendant une vingtaine de minutes. J'oubliais souvent de relever le siège, ce qui ne portait pas à conséquence puisque je n'avais presque jamais de passager. J'appris que les secrétaires et autres clerks avaient baptisé mon véhicule : *la Baisendouce*. C'était le genre d'esprit bon enfant qui faisait de Garsson-Legris un lieu de travail si agréable et si attachant.

Étendue dans la voiture, je reposais mon dos, fatigué de la position assise qu'il

subissait huit heures par jour. Je reposais aussi mes oreilles, constamment assaillies du souffle des ordinateurs, du râle des imprimantes, des sonneries de téléphone et de l'inévitable bavardage, même discret, de tout le personnel. Je préférais de beaucoup les trilles des oiseaux. La chaleur donnait à ma voiture une merveilleuse odeur. Personne n'y avait jamais fumé, et il s'en dégageait des parfums de sièges en cuir, de métal sec, de câbles et de colle industrielle ; pas du goût de tout le monde, je sais.

À un niveau plus conventionnel, je me délectais également des senteurs d'écorce

et d'aiguilles de pin. De temps en temps, l'une de ces aiguilles tombait sur le toit ou sur le capot avec un léger cliquetis qui ajoutait encore à l'ambiance de rêve et de somnolence.

Ce jour-là, longeant les plates-bandes en allant vers mon véhicule, je remarquai une bien étrange créature qui fonçait droit sur les bureaux : un homme, la quarantaine peut-être, petit et ventru, mais qui se mouvait avec une rapidité et une souplesse que l'on n'associe guère, d'habitude, avec les gens d'une telle circonférence. Ses bras, anormalement longs, lui donnaient l'allure d'un orang-outang. Sa tête énorme, au regard

exorbité, était complètement chauve, mais son visage, rond comme celui d'un bébé, arborait le genre de barbe noire, connue sous le nom de *borgia*. Il suintait l'autorité ; plus que l'autorité : la cruauté. Il me fit immédiatement horreur, et je sentis tout mon corps se recroqueviller comme l'auraient fait les cornes d'un escargot. Un orang-outang, ai-je dit ? Oui, mais aussi une araignée géante, ses longs bras oscillant devant lui comme les antennes d'une tarentule. Son visage, en dépit de sa laideur, brillait d'intelligence, une intelligence froide et sarcastique. “Voilà” pensai-je, “un

homme qui prend plaisir à faire du mal aux autres.”

“Lucinda encore au bureau ?”  
Demanda-t-il brutalement sans dire bonjour et sans se présenter.

Il ne hurlait pas, mais il en donnait l'impression puis, avant même que je puisse répondre, il continua : “Elle a pris mon jeu de clefs. Je ne peux pas rentrer à la maison.”

Il n'attendait pas de réponse et continua sur son erre. Il pensa peut-être que j'étais simple d'esprit, car je devais en avoir l'air. Je ne cessais d'entendre en moi-même une voix qui gémissait : “Mon Dieu,

c'est Emilio ! C'est le mari de Lucinda. Comment une telle chose est-elle possible ? Comment a-t-elle pu épouser un tel individu ?”

Ce jour-là, au lieu d'aller me reposer dans la voiture, je fis les cent pas le long de la petite rivière qui traversait la propriété. Sur ses berges, les pêcheurs de la région pouvaient (contre redevance annuelle) venir s'installer. Je n'en rencontrai pas. Tout ce que je réussis à faire fut de maculer mes chaussures.

Quand je revins au bureau, Lucinda me sembla particulièrement gaie. Elle riait

presque en demandant : “Alors, tu as rencontré Emilio ?”

“Eu... oui. Il a mentionné des clefs. Je n’ai pas bien compris.”

“Que penses-tu de lui ?” Elle essayait de réprimer un sourire ironique.

“Je... Rien. Je n’ai pas vraiment fait attention.”

Elle savait que je mentais. Elle fit volte-face, s’en retourna à son bureau et ajouta comme se parlant à elle-même : “C’est un homme peu ordinaire.”

Pendant la nuit, je me tournai et retournai dans mon lit en murmurant :

“Pourquoi ? Mais pourquoi ?” Je me rendais bien compte qu’en invoquant d’autres raisons, on aurait facilement pu poser la même question en ce qui nous concernait, Francis et moi.

## Chapitre VI

Je voudrais reparler de Francis. Je pense qu'il mérite mieux que les deux ou trois réflexions que je lui ai consacrées jusqu'ici. Les conseillers matrimoniaux, paraît-il (nous n'en avons pas consulté) vous demandent de faire une liste de ce que vous aimez en votre partenaire. C'est l'approche positive. Même si vous êtes à couteaux tirés et impatients d'entamer un divorce, vous pouvez encore dire du bien l'un de l'autre. Ce genre de petit jeu de psychiatre me rappelle toujours irrésistiblement le :

“Au moins, il faisait arriver les trains à l’heure.” en parlant de Mussolini.

Francis et moi ne nous sommes jamais engueulés, jamais laissé aller à se hurler de ces reproches cinglants qui font si mal, car ce sont des coups bas qui exploitent les erreurs passées et les incidents que l’on croyait oubliés. Nous nous sommes toujours limités à des remarques sarcastiques suivies de lourds silences qui duraient rarement plus de quelques heures. C’est peut-être là notre erreur. Qui sait s’il n’aurait pas été préférable de s’envoyer des assiettes à la figure, et de faire un tel raffut que les

voisins auraient appelé la Police ? J'ai une bizarre envie d'essayer cela.

Ses qualités ? Tout d'abord la loyauté. Francis ressemble à un chien ; remarque beaucoup moins désobligeante qu'il n'y paraît. Je me souviens encore d'un petit poème, une dédicace en fait, qui m'avait frappée alors que je devais avoir quinze ou seize ans. Ma mère était sortie de la cuisine pour voir ce qui me faisait rire. Cela me valut d'être traitée de sacrilège. Le voici :

*À Spick, mon chien.*

*Amour sans questions,*

*pardons sans regret,*

*car Dieu créa le chien à son image.*

*Un démon créa l'homme*

*et planta l'enfer dans son cœur.*

Francis m'aime comme m'aimerait un chien. S'il avait une queue (je veux dire une vraie), il la remuerait chaque fois que je reviens du travail. Il me suit de pièce en pièce, ce qui peut facilement devenir irritant. En fait, il ne m'aime pas vraiment : il a besoin de moi ; ce n'est pas la même chose. Je lui manque beaucoup quand il est seul. Il paniquerait si quelque chose m'arrivait, s'il apprenait, par exemple, que j'ai eu un accident de voiture et que je suis à

l'hôpital ; il paniquera en apprenant mon suicide ; mais aimer comme aimerait un chien, ce n'est pas la même chose que d'aimer comme devrait le faire un être humain. Il y a longtemps que je m'en suis rendue compte. Je ne dis pas cela pour le critiquer car, moi non plus, je ne l'aime pas. Je ne me considère pas comme étant meilleure que lui.

Qu'est-ce que l'amour, après tout ? Voilà des centaines, peut-être des milliers d'années que poètes et philosophes se posent la question. Au catéchisme, les prêtres, qui ne connaissaient rien de l'amour (ou qui n'auraient rien dû en connaître) nous en présentaient leur

version, centrée sur l'amour de Dieu ; les autres formes étant considérées comme nettement inférieures, surtout l'amour entre un homme et une femme avec tout ce que cela sous-entend d'activités sexuelles (pouah, quelle horreur !).

Parce que Francis et moi aimons être ensemble, parce que je me sens bien avec lui et qu'il se sent bien avec moi ; parce que nous nous parlons sans effort et sans affectation, il n'est pas surprenant que je me sois souvent demandée si on ne s'aimait pas, en fin de compte... Et en un sens, c'est vrai, mais c'est l'amour d'un frère et d'une sœur ; un amour qui a certainement de la valeur ; sans passion

cependant, est-ce vraiment de l'amour ? Sacha Guitry disait : "Il faut être amoureux de la femme qu'on aime". Pour simplifier les choses, remplaçons *femme* par *personne* et nous aurons une approche de l'amour qui en vaut bien une autre.

*Les gens*, comme aurait dit ma mère du haut de son piédestal paranoïaque, les gens pensent que Francis et moi, nous nous aimons. On nous voit aller ensemble au marché, au restaurant, au théâtre, aux fêtes locales, aux feux d'artifice. Lorsque nous flânons sur un trottoir, Francis me prend souvent la main et nous avançons comme deux

tourtereaux. C'est loin d'être désagréable. C'est un sort plus enviable que celui des femmes qui se font tabasser ou insulter quotidiennement. Nous savons tous, par exemple, que la frontière est imprécise entre la joie et la tristesse, entre le rire et les larmes... Alors, où se situe la frontière entre l'amour et l'apparence de l'amour ?

“Vous êtes toujours ensemble” nous dit-on. Ou encore : “C'est réconfortant, de nos jours, de voir un couple si durable et si affectueux...”

Nous donnons l'image de la perfection. On nous envie, mais on ne se rend pas

compte que nous faisons chambre à part. Certaines femmes ont peur que leur mari les trompe. D'autres souffrent parce qu'il les trompe effectivement. Moi, j'aimerais que Francis me trompe. Peut-être qu'*elle*, l'amante, arriverait à faire naître chez mon froid partenaire cette étincelle qui lui manque tellement. Je serais prête à courir le risque.

Nous sommes comme deux amis qui auraient décidé de vivre dans la même maison, et de s'en partager les frais. Moi aussi, je serais bouleversée s'il atterrissait à l'hôpital suite à un accident ou à une maladie sérieuse ; et pourtant je ne l'aime pas et il ne m'aime pas. De cela, je

suis certaine, bien plus certaine maintenant que je ne l'étais il y a quelques années.

À une lointaine époque, je pensais que l'amour (ou peut-être devrais-je écrire l'Amour, avec un grand "A") tel que nous le voyons à la télévision ou au cinéma, ou tel que nous le rencontrons dans les romans, n'était qu'une fumerolle de l'imagination, un vœu pieux, un concept banal, toujours à portée de la main pour servir de charpente aux films et aux feuilletons. À la limite, j'acceptais la possibilité que l'Amour existât pour un nombre infinitésimal de couples, et encore,

seulement à quelques moments brefs et spécifiques de leur vie, mais que *les gens comme nous*, pour citer une expression favorite de Francis, ne sont pas, eux, affligés par l'Amour-Passion ; et je peux pratiquement l'entendre soupirer : "Dieu merci !"

Et voilà. Francis m'offre un amour sans passion tandis qu'Olivier m'avait offert la passion sans amour. Je ne le savais pas alors. Sait-on d'ailleurs jamais ce qui nous arrive vraiment ? La passion que me portait Olivier n'était pas ce qu'il est convenu d'appeler une grande passion ; de celles qui ruinent les hommes, disloquent les mariages et pourraient

être comparées à des tragédies grecques. Olivier faisait l'amour intensément, mais il était patient, attentif, inventif et merveilleusement indécent.

Olivier adorait la masturbation mutuelle, lente, subtile, élevée au niveau d'une œuvre d'art. Il aimait contempler mon corps. Souvent il me demandait de m'étendre sur le lit, jambes repliées et ouvertes. Il s'agenouillait au pied du lit et, pendant plusieurs secondes, semblait perdu dans une oraison silencieuse ; il me disait alors que j'étais belle. Jamais brutal ou dominateur, il aimait m'embrasser des pieds à la tête, prenant toujours son temps. Il possédait un

immense talent pour me lécher jusqu'à l'orgasme. Même sans grande passion, Olivier était un amant merveilleux, un bijou sans faille.

Pourquoi n'ai-je pas pu entraîner Francis à faire de même ? Après tout, et même si la vie semble courte, on peut dire que les années, puis les décennies que nous offre le mariage offrent de multiples occasions de se perfectionner. J'étais le Docteur Higgins ; Francis était Eliza Doolittle ; résultat : un échec complet. Soit j'étais pleine d'illusions, soit je n'ai pas trouvé le moyen de développer l'imagination et

l'enthousiasme de mon paresseux et indifférent partenaire.

Francis n'est pas impuissant, loin de là. Il bande facilement et fréquemment et il aime jouir autant qu'un autre. Je viens de dire *autant qu'un autre* ? À y bien repenser, il n'aime peut-être pas jouir autant qu'un autre, certainement pas autant qu'Olivier ; autrement, il ferait davantage attention aux différentes façons d'y arriver. Essayons d'analyser la situation :

1 - Il n'aime pas embrasser. Il ne le fait jamais s'il peut s'en passer. Une pression affectueuse sur les lèvres, bouche bien

fermée, représente la limite de ses efforts en ce domaine. Il y a une chose à laquelle je n'aime pas penser... à laquelle je ne veux pas penser, car elle me rend malade et me fait venir les larmes aux yeux, et pourtant je veux l'exorciser, je veux l'écrire, la mettre noir sur blanc comme si je me forçais à confesser une action particulièrement basse, comme si c'était moi la coupable : Francis ne m'a jamais vraiment embrassée, et cela même avant notre mariage et même au début de notre mariage. Jamais il n'est venu vers moi, ne m'a prise dans ses bras et n'a passionnément posé sa bouche sur la mienne, sa langue cherchant ma

langue, son corps ondulant instinctivement contre le mien. Jamais ! Voilà, je l'ai dit. Cela m'a fait très mal, mais je suis heureuse d'avoir franchi ce pas. Je me sens plus propre. J'ai envie de pleurer, mais je ne pleure pas. Moi, bien sûr, je l'ai souvent abordé ainsi, mais, au bout de quelques secondes, il détournait la tête. Avais-je mauvaise haleine ? Ma salive a-t-elle mauvais goût ? Questions idiotes. Olivier, qui embrassait si bien, ne se plaignait pas, lui. Je n'ai jamais pu tirer de Francis une explication valable si ce n'est un petit sourire qui semblait dire : "Allons, Xaviéra, nous ne sommes plus des adolescents."

2 - Il n'aime pas les caresses. Il dit que ça le chatouille. Inutile de préciser qu'il n'a, lui-même, aucun talent pour caresser puisqu'il n'en voit pas l'utilité. Au début de notre mariage, alors que j'essayais si fort de lui donner une sorte d'éducation sexuelle, je le surpris plusieurs fois à regarder le plafond, comme pour y suivre les progrès d'une mouche, pendant que, par devoir et par amitié, mais jamais par désir, sa main jouait distraitement avec mon clitoris. Un jour, en de semblables circonstances, il demanda : "As-tu pensé à t'arrêter à la Caisse d'Épargne cet après-midi ?" Il ne me caressait que pour se plier à mes

caprices, pour ne pas me contrarier, pour me garder de bonne humeur. Il ne s'intéressait ni à ce qu'il accomplissait ni à ce que je ressentais ni aux possibilités d'améliorer ou de varier sa façon d'agir. Il n'avait pas la moindre idée qu'il pouvait être en train de faire quelque chose d'érotique. Je me demande, d'ailleurs, si le mot *érotique* signifie quoi que ce soit pour lui. Comment, par contraste, pourrais-je ne pas me souvenir du sérieux avec lequel Olivier prenait nos jeux ; comme il était anxieux que j'éprouve du plaisir, et à quel point il arrivait, dans ses actions et son attitude, à mélanger audace, beauté et

affection pour atteindre des sommets d'érotisme ? Je pense que, pour ce qui est des caresses, le moment le plus déprimant passé avec Francis fut celui où il s'irrita de ce que je me frôle les seins pendant que sa main accomplissait son devoir conjugal entre mes jambes. Il me dit que c'était "énervant et ridicule." Cher Francis ! Quel talent pour exciter une femme !

3 - Il n'aime pas me lécher. Il essaya une fois, pendant quelques secondes puis se retira, l'air triste et dégoûté, et secouant la tête comme pour dire *non*. Je sais pertinemment que j'étais aussi propre qu'un sou neuf et, puisque je suis

totallement épilée, aussi fraîche et douce qu'on puisse l'être... mais il y a pire :

4 - Il n'aime pas qu'on le suce. Est-ce possible ? Y a-t-il un seul autre homme comme lui dans le monde entier ? Pour cela, comme pour le reste, le cœur n'y est pas. Quand je finis par le convaincre de me laisser essayer, ce monstre d'ingratitude, ayant joui en quelques secondes, me déclara que ce n'était pas aussi bien que "la vraie façon de faire l'amour." Je ne le fis qu'une seule fois de plus après cela. Nous étions sur un navire de croisière, et je me sentais pleine de vie et d'énergie. Alors que nous redescendions vers notre cabine, il eut le

tort de me confier qu'il était excité et qu'il avait envie de moi. L'entendre ainsi parler, lui qui ne mentionnait jamais *ces choses-là* me rendit folle de désir. Dès que nous fûmes seuls, je me ruai sur lui, le violant presque, lui arrachant ses vêtements puis, sans prêter la moindre attention à ses réticences et à ses protestations incohérentes, je tombai à genoux devant lui, et lui taillai une pipe que je peux, sans me vanter, qualifier de magistrale. La bouche pleine de sperme, je me relevai et, souriant à l'avance de la surprise que je voulais lui faire, essayai de l'embrasser. Il se recula et cria que j'étais répugnante. Je crachai sur sa

poitrine. Il gémit et frémit comme si cette gorgée de liquide blanc eût été une araignée géante, puis se précipita sous la douche avec de telles expressions de dégoût que, ce jour-là, il me fit peur.

Alors, qu'est-ce qu'il aime ?

Il aime la position du missionnaire. En avant, en arrière, en avant, en arrière cinq ou six fois et l'aventure se termine en quelques secondes. Ça, d'après lui, c'est vraiment faire l'amour. Rien d'autre ne peut s'y comparer ; rien d'autre n'est *normal*. Il ne faut surtout pas lui suggérer de nouvelles positions. "Nous ne sommes pas des acrobates" dit-il un

jour alors que, m'étant mise quatre pattes sur le lit, je lui demandai de me prendre en levrette. J'aurais pu m'échiner à lui expliquer que ma suggestion n'avait rien de bizarre, mais, dans ce domaine, arrive-t-on jamais à convaincre ?

Pourtant, je l'épousai. C'est l'un des plus grands mystères de mon insignifiante existence. Hors du domaine sexuel, il s'est toujours beaucoup intéressé à moi. Si je dois voyager ou m'absenter, il veut que je lui téléphone tous les jours pour s'assurer que tout va bien. Je le sentis paniquer quand, une année, je lui dis que je voulais partir en vacances toute

seule. Alors que je prenais la route, je le vis, devant le garage, s'essuyant les yeux. Si je suis malade, on ne saurait trouver quelqu'un de plus inquiet, attentionné, doux, patient et infatigable. Si j'ai des ennuis, que ce soit au travail ou ailleurs, il prend mon parti et me conseille judicieusement. À la maison, il est assez désordonné, mais point paresseux et ne rechigne pas à passer l'aspirateur, faire la vaisselle, tondre la pelouse ou effectuer les petits travaux d'entretien. Personne ne m'a jamais traitée comme cela. De la part de ma mère, je n'avais reçu qu'un mélange d'exigences, de critiques et d'indifférence. De la part de mon père,

une réserve timide. Olivier avait été un excellent amant, mais je me demande s'il était au courant de ce que je faisais pour gagner ma vie. Personne, avant Francis, n'avait jamais désiré connaître ce qui s'était passé au bureau dans la journée, et n'avait, avec un tel enthousiasme et un tel intérêt, écouté ce que je racontais ; personne n'avait voulu regarder de photos de moi petite ou adolescente. À l'époque de mon mariage, Francis était la seule personne au monde qui ne me fît pas sentir que j'étais seule et désarmée dans cette vallée de larmes.

La première fois qu'il me donna une telle impression fut lors notre deuxième

ou troisième rendez-vous, je ne me souviens plus au juste. Nous étions convenus de nous rencontrer à son appartement, mais quelques heures plus tôt, il téléphona pour me dire qu'il avait complètement oublié un mariage auquel il devait absolument se rendre. "Cela ne t'ennuie pas trop ?"

"Non, pas du tout." Et c'était vrai : cela ne m'ennuyait pas le moins du monde, d'autant plus que je ne croyais pas un mot de son histoire. Je me préparai à passer une paisible soirée devant la télé. J'invitai une copine. Nous bavardâmes, faisant à peine attention aux cowboys qui se canardaient sur l'écran. Le

téléphone sonna. C'était Francis. Une fois de plus, il s'excusait d'avoir oublié notre rendez-vous. En arrière-plan, j'entendais des cliquetis d'assiettes et de fourchettes ainsi qu'une version affaiblie, éraillée et alcoolique de *O sole mio*.

“Chic type.” Murmurai-je après avoir reposé le combiné.

“Vraiment chic ?”

“Il ne ment pas.”

“Ça alors ! Accroche-toi. Normalement, tous les hommes mentent.”

Je m'accrochai. Ai-je eu tort ou raison ? Francis m'a-t-il préservée de la folie en bannissant ma solitude, ou m'a-t-il rendue folle par son ineptie amoureuse ? M'aurait-il, par hasard, sauvé la vie tout en la détruisant ? Pour le savoir, il me faudrait être célèbre, avoir des biographes, intéresser les psychologues et revenir sur terre cinquante ans après ma mort afin d'analyser tout cela. Dans mon cas, personne n'y prêtera la moindre attention. Mon suicide fera la une des feuilles de chou locales puis, dès le lendemain, tout le monde oubliera que j'ai existé. Francis n'oubliera pas. Je lui souhaite de se remarier ou, tout au

moins, de se trouver une compagne simple, j'allais dire *simpliste*, peu exigeante, et qui se contente de vingt secondes de position missionnaire deux fois par semaine. Il doit y en avoir. Il y a de tout au supermarché de la vie. L'ennui, c'est que chacun se perd dans les rayons sans jamais trouver ce qu'il cherchait.

L'idéal aurait été de découvrir quelqu'un d'aussi gentil que Francis et d'aussi doué pour l'amour qu'Olivier. Existe-t-il des femmes qui ont cette chance ? Le bonheur en ménage se cache-t-il de temps en temps, par-ci par-là, dans un gourbi du désert, un

pavillon de banlieue ou un hôtel particulier ?

Si seulement Francis avait possédé le sens de l'*investissement* ! Ai-je dit investissement ? Oui, mais pas monétaire ; je parle d'investissement émotif, sentimental et sexuel. J'ai essayé de le lui expliquer, mais il n'arrivait pas à comprendre... ou plutôt il ne voulait pas comprendre.

L'idée que chaque moment de plaisir doive être payé d'un moment de douleur semble avoir toujours existé. Elle était particulièrement populaire aux époques où l'Église catholique

influençait tous les aspects de la vie, de la naissance à la mort. On insistait alors pour que la douleur soit beaucoup plus importante que le plaisir. Quand le sort ne vous en donnait pas assez, ce qui était rare, s'en infliger un supplément sous forme de flagellation, haire, gravillons dans les chaussures ou pèlerinages à genoux semblait plutôt une bonne idée. Le plaisir a un prix. Louis-Ferdinand Céline a dit : "Tout se paye : le bien et le mal. Le bien, c'est plus cher, évidemment."

Au-delà de cet humour aux relents voltairiens, je pense que si nous payons le prix avant de nous donner du plaisir,

ce prix est très modeste et sa récompense très grande. Il est moins dur d'économiser avant de partir en vacances que de tout mettre sur une carte de crédit puis de se serrer la ceinture pendant des mois, non seulement pour rembourser l'emprunt, mais aussi, naturellement, pour fournir les intérêts. Parfois, comme avec le levier d'Archimède, le prix est si modeste et la récompense si magnifique ! Ce qui paralyse les personnes comme Francis, c'est la constatation que cette récompense n'est pas automatique.

Pour Francis, l'amour physique est un plaisir. Qui oserait dire le contraire ?

Mais là où Francis et moi divergeons résolument, c'est que, en ce qui le concerne, faire un effort afin d'obtenir du plaisir est une contradiction fondamentale. Le plaisir, dans son esprit, doit arriver tout simplement, sans intention préalable, sans planification, sans réflexion, sans investissement. Je suppose que c'est un peu la façon dont se comporte une colonie de chimpanzés. Ils ont envie de boire, ils boivent ; ils ont envie de baiser, ils baisent. L'un ne dure pas plus longtemps que l'autre, et tout est oublié dans la seconde qui suit. S'il en était ainsi pour les autres activités de l'existence, nous pourrions jouir de

vacances aux Bermudes sans avoir à nous rendre à l'aéroport sous la pluie, sans faire la queue, sans nous retrouver dans un avion bondé avec des gosses mal élevés, et sans devoir regarder le dernier film ringard des chaînes d'assemblage hollywoodiennes ; nous pourrions savourer les plats les plus fins sans prendre la peine de les cuisiner ou d'aller au restaurant et ainsi de suite...

Les Chinois et les Japonais ont la réputation de savoir investir dans la vie. Ils chérissent la beauté des objets dits humbles, comme un parquet ou un peigne ; mais n'est-ce pas simplement la version orientale du dicton : *Si une chose*

*vaut la peine d'être faite, elle vaut la peine d'être bien faite ?* Leur technique amoureuse est, paraît-il, inégalée. Je n'en sais rien, mais pour moi il n'y a aucun doute : si l'amour vaut la peine d'être fait, il vaut la peine d'être bien fait. La graine d'un peu d'effort s'épanouit alors en un arbre merveilleux puis en un bosquet et enfin (pourquoi pas ?) en une forêt tout entière.

“Dis-moi ce qui t'excite.” Avais-je murmuré à Olivier. “Confie-moi tes secrets, tes fantasmes.”

Quand il répondait, je disais : “Moi aussi” et je ne mentais pas, car si l'on

prend plaisir à donner du plaisir, si l'on se perd dans l'autre comme un astéroïde dans l'espace, on ne revient plus jamais sur terre. Tels deux miroirs placés face à face, chacun reflète à l'infini les rêves et les désirs de l'autre et s'enivre de cette infinité. Affinité = infinité.

Y a-t-il une seule chose dans la vie qui soit plus parfaite que de se sentir aimé ? La clef qui ouvre les portes de l'amour est toute simple : c'est le mot *oui*. Chaque fois que vous dites *oui*, il vous aime, elle vous aime davantage. Chaque fois que vous dites *non*, vous descendez tous deux les marches qui vont de la

déception à l'indifférence puis de l'indifférence au désespoir.

J'ai souvent abordé le sujet avec Francis, surtout au début, mais sans le moindre succès. Il grimaçait, se tortillait, suggérait que j'étais indécente, débauchée, libertine... Son adjectif favori était : *perverse*. Je lui sais gré toutefois de ne m'avoir jamais traitée de  *salope*. Nous sommes toujours restés corrects l'un envers l'autre et je ne m'en plains pas. Lorsqu'il m'insultait ainsi, fort poliment, cela me faisait rire, mais lorsqu'il me disait que je n'étais plus une petite fille ou une adolescente, et qu'il me fallait grandir, cela me rendait

furieuse car c'est lui qui ne s'était jamais épanoui. Il était tellement aveugle sur l'existence même de ses problèmes qu'il me dit par deux fois : "Tu ne veux faire l'amour qu'à ta façon." Si l'on considère que, pendant des années, je n'ai fait l'amour (si on peut dire) qu'à sa façon, à lui, et qu'il ne voulait pas admettre qu'il en existât d'autres, l'injustice de cette remarque me paralysa. J'aurais pu entamer une discussion passionnée, logiquement et impeccablement présentée, mais je m'abstins. Je me retirai, totalement découragée, lui donnant ainsi, je suppose, l'impression que j'étais d'accord avec lui et, à la

longue, faisant encore empirer ma condition.

Si Francis avait été physiquement incapable de faire l'amour, je n'aurais éprouvé aucune amertume. On ne peut pas blâmer quelqu'un parce qu'il est malade ou confiné dans un fauteuil roulant. Peut-être aurais-je eu des liaisons, et peut-être pas. Si je m'étais sentie aimée, si j'avais eu conscience, de sa part, d'un besoin intense de me donner du plaisir en me léchant, en me caressant ou simplement en me regardant me masturber devant lui, je suis certaine que, même sexuellement, il serait resté mon partenaire unique, aimé

et admiré. Comme avec les cadeaux, c'est l'intention qui compte. Même pour une personne de mon genre, une personne *perverse*, si l'on emploie le vocabulaire de Francis, l'intention, finalement, est plus importante que l'action. Ce qui me faisait gémir de frustration et de déception, c'est que la plomberie de Francis soit en parfait ordre de marche. C'est son cerveau qui demeure paralysé.

Un soir, il y a bien longtemps de cela, Francis revint du travail avec une cassette vidéo porno qu'il avait empruntée à un collègue de bureau. Je ne me rendis pas compte

immédiatement que c'était *pour rire*. Francis, et certainement bien d'autres, regardent les acteurs de films pornographiques comme jadis on regardait les ours dansants : on en riait, on les plaignait peut-être un peu, mais sans le dire. Surtout on se sentait supérieur à eux. Dans la plupart de ces films, s'y exhibent effectivement des protagonistes plutôt grotesques et parfois repoussants. Pour les femmes, visages stupides et durs, fards de bas étage, lourdes poitrines, talons à aiguilles ridicules (qu'elles n'enlèvent pas, même au lit) et des dessous noirs ou rouges qui étaient probablement à la

mode à l'époque des opérettes d'Offenbach, mais qui, de nos jours, puent la vulgarité des prostituées de ruelles. Pour les hommes, ce seraient plutôt des cheveux longs et sales, et l'expression mi désabusée mi insolente des spécialistes du chômage et des manifs. Heureusement il y a aussi, de temps en temps, des dessous blancs et simples, des visages frais, des sourires naturels, des seins petits et durs, des sexes épilés, toute une jeunesse, mâle ou femelle, érotique et saine. Si accouplement il y a, les acteurs changent souvent de position (sans pour autant essayer rien d'athlétique ou

d'acrobatique), mais surtout ils se caressent, se sucent et se lèchent avec enthousiasme et imagination.

Les doigts croisés à m'en faire mal, j'espérais, sans y croire, que Francis se rendrait compte à quel point ma façon de faire l'amour était courante, et même, pourrait-on dire, banale ; que c'était la façon dont la grande majorité de la population envisage une vie sexuelle intéressante. J'aurais dû me douter que... non, je savais qu'il ne changerait pas d'avis.

Nous regardions ce film sans rien dire ; lui, un peu (ou très) gêné peut-être ; moi

torturée d'un débat intérieur : devais-je ou non faire des remarques ? Je conclus que l'occasion ne se répéterait pas et qu'il fallait me lancer.

“Tu ne fais jamais cela”, prononçai-je le plus calmement et le plus naturellement possible.

Aucune réaction. Je laissai quelques minutes s'écouler. “Tu ne fais jamais cela non plus.”

Je le sentais, près de moi, tendu comme une corde de violon. À la fin, il murmura : “Ça n'a rien à voir avec les gens comme nous...” et il arrêta le film. Nous étions revenus à la case de départ,

sa case favorite, celle qu'il ne voulait jamais quitter.

Francis pense qu'il est immortel ; il conduit sa vie comme s'il y avait toujours la possibilité de faire quelque chose plus tard. Il ne voit pas le temps qui passe de plus en plus vite, le temps qui le vieillit et l'emmène vers la mort. Il ne se rend pas compte qu'à moins d'accident il finira comme son père, se traînant péniblement sur des jambes raides et gonflées, s'accrochant aux meubles avec des doigts bleuis et boudinés, s'arrêtant toutes les dix secondes pour retrouver une respiration sifflante. Il ne se rend pas compte qu'il

est presque au bout du voyage, qu'il ne lui reste peut-être que vingt ans de vie active. Il en a gaiement gâché une cinquantaine. Il gâchera le reste. Il me rappelle ces adolescents qui continuent à pousser les touches de leurs jeux électroniques pendant que leur train passe au travers de paysages magnifiques.

Moi, au contraire, je vis comme si je devais mourir le lendemain ou même dans les cinq minutes qui suivent ; cruelle ironie dans les circonstances présentes puisque je vais effectivement mourir, sinon demain, du moins bientôt. Je ne veux plus de mes

lendemains, car je ne veux plus de ce serpent qui se tortille en moi. Que fera Francis ? Il mangera trop, grossira, commencera à souffrir des articulations, et chaque année le rendra encore moins désirable pour le sexe opposé. S'il avait un peu de bon sens, il se suiciderait lui aussi.

À quel âge n'a-t-on plus envie de faire l'amour ? Il n'y a pas si longtemps, j'avais peur que cela m'arrive trop tôt. J'avais peur aussi que cela m'arrive trop tard et que, malgré mes désirs, je sois si vieille et si ridée que personne n'ait plus envie de moi. Aucune importance maintenant... Francis, lui, est déjà un vieillard, tout au

moins dans sa tête. Si encore on lui avait enlevé la prostate ; si encore il souffrait d'une terrible maladie ! Mais non, il est en bonne santé, il bande, il peut éjaculer, il n'est pas impuissant. Quel gâchis, quel gâchis ! Il aurait pu me sauver la vie...

Je me plais aussi à imaginer n'avoir jamais rencontré Olivier. L'ignorance aidant, j'aurais trouvé mon sort plus acceptable, mais on ne peut prétendre que les choses ou les êtres n'existent pas. Il y a des Oliviers. Ils existent vraiment. Je croyais qu'ils couraient les rues. Je sais maintenant que ce sont des oiseaux rares, et qu'ils cachent leur talent dans la

foule. Que faut-il donc faire pour les repérer, les rencontrer, leur plaire et s'en faire aimer ?

Quand mourut ma grand-mère, j'héritai d'elle quelques modestes possessions. Alors que je triais toutes ces vieilleries, je tombai sur une montre qui avait appartenu à mon arrière-grand-mère. C'était un bijou magnifique. Le dos en était décoré d'or, d'argent et d'oiseaux chryseléphantins. Je fus d'abord soulagée qu'elle n'ait pas été perdue. Je la garderai précieusement, pensai-je ; mais que se passera-t-il après moi ? J'imagine facilement une grosse dondon la montrant à ses invitées dans quelques

années et roucoulant : “Je l’ai achetée dans une vente. Une bouchée de pain ; mais je ne sais pas vraiment combien elle vaut.” Eh bien, chère madame, je peux vous dire exactement combien elle vaut : elle ne vaut rien, strictement rien, car en fin de compte c’est une chose. Une chose reste une chose, rien de plus.

Un mot d’amour sincère, un baiser, un enthousiasme non feint de la part de l’autre, voilà ce qui vaudra toujours plus qu’un diamant ou qu’une voiture de luxe. Parce qu’il n’a jamais compris cela, Francis a ruiné sa vie, et il n’en sait rien. Il a aussi ruiné la mienne, et cela, je le sais.



## **Chapitre VII**

Guillaume m'avait dit, comme à tout le personnel, que si j'avais des suggestions à faire sur la façon d'améliorer l'efficacité ou la popularité de notre cabinet juridique, je devais lui en faire part ; non pas, s'était-il empressé de préciser, qu'il voulût s'approprier les idées des autres, mais simplement parce que, si le cabinet

prospérait, il y aurait des retombées dont nous pourrions tous profiter.

J'étais chez Garsson-Legris depuis dix-huit mois quand j'entrepris de faire une liste de suggestions qui, à mon avis, étaient tout simplement brillantes. Nouvelle arrivée, je ne voulais pas apparaître prétentieuse, mais, d'un autre côté, je conclusais que si j'attendais trop longtemps, mon sens de la nouveauté s'émousserait, et je cesserais de voir les choses avec la fraîcheur et l'objectivité d'une étrangère. Cette liste, c'était mon journal d'un Iroquois, ces suggestions, c'étaient mes Lettres Persanes. Comme disent les Américains : "Si une chose

semble impossible, confiez-la à quelqu'un qui ne sait pas que c'est impossible." Plus on est expert, moins on prend de risques.

En général, Guillaume était un homme plein d'allant et d'enthousiasme : l'un de ces rares cadres que l'on voit arriver avec plaisir, car c'était presque toujours pour vous féliciter d'avoir bien fait quelque chose. S'il lui fallait critiquer, il le faisait avec discrétion, en privé, et avec tellement de tact qu'on s'en apercevait à peine et que l'on s'améliorait ou que l'on modifiait une certaine manière de faire, non pour se conformer à un oukase, mais pour éviter de faire de la peine au

*patron*. Guillaume était un disciple pratiquant de Dale Carnegie. Cela nous aidait beaucoup à lui pardonner le fait qu'il était amoureux de presque toutes les femmes, qu'elles fussent juristes ou secrétaires. C'était un *Cherubino* vieillissant, et lorsque l'on connaissait son épouse, on le comprenait un peu mieux. Roberta était une femme immense qui dépassait Guillaume d'une bonne tête. Pris isolément, cela aurait dû n'avoir aucune espèce d'importance, mais il faut ajouter qu'elle était aussi grosse que grande, et qu'elle se déplaçait comme dans un défilé de Nazis, poussant vigoureusement devant elle un

ventre immense et ballottant. Nous en étions désolées pour Guillaume, mais jamais au point de coucher avec lui. Aucune d'entre nous, que je sache, ne lui avait donné le plus petit baiser sur la joue. Il était, malgré tout, tellement gentil avec tout le monde que l'idée de l'accuser de harcèlement ne nous aurait jamais effleurées. Nous nous sentions toutes parfaitement capables de garder nos distances.

Guillaume était sorti de son bureau, et je l'avais suivi, anxieuse de connaître ses réactions à mes suggestions. Il avait quelques feuilles de papier à la main, et je pensais qu'il s'agissait de mon exposé.

Il s'arrêta devant la double porte vitrée, l'ouvrit et se perdit dans la contemplation des grands sapins du parc.

“Alors, lui dis-je, vous l'avez lu ?”

“Pas maintenant, Xaviéra, pas maintenant.” Répliqua-t-il sans même tourner la tête.

Je ne l'avais jamais vu si solennel et si distant. J'aurais bien pu penser : *ai-je fait une sottise* ? mais je sentis instinctivement qu'il ne s'agissait pas de moi. C'était beaucoup plus important.

Nous eûmes la réponse le lendemain matin. Guillaume nous convoqua tous

dans ce qui avait été une immense salle à manger, mais nous servait maintenant de salle de réunion. Malaisé, malheureux, il se dandina devant nous plusieurs secondes en tirant de sa pipe des bouffées de fumée encore plus volumineuses qu'à l'habitude. Finalement il annonça : "Messieurs Garsson et Legris ont disparu..."

"Oh, mon Dieu ! Enlevés par des bandits ? On demande une rançon ?"  
Couina une petite voix derrière moi.

"Non, ce serait trop beau. Ils ont disparu avec l'argent du cabinet ainsi qu'avec celui de nos clients. Mesdames,

Messieurs, mes chers amis, nous avons fait banqueroute. Nous sommes au chômage. Les agents de la Brigade Économique et Financière arrivent dans quelques minutes. Je vous demanderai de leur donner vos dossiers, et de ne pas laisser d'effets personnels dans les bureaux, car nous rentrons à la maison, et nous ne revenons pas...”

Il fit demi-tour et quitta la pièce. Une jeune femme pleurait et gémissait près de moi. Je la connaissais mal, mais je savais qu'elle venait de divorcer, qu'elle était secrétaire, qu'elle avait courageusement recommencé sa vie et... qu'elle venait d'acheter un appartement.

Elle avait été jusqu'ici, avec deux enfants en bas âge, un magnifique exemple de détermination et de fortitude. Si elle ne retrouvait pas un emploi dans les quelques semaines qui allaient suivre, elle n'aurait plus les moyens de rembourser son emprunt immobilier. C'était le coup de grâce, et je vis la folie envahir son regard. Elle songeait certainement à l'éviction, aux enfants qui seraient renvoyés chez un père alcoolique et brutal ou pris en charge par l'État, et même à la possibilité de se retrouver à la rue et de dormir sur le trottoir... à moins, bien sûr, de le *faire*, ce trottoir.

Lucinda me regarda, et je la regardai puis nous revînmes ensemble vers les bureaux. Nous avions chacune épousé un homme qui gagnait bien sa vie, et nous nous sentions un peu égoïstes, un peu honteuses même. Debout devant la porte de son antre, Guillaume, pour une fois, suivait notre approche sans nous déshabiller en pensée.

“Aux dernières nouvelles” confia-t-il lorsque nous arrivâmes près de lui “ils seraient à Chypre. Côté turc, bien entendu. Autrement dit : intouchables.”

## Chapitre VIII

Quand vient la Noël, Francis est comme un gosse. Il décore la maison de guirlandes, de lumières et de feuilles de houx artificielles. Il achète un arbre de Noël rien que pour nous deux. J'ai l'impression de n'être plus chez moi. Le chat, tôt ou tard, commence à manger

des bandes de papier argenté, puis va les dégobiller sur le tapis.

Je n'ai rien contre l'idée d'un bon repas, d'une ingestion de calories supérieure à la moyenne, de vins plus chers que ceux que l'on achète habituellement et d'une boîte de chocolats des Ardennes, mais c'est tout. Je ne veux que m'engoncer dans une maison bien chauffée, bien confortable, sans décorations de Noël, autrement dit dans une maison qui ressemble à une maison ; puis, calée sur le sofa, regarder les inévitables films de saison : les James Bond, *It's a wonderful Life*, *Mr. Smith goes to Washington*,

etc... et même - pourquoi pas ? - *The Wizard of Oz*.

Je ne me plains pas. Aux débuts de notre mariage, Francis voulait toujours aller passer Noël dans sa famille. Si c'était impossible, il les invitait chez nous. Au moins, depuis quelques années, j'ai la paix.

Le mauvais temps et une circulation intense représentent un mélange nocif. C'est déjà dur quand il faut absolument se déplacer, mais quand il n'y a pas obligation, cela devient de la folie. Nous arrivions fourbus dans sa ville natale, ayant risqué notre vie dans ce qui

semblait être des centaines de ronds-points où l'égoïsme assassin des conducteurs les dispense, semble-t-il, de mettre leurs clignotants sans que la gendarmerie fasse jamais quoi que ce soit pour améliorer la situation. Nous étions accueillis par les cris faussement enthousiastes de parents, sœurs, beaux-frères, cousins et autres (et il fallait bien aussi inviter les voisins). Je trouvais toujours leurs maisons froides et humides même si, en fait, le salon était surchauffé. On ne trouvait pas de siège. Les enfants et les chiens vous couraient dans les jambes. Les décorations de Noël étaient encore pires

que celles de Francis. La nourriture, si on peut l'appeler ainsi, consistait en immenses empilements de sandwichs au pain de mie, collections de cubes d'ananas et de fromage avec, en guise de dessert, des mini bûches de Noël achetées en boîtes de carton avec mention : *À consommer avant...* La musique était assourdissante, et les conversations à la fois hurlées et mortellement ennuyeuses : “Alors, Xaviéra, ça va ?”

“Ça va.”

“Vous avez fait bonne route ?”

“Pas trop mal.”

“Sers-toi si tu as faim. Y en a pour tout le monde.”

“Merci.”

“Contente d’être en congé pour quelques jours ?”

“Oui, merci.”

Se rendant compte alors que je n’allais pas m’égosiller à parler voitures, football, bébés ou météo, mon interlocuteur jetait un regard gêné autour de lui puis, à son grand soulagement, repérait une nouvelle victime :

“Alors, Thérèse, ça va ?”

Le pire était encore à venir, car le lendemain nous étions invités par quelqu'un d'autre ; une sœur peut-être. Nous arrivions pour retrouver exactement les mêmes personnages, souvent portant les mêmes vêtements, dérivant, verre à la main, d'une pièce glacée à une pièce surchauffée. Comme la veille, ils nous engageaient avec enthousiasme à nous régaler d'une montagne d'hydrates de carbone tellement secs que la langue vous collait au palais rien qu'à les regarder. Cauchemar à répétition, la même voix hurlait au-dessus du même nombre de

décibels : “Alors, Xaviéra, comment ça va ?”

Francis, lui, s’amusait. Je l’entendais dire de temps en temps : “Il faudra que vous veniez passer Noël chez nous, un jour.”

*Oui, pensais-je : allons tous nous ennuyer ailleurs pour changer.*

Quand ils venaient effectivement, j’essayais d’en limiter le nombre et de leur offrir un vrai repas autour d’une vraie table, mais ces êtres étranges et primitifs se comportaient comme s’ils venaient d’une autre planète : ils n’aimaient pas ceci, ils n’aimaient pas cela, et repoussaient sans élégance des

plats tels qu'un gratin de fruits de mer sans se donner la peine d'y goûter et avec l'air de dire : "Moi, je ne mange pas de ces trucs-là ." Leur ignorance même leur donnait un sentiment de supériorité sur ceux qui, précisément, "mangent de ces trucs-là."

"Pensent-ils que je suis snob ?" demandais-je à Francis au début de notre mariage.

"Non, pas du tout : ils t'aiment tous beaucoup."

J'en doutais fort mais avec le temps il devint évident qu'ils m'aimaient vraiment. Je n'arrivais pas à le

comprendre. Ils étaient... ils sont encore des rustres, mais doublés d'une honnêteté sans faille, d'un naturel bienveillant et d'un sens de la famille à toute épreuve. J'imaginai facilement leur vie sexuelle au même niveau d'imagination et de subtilité que celle de Francis.

Je me demandais, durant et après ces réunions de famille, de quoi je pouvais bien parler quand je n'étais pas avec les parents et amis de mon mari. Je n'avais de problèmes avec personne d'autre. Pourtant, je ne dissertais pas alors constamment sur la musique classique, la littérature ou la philosophie, mais le

fait que j'aurais pu le faire me mettait à mon aise. Je n'avais aucune difficulté à m'exprimer, même si, en fait, les sujets de conversation restaient, dans l'ensemble, assez banals.

Ayant, à la longue, réussi à gagner la bataille de Noël ; ayant persuadé Francis que, véritablement et honnêtement, je ne voulais aller nulle part ni inviter qui que ce soit, j'étais en train de regarder un vieux James Bond après un excellent repas quand le téléphone sonna. C'était Lucinda. Je sentis mon cœur sauter dans ma poitrine et regardai Francis comme si j'avais été coupable de quelque chose et comme si Lucinda avait été un

homme, et de plus, un amant. Francis ne remarqua pas mon émotion.

Lucinda, semblait-il, avait trouvé un cabinet juridique qui, à quelques vingt kilomètres d'ici, recherchait des juristes pour une affaire de quelques mois afin de remplacer deux employées en congé de maternité. On sous-entendait également que, si les remplaçants ou remplaçantes donnaient satisfaction, cet emploi temporaire pourrait devenir permanent. Lucinda avait l'intention de poser sa candidature. Est-ce que cela m'intéressait aussi ? Je n'avais rien à perdre. J'acceptai. Nous pourrions ne prendre qu'une seule voiture, dit-elle, et

économiser sur les frais de transport. De mieux en mieux.

On nous accepta. Nos candidatures étaient les deux seules. S'ensuivit une période de ma vie qui pourrait bien être la plus douce et la plus paisible de toutes. Francis ne comprenait pas que j'accepte un travail qui ne durerait peut-être qu'un semestre. Avec un peu plus de persévérance, j'aurais pu, serinait-il, trouver quelque chose de beaucoup mieux... mais moi, je ne pensais qu'au plaisir de me retrouver de nouveau avec Lucinda.

Aller au travail était un délice. Je préférais quand c'était elle qui conduisait, car pendant que nous parlions je la contemplais tout à mon aise : son fier profil accaparé par les exigences de la circulation ; sa poitrine, à peine perceptible sous son corsage. J'imaginai ses jambes, surtout lorsqu'elles appuyaient sur le frein ou l'embrayage ; je visualisais les plus ténues contractions des muscles et des cuisses. Tout cela, d'ailleurs, relevait beaucoup plus d'un sentiment d'admiration que d'un quelconque désir. Lucinda me fascinait. Je la considérais comme un chef-d'œuvre vivant, et je me sentais

privilegiée d'être admise en sa présence et de sentir que je devenais son amie car maintenant que nous étions hiérarchiquement égales, son attitude envers moi était complètement décontractée.

J'avais parfois l'impression que j'étais sa sœur ou tout au moins que j'aurais dû l'être. Le fait qu'elle m'attirait physiquement ne semblait pas contradictoire. Après tout, ce que je ressentais pour elle n'était qu'un attirail de rêves impossibles : rêves d'être sa sœur, rêves d'être son amante. Quelle importance cela pouvait-il avoir en fin de compte ? Tout cela couvait en

l'imagination, et tout y resterait.  
Pourquoi s'en faire ?

J'aimais l'attendre, chaque matin. Je me réveillais tôt (comme toujours d'ailleurs), avalais un petit déjeuner au lance-pierres, lambinais sous la douche, et choisissais mes habits pour la journée. Depuis quelque temps, j'avais acquis le goût des chemises d'homme blanches et des pantalons fuseaux noirs. J'achetais de minuscules slips blancs tout en désespérant de savoir que je n'aurais jamais le plaisir de les montrer à Lucinda. Je délaissai les parfums de femme pour les fragrances masculines,

et cela, Lucinda s'en aperçut et me dit que ça lui plaisait.

On ne se voit jamais telle qu'on est vraiment et, par voie de conséquence, on ne cesse de se demander si on est vraiment jolie. Je n'échappais pas à cette règle. J'y pensais souvent, le matin, sous la douche et le soir, dans un bain pris bien chaud. Comme un chat rêvant d'un tapis moelleux, j'aime lambiner avant de me mettre au lit. La salle de bain, c'est mon lieu de méditation, ma pagode bouddhiste, mon temple tibétain.

Pour compliquer les choses, je crois qu'on peut être jolie sans qu'on nous trouve jolie, de même qu'on peut nous trouver jolie sans que le soyons vraiment. J'avais plu à Nathalie encore que le concept d'attrance physique ne veuille pas dire grand-chose à l'âge que nous avons. La petite fille qui n'est pas en surpoids est toujours charmante, et le critère suprême de beauté féminine est souvent la faculté de ressembler à une enfant.

On admet comme vérité première que le vieillissement détruit la beauté, mais si je repense à mes années de collège et de lycée, je ne peux m'empêcher de

conclure que l'adolescence est encore plus cruelle que la vieillesse. À leur arrivée dans l'enseignement secondaire presque toutes les élèves de sixième sont adorables, mais il leur faut, dans les quelques années qui suivent, faire face à une sélection naturelle aussi cruelle que tout ce que Darwin a pu décrire. Au lycée, une sur cinq, à peu près, pourrait être honnêtement décrite comme jolie... une sur dix vraiment belle. Le corps, d'ailleurs, résiste mieux que le visage, car c'est ce dernier qui accuse les coups. L'expérience de la vie le sculpte, lui donne dureté, peur, soupçon, égoïsme et cruauté à doses diverses selon les

individus et les expériences personnelles. Olivier me trouvait belle... Il le disait souvent et je crois qu'il était sincère.

Si je me regardais nue devant la glace de la chambre, j'essayais d'imaginer la façon dont Lucinda me voyait. Elle ne me déshabillait pas mentalement - j'avais de cela une certitude instinctive - mais, comme en peinture ou en sculpture, la nudité, après le visage, c'est l'essentiel de soi-même. J'ai les cheveux longs, blonds et souples, et un visage rond aux pommettes légèrement saillantes ; le charme slave, dit-on quand on veut me faire plaisir. Mes seins sont petits et, Dieu merci, fermes mais les mamelons

sont bruns. J'aurais tellement préféré qu'ils soient roses, comme ceux de Nathalie !... Mon ventre est plat. Mon pubis rasé lentement et soigneusement. tous les matins. Mes jambes sont élégantes. Il n'y a, en principe, aucun problème. Les hommes, langue pendante, auraient dû logiquement me suivre dans la rue en salivant... mais rien de tel ne s'est jamais produit. Je concluais, comme tous les jours, que le grand obstacle devait être ma personnalité. Je soupirais profondément. Francis, passant la tête à la porte de la chambre pour me dire qu'il partait au travail ou pour me

demander s'il devait faire des courses en rentrant à la maison, marmonnait que j'étais narcissique. Cela me remettait les pieds sur terre et je commençais à m'habiller.

Il dut y avoir des matins pluvieux, venteux, des ciels plombés et déprimants, mais les jours où Lucinda et moi partageons le trajet restent dans ma mémoire comme baignés d'une lueur dorée et diffuse dans cette brume matinale qui traînait parfois au milieu des vergers, s'étalait en gelée blanche sur les flancs des collines et s'accrochait aux ronces des fossés d'où pouvait dévaler un faisan suicidaire. Les retours, en fin

d'après-midi, sont moins précis, car mitigés par la pensée qu'il me faudrait bientôt dire au revoir à Lucinda et émoussés par la fatigue d'une longue journée de travail.

Venait alors la soirée au bercail, avec nos maris respectifs... Rien à espérer de la part du mien. Et pour Lucinda ? Elle ne parlait jamais de sa vie privée et n'avait mentionné Emilio que fort rarement. Je ne mentionnais rien non plus, car j'aurais eu peur, alors, de me laisser aller à rêver tout haut, et à lui déclarer : "Laissons là nos maris et partons, toutes les deux, à la fois amantes et amies ; partons comme ces couples qui

s'éloignent, heureux, à la fin d'un film..." rêve impossible ou même franchement idiot selon les points de vue.

J'essayais, sans y arriver, d'imaginer Emilio et Lucinda en train de s'ébattre dans un lit. Parfois aussi je me demandais comment, dans les mêmes circonstances, je me comporterais avec cet homme-là. Je visualisais sa silhouette d'araignée-orang-outang s'approchant de mon corps nu ; je sentais, comme une brosse en chiendent, sa barbe à la Borgia me gratter la bouche, les seins et les cuisses, car je supposais qu'Emilio ne faisait pas que baiser : il faisait aussi

l'amour. Je frémissais d'horreur. Je n'aurais pas fait une bonne prostituée, même de luxe. J'aurais été trop difficile... et pourtant, de ces deux situations, quelle est la pire : se donner à un homme laid qui fait bien l'amour ou vivre avec un homme beau, mais névrosé et refoulé ? Lucinda ne pensait pas qu'Emilio fût laid. Elle le trouvait *intéressant*, et il y avait des matins où elle paraissait si paisible, si heureuse, si satisfaite qu'il était évident qu'elle avait fait l'amour pendant la nuit. Ces jours-là, j'aurais voulu lui hurler toute ma douleur, toute ma colère et toute mon impuissance.

*"Comment peut-on être Persan ?"*

Comment peut-on être Lucinda ? Que ressent-on lorsqu'on habite un corps si grand, si mince, si élégant ; lorsqu'on a une peau si belle, un visage si magnifiquement patricien... et que l'on a épousé Emilio ? Ne serait-il pas fascinant, comme en l'un de ces récits inspirés de la légende de Frankenstein, de pouvoir échanger les corps pendant quelques semaines ? Elle serait moi, et je serais elle. C'était là l'un de mes fantasmes. J'avais presque peur d'imaginer ce que je trouverais. On dit souvent que personne n'est vraiment heureux, et que même ceux qui sont

fabuleusement riches et célèbres considèrent qu'ils ont échoué dans la vie, et on a raison de le dire, car quiconque n'atteint pas l'immortalité a échoué. En ce sens, nous échouons tous. Pourquoi donc avais-je l'intuition que le noir secret de Lucinda, c'était, en fin de compte, Emilio ?

Un autre de mes fantasmes était d'imaginer qu'un minuscule microphone avait été implanté dans mon crâne, et que Lucinda pouvait mettre des écouteurs et savoir tout ce que je faisais et tout ce que je disais. C'était en supposant qu'elle eût jamais envie de faire une chose pareille. Avec la

chance qui me caractérise, elle m'aurait probablement surprise alors que, assise sur les toilettes, je gratifiais la pièce de bruits peu engageants... Je suppose que de tels fantasmes ne sont qu'une extension d'un besoin universel : celui d'être sous la surveillance visuelle et auditive d'un dieu, ou à une échelle plus modeste, d'un ange gardien. C'est le besoin constant d'être rassurée, de briser la cloison d'incompréhension qui nous sépare des autres, de tendre les bras vers une entité supérieure, fût-elle humaine ou divine, qui nous affirmerait que nous ne sommes pas seuls ; mais nous sommes seuls. Nous vivons seuls, nous

souffrons seuls et, sans aucun doute, nous mourrons seuls.

Peu après que nous eûmes commencé à travailler pour le nouveau cabinet juridique, Lucinda posa légèrement ses mains sur mes hanches alors que, debout devant un cartonnier, je l'empêchais, sans m'en rendre compte, de passer. Je sursautai et émis un petit cri de souris, puis m'excusai d'avoir réagi ainsi.

“Aucune raison de t'excuser”, dit-elle en riant. “Je ne savais pas que tu étais aussi chatouilleuse.”

En une fraction de seconde, je sus ce que je devais répondre, me sentis trop timide pour le faire puis décidai de me lancer : “Je ne suis chatouilleuse que lorsque je n’ai pas envie de faire l’amour.”

“Et quand tu en as envie ?”

“Alors,” ajoutai-je en rougissant jusqu’aux oreilles, “ce qui me chatouillerait normalement me rend absolument folle.”

“Tiens ! On en apprend tous les jours.”

Et nous nous remîmes au travail. J’étais heureuse d’avoir eu, pour modeste qu’il fût, ce premier contact physique avec

Lucinda. J'étais encore plus heureuse d'avoir eu le courage d'aborder avec elle un sujet à résonances érotiques... et c'est vrai qu'en temps normal je suis presque maladivement chatouilleuse mais quand je suis *en chaleur* comme dirait Francis avec sa subtilité habituelle, le moindre contact sur les hanches, le cou ou la plante des pieds me propulse dans un véritable état second, un état fait de gémissements incontrôlables, de tortillements de tout mon être et, par-dessus tout, d'une délicieuse paralysie de l'esprit. Je perds toute notion de temps et d'espace, de ce qui est considéré comme acceptable et de ce

qui ne l'est pas ; je deviens un corps essentiellement tendu vers le Nirvana, vers l'absolu. Certes, l'âme seule peut mener à l'orgasme. Sainte Thérèse d'Avila en savait quelque chose... mais le corps, lui, peut devenir une âme flottant au milieu d'une perfection qui, si elle se prolongeait, mènerait à la fusion avec l'univers, c'est-à-dire à la mort. Oh ! Francis, pourquoi n'as-tu jamais compris cela ? Et comme j'aurais aimé t'aimer si seulement tu avais donné à l'amour l'importance qu'il mérite ! Je t'aurais étonné, émerveillé ; je t'aurais offert une vie digne d'un grand poème.

“Quelque chose qui ne va pas ?”

C'était Lucinda. Elle pressait légèrement ses mains sur mes épaules, la deuxième fois qu'elle me touchait en moins de cinq minutes. Je m'aperçus alors que de grosses larmes roulaient sur mes joues et tombaient sur la déclaration d'impôt d'un client.

## **Chapitre IX**

La Fortune souriait à Emilio, et lui donnait effectivement une véritable fortune. Un mélange de talent, de travail acharné, de chance et d'héritages l'avait rapidement transformé en quelqu'un avec qui on pouvait compter. D'abord

envoyé en Espagne par sa compagnie, il avait donné sa démission, mais était resté dans le pays puis avait fondé une autre compagnie, bien à lui celle-là. L'informatique se développait là-bas à une vitesse exceptionnelle, et le compte en banque d'Emilio également. L'Espagne lui allait bien, car au départ, il était lui-même Espagnol. Lucinda, il me semble, avait un jour mentionné que les parents d'Emilio étaient arrivés en France quand celui-ci n'avait que six ans, et il ne lui avait pas fallu longtemps pour devenir bilingue.

Maintenant, il achetait des maisons et, disait-il dans ses fréquents coups de

téléphone à Lucinda, n’attendait plus qu’elle pour être pleinement heureux... mais Lucinda ne partait pas.

Tout le monde, au bureau, s’écriait : “Ah, pauvre Lucinda ! Que va-t-elle faire toute seule ?” À partir de ce moment-là, on l’invita partout, et cela semblait lui plaire. Elle devint membre d’une chorale, prit des leçons de chant, et paraissait plus heureuse que jamais. Je vis cette séparation temporaire comme une occasion inespérée de rencontrer Lucinda autrement qu’au bureau ou dans la voiture. Je lui demandai si elle aimait la cuisine chinoise. Elle adorait.

Elle suggéra un restaurant qu'elle connaissait.

Je ne pense pas qu'un adolescent timide et sans expérience de la vie (et donc des filles) puisse être plus nerveux que moi ce soir-là. En revenant du travail, j'étais passée chez le coiffeur, et avais accepté les offres de la manucure, puis j'avais acheté une adorable petite robe unie, assez courte, sans manches, en grosse toile bleu pâle avec des boutons blancs du haut en bas sur le côté gauche. À la maison, j'étais restée dans mon bain plus longtemps qu'à l'habitude, j'avais choisi le plus cher de mes parfums et... ressentais une envie de pisser toutes les

cinq minutes. Une fois, j'oubliai d'essuyer les deux ou trois dernières gouttes d'urine avec du papier hygiénique avant de remettre ma culotte. Je jurai, me déshabillai, me relavai et remis un sous-vêtement propre.

*Tu es vraiment stupide, pensais-je. Tu ne t'imagines tout de même pas que tu vas faire l'amour avec elle, n'est-ce pas ? Il ne se passera rien ; absolument rien.*

J'avais raison : il ne se passa rien... si l'on peut dire, car nous parlâmes beaucoup, et cela c'était déjà quelque chose. Elle

me dit à quel point elle était heureuse sans Emilio.

“Tu ne l’aimes pas ?” Demandai-je prudemment.

“Je l’ai aimé... ou plutôt j’ai cru l’aimer. Il m’emballait. Il est si intelligent ! Mais il est si macho ! Il est intimement persuadé que la femme est inférieure à l’homme. Pour lui, ce n’est pas une opinion, c’est une certitude, c’est quelque chose qui ne vaut même pas la peine qu’on en discute. C’est une évidence.”

“Alors, tu n’es pas heureuse ?” Les tempes me battaient à tout rompre. Elle

haussa les épaules : “Comparée à beaucoup, je ne suis pas malheureuse. C’est un amant infatigable et, autant que je sache, absolument fidèle. Il reste l’une des personnes les plus intéressantes que je connaisse, et maintenant il est riche...”

Sa voix s’éteignit. Chaque compliment qu’elle lui faisait était comme une brosse métallique mettant mon cœur à vif. Elle reprit : “Mais, depuis qu’il est parti, je me sens si libre ! Je respire, je peux être moi-même. Je redoute le jour où il me faudra le rejoindre en Espagne. Bientôt je ne pourrai plus justifier ma présence

ici. Il vendra la maison, de toute façon. Où irais-je alors ?”

“Tu pourrais t’acheter une autre maison, bien à toi celle-là.”

“Ce n’est pas si simple. Il veut que je m’arrête de travailler. Il répète qu’il gagne assez pour nous deux maintenant. Il n’arrive pas à comprendre que je veuille rester dans un emploi qui, dès le départ, était défini comme temporaire. Je n’ai pas le courage de lui jeter à la figure que, cet emploi, je n’en ai rien à foutre, comme on dit. Ce qui m’importe, c’est de ne plus être avec lui, de ne plus entendre la façon qu’il a de

constamment minimiser ma profession et mon travail ; de ne plus le sentir en train d'organiser tout ce que je fais et tout ce qu'il pense que je devrais faire. Je ne sais vraiment pas comment il peut accepter l'idée que j'aie pu aller à l'université, obtenir des diplômes, et trouver du travail alors qu'il doute que je puisse remplir un chèque correctement ou que je me souviens d'aller faire réviser ma voiture tous les quinze mille kilomètres...”

Déchirée par un incroyable mélange d'émotions, je la laissais parler, parler... Je mourais d'envie de mentionner Francis et peut-être d'aborder (mais

comment ?) le sujet de mon désir pour elle.

Elle s'arrêta brusquement, sourit, l'air penaud, puis elle s'excusa d'avoir tant accaparé la conversation ; et il est vrai que, venant que n'importe quelle autre, cela m'aurait peut-être paru un peu long, mais, de sa part, rien ne pouvait m'ennuyer. Je l'aimais tant qu'elle aurait pu me réciter la table de multiplication ; j'aurais quand même bu avidement chacune de ses paroles. "Ne t'excuse pas, nous avons tous nos problèmes. Francis et moi..."

Je parlai moi aussi, mais moins longtemps qu'elle. Je me limitai à l'essentiel : ni amour, ni caresses, ni jeux d'alcôve, ni réalisation de fantasmes (Francis sait-il même ce que c'est qu'un fantasme ?) ni baisers, sur la bouche ou ailleurs... Puis, ayant respiré profondément et compté jusqu'à dix, je commençai à parler de Nathalie. Le restaurant était assez sombre, et j'espérais que Lucinda ne remarquerait pas combien je rougissais, combien mes doigts tremblaient.

Cette confession était aussi une immense libération. J'avais souvent voulu mentionner Nathalie à Francis,

mais reculais toujours au dernier moment. Je ne l'avais jamais mentionnée à Olivier non plus, mais pour des raisons complètement différentes. Mes rapports avec lui avaient été si normaux, si actifs, si sains, si enthousiastes qu'il n'y avait eu aucune raison de compliquer les choses.

D'un autre côté, tout ce que je décrivais se rapportant à Nathalie, je le projetais sur Lucinda, imaginant chaque étape de ces amours enfantines recréées en tant qu'adulte et avec une adulte. Je savais que l'Histoire ne se répète pas, que chaque amant ou amante se démarque des autres et qu'on ne peut jamais

reconstituer avec “C” l’atmosphère et les plaisirs auxquels on était habitué avec “A” ou “B”. Je le savais par instinct, mais aussi parce ce que tous les ouvrages de psychologie appliquée le disent ; et pourtant, au fur et à mesure que se déroulait mon récit, je ne pouvais m’empêcher d’imaginer Lucinda répétant chaque geste, chaque réaction de Nathalie. Vers la fin, je sentais une telle humidité sur moi que j’avais peur que cela tache ma robe quand je me lèverais. J’aurais dû en porter une noire... Il était maintenant impossible que Lucinda ne pût pas se rendre compte de mon émoi. Je me tus et nous

restâmes silencieuses pendant de longues minutes.

Finalement, Lucinda appela la serveuse. Nous étions convenues de payer chacune notre repas. Lucinda semblait totalement impassible. Comme d'habitude, elle agissait avec sang-froid, élégance et complète maîtrise sur elle-même. "Il faudra recommencer." Dit-elle, au moment où nous enfilions nos manteaux.

Mon cœur s'arrêta un instant : j'avais fait des progrès après tout. Je suggérai un restaurant que je connaissais assez bien et qui se spécialisait dans les grillades.

“D’accord.” Confirma Lucinda. “Nous sommes mercredi. Nous pourrions faire ce genre de chose tous les mercredis, si tu veux. Cela couperait la semaine en deux.”

Je me dirigeai vers la porte en chancelant. Lucinda me prit la main :  
“Tu te sens mal ?”

“Non, non. J’ai besoin d’un peu d’air frais, c’est tout.”

“Je passerai te prendre demain comme d’habitude ?”

“Bien sûr.”

Je montai dans ma voiture et respirai profondément plusieurs fois avant de mettre le contact. Je me sentais vidée de toute énergie, éreintée comme si j'avais accompli un long travail physique toute la journée. Je rejouais dans mon esprit notre conversation ainsi qu'on rejoue incessamment la bande magnétique d'une cassette. Lucinda n'était pas heureuse avec Emilio ; elle n'avait pas été choquée par l'histoire de Nathalie ; elle voulait qu'on se revoie régulièrement dans les mêmes conditions...

Je détestais le fait que Francis fût dans la maison. J'aurais aimé me mettre toute nue, monter et descendre l'escalier en

courant, aller faire une pirouette dans chaque pièce puis m'effondrer sur le sofa du salon, et me masturber glorieusement... seulement voilà : Francis était là, même s'il dormait profondément. Mais enfin, pourquoi avais-je peur de lui ? Il ne s'était jamais comporté en macho envers moi comme, par exemple, Emilio avec Lucinda. Il ne hurlait pas, ne faisait pas de scènes et bien certainement ne me battait pas ; alors, pourquoi ? Pourquoi une femme mariée ne se sentirait-elle pas libre de courir nue dans sa propre maison si elle en a envie ? Pourquoi, aiguillonnée par un caprice ou tentée par un moment

d'incongruité, ne pourrait-elle se faire  
jouir dans le salon si ça lui chante ? Ma  
maison était devenue un cadre sans  
liberté, un espace totalitaire en  
miniature, mais le vrai garde-chiourme  
n'était pas Francis : c'était un serpent  
intérieur, un ensemble de principes  
abstraites, de peurs irrationnelles dont les  
racines plongeaient très, très loin dans  
mon enfance.

Je m'effondrai effectivement sur le sofa,  
mais restai habillée. Je ne me caressai pas  
non plus : je me laissai hypnotiser par  
l'écran vide et gris de la télévision. Je  
m'endormis et ne me réveillai que vers

trois heures du matin, ankylosée, frissonnant et mourant de soif.

L'attente du mercredi suivant fut une véritable torture. Je me répétais que je ne devais pas en espérer trop. Il y avait de fortes chances pour qu'Emilio manque à Lucinda plus qu'elle ne voulait l'admettre. Peut-être tuait-elle simplement le temps et s'amusaient-elle en cachette de mes confessions d'écolière, mais il était vrai qu'elle aimait aussi parler d'elle-même et de ses problèmes matrimoniaux. En cela, elle était comme tout le monde. La "belle statue de marbre", comme on disait d'elle au bureau, était humaine après tout.

Mercredi arriva. Tout arrive : fins de semaine, vacances, départs en retraite, décès... tout, absolument tout, même un mercredi soir avec Lucinda. Nous nous retrouvâmes au restaurant après avoir pris chacune un taxi. Cette fois, j'avais mis un corsage bleu pâle à manches courtes, sans décolleté, et des pantalons bleu foncé. Lucinda avait choisi une robe un peu comme celle que j'avais portée la dernière fois : courte, sans manches et unie, mais rose et tenue par une fermeture éclair dans le dos.

C'était un restaurant américain. On allait se servir soi-même en quantités illimitées pour les entrées, les salades, les

fromages et les desserts. Le plat principal, une gigantesque entrecôte, toujours merveilleusement tendre, était apporté à la table en compagnie de montagnes de frites et d'un imposant assortiment de sauces : au raifort, à la béarnaise, etc. Le choix de vins était moins heureux : ils étaient tous trop jeunes et trop tanniques. J'en avais fait la malheureuse expérience par le passé. Aussi commandai-je un Rioja. Je peux savourer un repas chinois avec ou sans vin, cela m'est bien égal, mais s'attaquer à une grillade sans l'accompagner d'un bon vin rouge me semble criminel.

Lucinda était plus chaleureuse, cette fois, plus décontractée, plus intime aussi. Elle me dit au milieu du repas : “C’est bon d’avoir une amie comme toi ; quelqu’un à qui l’on peut tout raconter.”

C’est ce soir-là qu’elle me dit qu’elle se croyait laide. C’est ce soir-là que je lui exprimai mon admiration sans limites. C’est ce soir-là qu’elle mentionna l’histoire des photos de son amant et comment elle avait découvert qu’il était laid. Je ne pouvais guère m’empêcher de penser : *tu devrais prendre des photos d’Emilio, ça t’ouvrirait les yeux*, mais ce n’était vraiment pas le moment d’être

rosse et de diminuer mes chances. C'est ce soir-là qu'elle m'embrassa.

Le taxi passa d'abord chez moi. Lucinda demanda au chauffeur d'attendre un instant, et elle m'accompagna sur l'allée de garage. Dès que nous fûmes à l'abri d'un buisson, elle se tourna vers moi et m'embrassa. Ce fut un long baiser, doux, tendre et passionné. Nos langues se touchèrent et commencèrent à jouer et à glisser l'une contre l'autre comme un couple de dauphins dansant à la surface de l'eau. Quand nous nous arrê tâmes, je cachai mon visage contre son cou. Je voulais désespérément recommencer à l'embrasser, mais je

tremblais tellement, je haletais si fort que je ne pouvais pas. Je m'entendis murmurer : “Cette fois, je sais.”

“Tu sais quoi ?”

“Je sais ce qu'est l'amour.”

Lucinda me repoussa avec douceur puis se détourna et rejoignit le taxi d'un pas vif.

Je rentrai dans la maison avec le sentiment de naviguer au travers d'une brume onirique. Une fois rendue au salon, je m'écrasai sur le divan et fondis en larmes ; plus que cela : je beuglais, je hoquetais comme un bébé. Je m'étonne encore que Francis ne m'ait pas

entendue. Peut-être avait-il décidé de ne pas intervenir. Aussi bien d'ailleurs. S'il était arrivé dans le salon, je crois que je me serais précipitée vers lui pour lui arracher les yeux, pour lui hurler mon mépris et ma haine.

Je n'arrivais pas à m'arrêter de pleurer. Je n'y arrivais vraiment pas. C'était comme un fou rire à l'envers. Les yeux brûlants, la gorge sèche, secouée de petits accès de toux comme lorsqu'on est en train de vomir, le corps farfouillé de tremblements incontrôlables, je gémissais, je vagissais et ne pouvais concevoir de jamais cesser de le faire. On m'avait embrassée. On m'avait donné un

vrai baiser, le premier depuis Olivier. Tant et tant d'années sans un seul baiser... était-ce vraiment possible ? Méritais-je réellement cette traversée du désert ? Le premier baiser en... quinze ans. Qui le croirait ? Le croyais-je moi-même ? Comment avais-je pu être aussi stupide ? À l'instar de ces religieuses fanatisées qui se laissaient emmurer pour le reste de leur vie, j'avais laissé un eunuque mental construire un mur autour de moi. Par manque de courage, par manque de conviction j'étais restée fidèle à un partenaire inquiétant de médiocrité qui avait ruiné la plus grande partie de ma vie.

Ce n'était pas simplement un baiser : c'était le baiser de quelqu'un que j'aimais ; car j'aimais. Je le savais maintenant sans l'ombre d'un doute. J'avais déchiré l'enveloppe de ma chrysalide, et mes ailes s'étaient déployées. Il ne me restait plus qu'à voler. Je n'avais jamais aimé mes parents. J'avais éprouvé de l'affection pour Nathalie, pour Olivier et même pour Francis, mais maintenant j'aimais. J'avais quarante-deux ans et j'aimais. Pour la première fois de ma vie j'étais possédée, obsédée corps et âme par un autre être humain. Est-ce là ce que ressentent la plupart des gens à l'adolescence, puis à

l'âge adulte, puis plus tard encore... ou une fois seulement, ayant trouvé le compagnon parfait et ne songeant à aucun autre ? Ma poitrine me faisait mal. Il me semblait qu'elle demandait à exploser. Tout mon corps me faisait mal. J'étouffais. Je rugissais de bonheur et, en même temps, de désespoir.

Le lendemain, au bureau, je devais avoir, comme aurait dit ma mère (jamais avare de compliments) *une mine de déterrée*. Pendant le trajet en voiture, ni Lucinda ni moi ne mentionnèrent ce qui s'était passé la veille au soir. Nous nous limitâmes à un bavardage sans conséquences sur le temps,

Roland-Garros et Wimbledon que nous aimions toutes deux regarder à la télévision. Le Tour de France aussi. L'après-midi, alors que Lucinda me déposait en face de chez moi, elle me saisit la main et chuchota : “L’histoire de Nathalie a enflammé mon imagination. J’ai envie de faire l’amour avec toi... si tu veux, bien sûr. Aimerais-tu venir chez moi plus tard, après dîner par exemple ?”

Je fis “oui” de la tête et souris timidement. J’étais trop exténuée pour prononcer une seule phrase. Emilio en Espagne, Lucinda et moi seules chez elle... et elle m’avait déjà embrassée... Il

existe, comme cela, des moments de bonheur si intenses qu'on en mourrait si on les regardait en face.

Je ne dis pas à Francis que je sortais. Il s'en rendrait bien compte par lui-même. Après le dîner, il me vit prendre un bain puis enfiler une petite robe noire. “Tu sors ?”

“Je vais chez Lucinda.”

Il ne me demanda ni pourquoi ni pour combien de temps ni surtout la raison qui me poussait à faire des efforts vestimentaires avant de rendre visite à une collègue de bureau.

J'arrivai chez Lucinda à neuf heures comme convenu, mais je dus me traîner jusque chez elle, car pendant que je me baignais et que je m'habillais j'avais senti la venue d'un puissant mal de tête. Quelques minutes plus tard il s'était converti en migraine. Les dieux peuvent-ils être aussi cruels ? Je pris un mélange de paracétamol et de codéine qui m'avait été prescrit par le médecin pour de précédents accès de migraine, et serrant les dents, me glissai derrière le volant. Je conduisis avec autant de prudence que si j'avais été saoule et je suppose que l'effet des analgésiques devait être à peu près le même. Quand je

frappai à la porte (il n’y avait pas de sonnette) la souffrance s’était un peu résorbée, mais chaque battement de mon cœur envoyait, malgré tout, des vagues douloureuses autour de mon crâne. Mes genoux pouvaient à peine me soutenir. Lucinda ouvrit la porte, la referma derrière moi et me prit doucement dans ses bras. “C’est à ne pas y croire, je viens de commencer mes règles.” Murmura-t-elle.

Malgré le feu qui me brûlait la tête, je ne pus m’empêcher d’être secouée d’un rire aussi douloureux que silencieux. “Et moi, j’ai une migraine.”

Elle rit légèrement aussi. “Tu veux rentrer chez toi ?”

“Non, je veux rester avec toi... si tu veux bien.”

“Moi aussi je veux que tu restes. Allons nous coucher. Tu te serreras contre moi, c’est tout.”

Nous montâmes vers une assez petite chambre où il y avait un lit qui, lui aussi, m’apparut bien étroit.

“C’est ma chambre”, dit Lucinda en lisant l’étonnement qui se peignait sur mon visage. “Ce qui était notre chambre est maintenant simplement celle d’Emilio. Je préfère celle-ci.”

“Emilio et toi, vous ne faites donc plus l’amour ?”

“Oh, que si ! Je suis bonne épouse en tout, et je dis bien en tout. Comme une orque bien dressée, je fais mon numéro de cirque tous les deux jours, mais après, je reviens ici. C’est ma chambre. C’est là que je me sens bien.”

Nous étions debout au milieu de la pièce, les mains dans les mains. Je n’avais plus du tout envie de faire l’amour. L’expérience me disait que j’étais autant victime des médicaments que de la douleur. Il y avait belle lurette que je savais combien il était inutile de me

toucher moi-même après une migraine, même lorsque les souffrances avaient disparu, car je ne sentais rien : le plaisir aussi s'évanouissait. Et pourtant, ce soir-là, j'étais envahie de curiosité, de tendresse et d'amour. Je pris Lucinda dans mes bras : "Déshabillons-nous."

"Oui, mais je devrai garder ma petite culotte."

Même s'il est traditionnellement réservé au sous-vêtement masculin, j'avais toujours aimé le mot *slip*. Il évoquait pour moi quelque chose de charmant et de minuscule. *Petite culotte*, au contraire, me semblait trop mou, trop

rond et manquant d'érotisme, mais dès que Lucinda eût dit *petite culotte*, cela devint une expression magique, plus noble, plus poétique, plus féminine que slip. J'eus soudain l'impression que les hommes et les écolières portent des slips, mais que les jolies femmes comme Lucinda portent des petites culottes. J'étais consciente du fait qu'il s'agissait d'un point de vue purement subjectif et que, pour quelqu'un d'autre, et en d'autres circonstances, ça aurait pu être exactement le contraire.

J'ai appelé Lucinda une jolie femme ? J'aurais dû dire **belle** femme, car sa beauté me coupa le souffle. Elle était si

grande, si mince, si souple, si élégante ! La première chose que je remarquai fut la petitesse et la fermeté de ses seins. Elle avait la poitrine d'une adolescente... et pas de n'importe quelle adolescente : d'une superbe adolescente. Elle avait aussi des bouts de sein roses, chose que j'aurais tellement aimée pour moi-même. Ses hanches étaient étroites, son ventre plat, ses jambes extraordinaires. Sa peau était la plus blanche que j'eusse jamais vue ; non pas de ce blanc crayeux, de ce blanc cachet d'aspirine qui fait rire sur les plages, mais d'un blanc lisse et doux, un blanc de légendes médiévales, un blanc irréel, un

blanc de déesse... Faire bronzer une peau si magnifique eût été aussi criminel que de peindre des maillots de bain sur la statue des Trois Grâces.

Déshabillées, nous nous regardions avec curiosité et fascination. Lucinda avait, sur le visage, un petit sourire de Joconde. “Alors, tu t’épiles aussi ?”

Mon cœur bondit dans ma poitrine :  
“Toi aussi ?”

Elle baissa le devant de sa petite culotte pour me montrer. Elle était aussi lisse que moi. Je la pris dans mes bras et me sentis fondre au contact de sa peau, si chaude et si douce ! Je n’avais toujours

pas envie de faire l'amour, mais j'étais tellement heureuse qu'en dépit de la douleur qui tambourinait encore dans ma tête, je me croyais au paradis.

Nous entrâmes dans son lit et demeurâmes longtemps immobiles, enlacées. Je n'avais jamais connu de bonheur si tendre et si continu. C'était comme un chant grégorien, figé sur une seule note répercutée incessamment contre les voûtes d'une cathédrale dans la lueur rasante de ses vitraux. Je commençai instinctivement à caresser le corps de Lucinda, très doucement, très lentement. Elle faisait de même sans que cela m'excite, l'analgésique fonctionnant

alors au maximum. La main de Lucinda passait entre mes cuisses et cherchait le clitoris, mais j'étais sèche et insensible. Lucinda se mit à gémir de frustration. Elle me prit la main et l'introduisit dans sa culotte : "Ça devrait aller. J'ai mis un Tampax. Reste en haut."

"Ça ne m'embête pas si ça ne t'embête pas."

Glisser la main le long de son ventre sans rencontrer le moindre poil était une merveilleuse expérience. Quand je la touchai, elle frémit de plaisir puis s'installa confortablement sur le dos, jambes grand ouvertes.

Les yeux fermés, elle avait oublié le reste du monde et se concentrait uniquement sur ce qu'elle ressentait. Je jouai avec elle lentement pendant plusieurs minutes puis, insensiblement, commençai à accélérer le mouvement circulaire de mes doigts. Ce n'était pas vraiment un mouvement circulaire, d'ailleurs ; plutôt un ovale, un compromis entre un cercle et un va-et-vient vertical.

Finalement, tout son corps se raidit et elle gémit. Cela dura plusieurs secondes. Combien ? Je ne comptais pas, mais c'était l'orgasme le plus long que j'eusse jamais observé. Je n'avais, comme références, que ceux de Nathalie et les

miens, bien entendu. J'aurais aimé pouvoir jouir comme cela. Je gardai mes doigts sur elle, très délicatement, pour ne pas lui faire mal, mais je voulais aussi prolonger le plaisir au maximum. Finalement, elle écarta ma main et se tourna de côté, vers moi. "Comme tu es habile ! Mon Dieu, que tu es habile !"

C'était bien la dernière remarque à laquelle je m'attendais.

"Mais je n'ai rien fait de spécial."

"Oh, que si ! Emilio n'a jamais la patience d'attendre que je finisse."

"Je croyais que tu m'avais dit que c'était un très bon amant."

“J’ai dit que c’était un amant très actif. Ce n’est pas la même chose. Avant que nous fassions chambre à part, il me pénétrait tous les jours, matin et soir. Au début de notre mariage, il ne me laissait jamais en paix. Que dirais-tu de te réveiller à cinq heures du matin avec un pénis frottant contre tes lèvres ?”

Cela ne m’aurait certainement pas emballée mais, imaginant Francis essayant ce truc-là, je dois admettre que cela aurait représenté pour lui un tel contraste avec son apathie habituelle que je ne le lui aurais pas reproché.

Tout à coup, et sans apparente logique, une question bizarre se posa à mon esprit : suis-je, comme on dit, *coupable d'adultère*? La présence d'un autre homme est-elle essentielle en ce cas-là ? Problème purement académique, et qui me fit rire intérieurement. Je repensai alors à ce qu'elle venait de me confier. "Tu devrais lui dire de ne pas faire cela." Suggèrai-je.

"Emilio n'est pas de ceux à qui on peut dire de faire ou de ne pas faire quoi que ce soit. Il aime contrôler les gens. Je ne suis pas heureuse avec lui, Xaviéra. Je ne demande pas à être traitée comme une princesse ; je ne demande pas à être

placée sur un piédestal. Je voudrais simplement qu'il me traite en égale. Mais cela, il n'y consentira jamais. Parfois, tu sais, il me fait peur."

"Il t'a déjà frappée ?"

Elle fit "non" de la tête. Je regardai la montre que j'avais posée sur la table de chevet. Lucinda et moi étions ensemble depuis plus de trois heures. J'avais du mal à le croire. J'aurais aimé fermer les yeux et me laisser couler dans un sommeil réparateur de migraine et de toutes les émotions de la soirée, mais des restes de convenances, comme les ficelles d'une marionnette, me gouvernaient

encore. Je ne voulais pas revenir chez moi à cinq ou six heures du matin. Pour Francis, cela n'aurait eu aucune importance, car il dormait certainement du sommeil du juste et du refoulé, mais un puissant instinct me fit sortir du lit et me força à me rhabiller. Lucinda se leva également, mais enfila simplement une robe de chambre. Elle m'accompagna jusqu'à la porte d'entrée et, avant de l'ouvrir, me donna un long baiser qui, je m'en rendis compte avec surprise, était le premier et le seul de la soirée. Puis, avant que je puisse réagir, elle était tombée à genoux, et ayant remonté ma robe, serrait sa joue contre

mon ventre. Elle se releva et je lus sur ses lèvres qu'elle prononçait le mot : “merci”.

Elle ouvrit la porte d'entrée. Je me plongeai dans un crachin sombre et glacé.

## **Chapitre X**

C'est alors que commença l'un des chapitres les plus heureux de ma vie. Après cette première rencontre, Lucinda et moi ne refîmes l'amour que quinze jours plus tard, car mes règles commencèrent dès que les siennes finirent, mais mentalement cela ne nous affecta guère. Je marchais sur un nuage. Lucinda aussi avait l'air parfaitement heureuse. Savoir que nous étions

disponibles l'une pour l'autre, et que l'on se désirait mutuellement était presque assez pour nous apporter le bonheur et la paix. Je dis bien presque, car pendant les deux autres semaines, nous n'arrivions plus à nous séparer. Les mercredis, naturellement, ne se passaient plus dans un restaurant. Je pris également l'habitude de rentrer à la maison de plus en plus tard. Bientôt je ne m'inquiétai plus du tout de l'heure : je rentrais quand je me réveillais, ce qui pouvait être n'importe quand entre une heure et cinq heures du matin. Il m'arrivait souvent de sortir sans réveiller Lucinda. Je la revoyais le lendemain, et

je me demandais alors si les délices de la nuit précédente n'appartenaient pas au royaume des rêves...

La deuxième fois que j'allai chez elle, je me sentais en pleine forme, impatiente de faire l'amour, la culotte mouillée, le cœur battant à tout rompre. Quand Lucinda ouvrit la porte, elle semblait aussi calme et distante que si j'avais été une voisine venue prendre une tasse de thé. Comme pour confirmer cette impression, elle m'embrassa sur les joues. Je pensai d'abord que quelque chose était arrivé, et qu'elle avait changé d'avis, puis je me rendis compte qu'il lui fallait toujours quelques minutes pour

perdre sa réserve. En effet, quand je lui demandai la raison de son indifférence, elle m'assura qu'en dépit de l'impression qu'elle avait pu donner, attendre ma voiture et le moment où je pousserais la porte du jardin lui avait mis les nerfs à vif. Elle ajouta qu'elle aussi se sentait mouiller. "Tu veux vérifier ?" dit-elle en relevant sa jupe et en introduisant ma main dans sa petite culotte.

Je laissai mes doigts glisser lentement sur la chaude lubrification de ses petites lèvres, puis commençai à faire ce dont je mourais d'envie depuis la soirée du restaurant à grillades : je l'embrassai. Je l'embrassai sans retenue, sans aucune

notion du temps, recommençant dès que nos bouches se séparaient. Je gémissais comme un chien qui, séparé de son maître depuis longtemps, a du mal, quand il le retrouve, à accepter son bonheur. J'essayais, en quelques minutes, de compenser pour tous ces pans de désert qu'il m'avait fallu traverser sans jamais sentir contre mes lèvres la douceur d'autres lèvres ou, contre ma langue, la fluide sensualité d'une autre langue.

Ce qui suivit ressemble à un nuage d'or aux contours indécis. Bientôt nous étions nues et bientôt sur son lit ; nues et libres comme, en ce qui me concerne,

je ne l'avais jamais été auparavant. Libres d'aimer, libres d'être nous-mêmes, de rire, de se serrer, de glisser l'une contre l'autre, de se fondre l'une dans l'autre, d'exprimer nos souhaits et nos préférences sans aucune pudeur, sans aucune contrainte : libres, totalement libres...

Je me souviens de l'émerveillement que je ressentis devant la beauté de son clitoris et de ses petites lèvres. Prolongeant la blanche délicatesse de la peau, elles épanouissaient leurs teintes rose pâle, et en se gonflant, s'ourlaient d'une rougeur plus prononcée. Je les contemplais avec une profonde

émotion, les caressant doucement, les séparant comme les pétales d'une tulipe sur le point d'éclorre, léchant la rosée qui en perlait puis recommençant la cérémonie depuis le début. Alentour, la douceur de la peau, dont les poils étaient totalement absents, en faisait un tel chef-d'œuvre que j'étais tentée d'y voir un temple, une divinité. Un jour, alors que j'introduisais mon index dans la chaude et souple humidité de son vagin, je me surpris à murmurer : "Introibo ad altare Dei, ad Deum qui lætificat juventutem meam."

Nous nous léchions sans retenue ; encore un plaisir dont j'avais été si

longtemps privée, et pendant de si longues années ! Nous décidâmes (bien que le verbe *décider* soit ici un peu fort) de confesser tour à tour nos préférences et nos fantasmes avant de passer une soirée ensemble. Dans la voiture, en revenant du travail, Lucinda disait, par exemple : “Ce soir, je voudrais que tu me déshabilles lentement puis que tu m’embrasses et que tu me lèches du haut en bas pendant que je me tiens debout devant toi.”

Je répondais quelque chose de particulièrement inspiré comme “d’accord” puis, ayant laissé entre nous s’épanouir le parfum d’un silence

alourdi de promesses, j'ajoutais : "Tu mouilles ?"

"Je nage. Et toi ?"

"J'ai l'impression d'avoir pissé dans ma culotte."

Ces projets rendaient l'attente de la soirée presque douloureuse, mais aussi incroyablement excitante. Au moment où je quittais sa voiture, Lucinda me demandait : "Qu'est-ce que tu vas faire ce soir ?"

"Je vais te déshabiller lentement et je vais te lécher du haut en bas pendant que tu te tiens debout devant moi."

“À tout à l’heure.”

Je me précipitais dans la maison, le souffle court, incapable de manger quoi que ce soit, mourant d’envie de revoir Lucinda. Notre premier rendez-vous avait été pour 21 h. J’arrivais maintenant chez elle à 19 h. Plus tard, au moment où nos corps somnolents finissaient par se séparer, nous étions abasourdis de découvrir à quel point le temps avait passé vite. Je ne m’inquiétais plus de choisir des vêtements élégants. Je me concentrais sur ma douche et le choix d’un parfum. Propre comme un sou neuf, je me présentais à sa porte en jeans et T-shirt, au naturel pour ainsi dire. La

juriste élégante était remplacée par la gamine, par l'ingénue. C'est comme cela que Lucinda me préférait. Quant à elle, elle ne portait le plus souvent qu'une longue serviette de bain, sauf les jours où elle me demandait de la déshabiller. Alors, elle apparaissait en petite robe noire, toute simple, bas de soie ivoire sans jarretelles qui s'arrêtaient d'eux-mêmes à quelques centimètres de ses minuscules slips blancs. Ces jours-là, elle portait aussi un soutien-gorge, accessoire dont ses seins, merveilleusement petits et fermes, n'avaient certainement pas besoin.

Quand venait mon tour de choisir, je lui demandais souvent de s'habiller comme une (très) jeune fille de bonne famille. Je me rendis compte plus tard que je voulais, inconsciemment, recréer en face de moi une copie de Nathalie : chaussettes blanches, jupe d'été légère en couleurs pastel, corsage blanc, slip blanc. Elle se déshabillait alors lentement devant moi. Je gardais tous mes vêtements. Le contraste entre sa nudité et mes habits me troublait délicieusement. Parfois, je lui demandais de s'habiller élégamment, comme pour aller au travail, pendant que je me dénudais et me caressais devant elle. Là

aussi, le souvenir diffus des moments passés avec Nathalie, alors que nous n'osions jamais rien faire ensemble, de façon à ce que l'une d'entre nous fût toujours prête à donner l'alarme, devait influencer mon comportement, mais il y avait aussi un désir plus profond ; si profond que je n'en ai jamais parlé à personne, pas même à Lucinda et que je le mentionne ici par écrit pour la première fois, et c'était le désir de me déshabiller devant plusieurs personnes. Les cabarets et autres établissements où les hommes vont regarder des femmes nues n'ont jamais fait partie de mes fantasmes, mais si j'avais pu, dans une

maison particulière, m'exhiber devant une demi-douzaine de personnes *bien élevées*, comme on dit, je ne pense pas que j'aurais pu résister à la tentation. Seulement voilà : comment organise-t-on de telles réunions quand on est une gentille juriste et qu'on a épousé un Francis ? Il était déjà extraordinaire que je puisse me retrouver ainsi avec Lucinda.

Lorsqu'elle se déshabillait, je dirigeais son effeuillage comme un metteur en scène aurait guidé une actrice. Je lui disais : "Assieds-toi sur le plancher, le dos contre le mur. Ne laisse pas ta jupe tomber entre tes cuisses. Ramène-la

bien tendue sur tes genoux pour que je puisse voir tes jambes. Maintenant, enlève ton slip, mais laisse-le à mi-cuisses. Maintenant, rabaisse-le jusqu'à tes chevilles, remonte ta jupe et ouvre les genoux tout grand..." Je préférerais que ces jeux se passent dans le salon plutôt que dans la chambre. Aucun doute : Nathalie m'avait marquée pour le restant de ma vie, car il est vrai que je n'aurais pas su décrire sa chambre. Peut-être même n'y étais-je jamais allée. J'aurais aimé, comme avec Nathalie, emmener Lucinda dans un coin discret de forêt, mais je n'osai

jamais le lui demander. Elle m'intimidait.

J'eus l'audace, cependant, de prendre des photos d'elle. Je savais, car elle l'avait mentionné plusieurs fois, qu'elle n'aimait pas être prise en photo par peur de paraître laide, mais le genre de prises de vue auquel je songeais était d'une nature différente, plus intime, plus chargée d'émotions.

La quantité impressionnante de nus élégants et subtils que l'on trouve dans des revues telles que *Cosmopolitan*, *Elle*, *Vogue* ou *Marie-Claire* montre assez que, sans le savoir peut-être, il n'y a pas

que les lesbiennes qui soient sensibles à la beauté féminine. Les revues pour hommes sont moins délicates, mais peuvent aussi parfois intéresser les femmes. La plupart de leurs photos, malheureusement, s'adressent à un public masculin vulgaire et grossier. Pourquoi postule-t-on ainsi que seuls les individus dénués de goût et de sensibilité puissent aimer contempler des nus féminins anatomiquement explicites ?

En général, dans ces revues, si une femme est montrée complètement nue, elle arbore des seins monstrueux, un maquillage de prostituée de bas étage, la

moue boudeuse d'une adolescente gâtée et, dans le regard, un niveau d'intelligence normalement réservé aux bovins. Si elle n'est pas complètement nue, elle porte les inévitables chaussures à talons-aiguilles, bas résille noirs avec jarretelles, porte-jarretelles et slip noirs ou rouges, bref tout ce qui peut favoriser un maximum de vulgarité.

Heureusement, on tombe parfois sur des photos qui, dans l'esprit des éditeurs, doivent représenter des concessions aux goûts minoritaires. Le simple bon sens porterait à croire que les *goûts minoritaires* sont ceux des hommes qui aiment les femmes

vulgaires au point d'en être repoussantes. Il n'en est rien. Les *goûts minoritaires* sont ceux de lecteurs qui préfèrent regarder des femmes jeunes, fraîches, au regard innocent - ou encore vif et intelligent - et qui arborent des seins petits et durs et des pubis totalement ou partiellement épilés... des femmes qui ressemblent à des anges. S'il faut inclure des vêtements ou des sous-vêtements, *goûts minoritaires* signifiera la présence de slips tout simples et tout blancs, de socquettes blanches et de corsages blancs.

Le style *ingénue*, si prisé des érotomanes, n'a guère la faveur des éditeurs de

magazines, et du strict point de vue du nombre de ventes, ces éditeurs doivent avoir raison, sans cela lesdits magazines ne se vendraient pas si bien. C'est peut-être parce que, dans la vie, la prostituée s'achète tandis que l'ingénue se mérite, et puisque tant d'hommes ne méritent pas que l'on s'intéresse à eux, l'ingénue leur fait peur, les décourage, les désespère. L'ingénue, c'est le grand cru classé apprécié des seuls connaisseurs.

Ayant acheté une demi-douzaine de revues *pour hommes* sous le regard narquois d'un vendeur de journaux martiniquais, je recherchai le genre de

photo qui éveillerait en moi un frisson d'érotisme et qui, je l'espérais, éveillerait les mêmes sentiments chez Lucinda. Dans les deux premières revues, je ne trouvai rien de semblable et je commençais à me décourager. Elles allèrent droit à la poubelle, emportant avec elles leurs petites annonces pour coups de téléphone coquins. L'une d'elles promettait : *Éjaculation garantie en trente secondes*. Jusqu'où n'ira-t-on pas pour se donner l'illusion de vaincre la solitude !

J'eus plus de chance avec la revue suivante, car j'y trouvai une photo qui me plaisait. Elle représentait deux

majorettes, assises sur les marches d'un perron et, en apparence, engagées dans une aimable conversation. Naturellement, le regard plongeait sous leur très courte jupe. L'une des filles portait un slip blanc, tout ordinaire - trop petit pour une vraie majorette, mais il faut bien accepter une certaine dose de licence poétique - et l'autre, complètement épilée, ne portait rien. Leurs jambes étaient ouvertes, mais sans exagération, comme l'eussent été celles de jeunes filles assises sur des marches, les pieds à des niveaux différents, et ne se sachant pas observées. Le résultat était merveilleux de naturel, de fraîcheur et

de sensualité contrôlée. Le (ou la) photographe était, pensai-je, un véritable artiste, et j'aurais aimé rencontrer une telle personne.

Encore deux revues : la quatrième fut, comme les deux premières, totalement décevante. Elle était presque entièrement consacrée à des photos d'amateurs. Quelques jolis minois, quelques jolis corps, surtout si les poses étaient en extérieur, mais, en général, un manque de talent déplorable de la part des photographes dont les femmes et petites amies paraissaient figées comme des cadavres sur fonds sous-exposés. Le reste de la revue consistait en lettres de

lecteurs et en *histoires authentiques*. La plupart de ces histoires tournaient autour du même thème : homme trouve sa femme avec autre homme ou autre femme. Il les rejoint et tous les trois passent un après-midi ou une soirée mémorable. Variation : femme trouve homme avec autre femme, etc... Tout cela ne me semblait guère *authentique*, mais j'avais mené une existence si protégée, si calfeutrée, que je me gardai de juger trop vite. Innocents jusqu'à preuve du contraire, ou quelque chose comme cela.

La cinquième revue me rendit quelque espoir. Je n'y trouvai pas moins de neufs

splendides images de jeunes femmes, toutes plus attirantes les unes que les autres, et qui prouvaient, s'il en était encore besoin, qu'une photo peut être sexuellement explicite, et même s'attarder sur les plus petits et les plus intimes détails de l'anatomie féminine sans pour cela tomber dans la vulgarité, bien au contraire. Comme en littérature, comme au cinéma, comme en toute manifestation de création artistique, la façon de traiter le sujet est plus importante que le sujet lui-même, et là où il y a du talent, il y a de la beauté. La dernière revue me donna trois photos.

Je les découpai toutes avec une paire de ciseaux et les insérai dans ces pochettes transparentes que l'on peut ensuite rassembler dans un classeur A-4 ; puis j'allai les montrer à Lucinda. Je l'avais prévenue à l'avance.

Nous aimions les longues conversations. C'était l'un des aspects les plus sympathiques de notre liaison et de notre amitié. Nous avons, naturellement, abordé la question de l'homosexualité. Lucinda m'assura plusieurs fois que j'étais sa première femme. Ce qui l'avait attirée en moi, c'était le fait qu'elle me connaissait si bien, que nous avons travaillé

ensemble, que nous partagions une voiture pour aller au bureau. Mais c'était surtout parce que l'histoire de Nathalie l'avait profondément émue. Elle avait été fort étonnée de découvrir en elle-même des curiosités, des élans dont elle n'avait jamais pris conscience auparavant. Elle en était progressivement arrivée à la conclusion que si elle voulait goûter aux plaisirs de Sapho, il lui serait difficile de trouver une partenaire plus disponible et plus docile que moi, mais elle n'avait jamais (et elle insistait sur le mot *jamais*) eu envie de faire l'amour avec une autre

femme. Elle ne pensait pas non plus que cela puisse se reproduire.

Elle semblait avoir une idée tellement précise et claire de sa propre nature et de sa propre identité ! Moi, par contraste, je ne savais ni qui j'étais ni ce que j'étais. J'en conclus que ce que je voulais le plus au monde, c'était une vie sexuelle intense enrobée de chaleur humaine. Peu importait que cette chaleur fût masculine ou féminine. Quiconque aurait pu me satisfaire sur ces deux plans à la fois n'aurait eu aucun mal à me persuader de donner, en retour, tout le plaisir dont j'étais capable, mais aussi tout l'amour et toute la tendresse. Si

l'espèce humaine avait comporté un troisième sexe, je me serais probablement comportée de façon semblable envers lui.

Au cours de nos conversations, nous avons mentionné les photos et la nudité. Comme la plupart d'entre nous, Lucinda avait parcouru à la hâte des revues spécialisées, et les avait trouvées repoussantes ; non parce que les photos représentaient des femmes nues, mais parce que les photos elles-mêmes étaient repoussantes. Quand je lui présentai ma petite collection, elle fut fascinée. Par intuition, j'avais vu juste. Nous discutâmes des sensations que l'on

devait éprouver à se faire photographier ainsi au milieu de tout l'attirail du photographe professionnel : projecteurs, ombrelles, décors... sans parler de la présence même de ce photographe, homme ou femme ; sans parler non plus de la certitude d'être ensuite dévorée du regard par des milliers de *lecteurs* dont certains, certainement, se masturberaient en vous regardant. Enivrantes pensées...

Finalement, du même ton de voix, faussement indifférent, que j'avais employé avec Nathalie quand je lui avais demandé d'enlever sa culotte, et avec la même anxiété s'épanouissant dans tout

mon corps comme une tache d'encre sur un buvard, je murmurai : “Je sais que tu n'aimes pas être prise en photo, mais j'aimerais te prendre en poses aussi érotiques que celles-là.”

Elle sourit. “J'aimerais beaucoup cela aussi. Je trouve l'idée incroyablement excitante... mais qui les développerait ?”

“Moi, bien sûr.”

Elle me regarda, incrédule : “Tu as une chambre noire ?”

“Eh oui.” Je me mis à rire et ajoutai : “Ne m'as-tu pas dit qu'Emilio s'étonnait toujours que tu sois capable de quoi que ce soit ? Eh bien moi, je sais et je peux

développer un film et produire des épreuves en couleur.”

“Touché ! C’est d’accord. Je trouve cela vraiment excitant. Pourrai-je en prendre de toi ?”

“Bien sûr, tout ce que tu voudras.”

“Je me sens tout chose rien que d’y penser. J’aimerais qu’on puisse le faire dès maintenant.”

“Demain, alors ?”

“Oui, demain.” Et ses lèvres brûlantes se joignirent aux miennes.

Le lendemain j’apportai mon Pentax avec un film de trente-six vues. Pendant

tout le temps que je passai au volant, je sentais l'intérieur de ma bouche se dessécher. Comme dans un roman de science-fiction, j'avais souvent rêvé que je remontais le temps et que j'avais pris des photos de Nathalie, et qu'elle en avait prises de moi. J'aurais aimé que Francis en prenne. J'aurais été si glorieusement impudique !... mais cela aussi, dans la mentalité étriquée de mon mari, faisait partie des *perversions*.

Je sentis soudain mon visage rougir de colère : pourquoi persistais-je à comparer ce qui m'arrivait maintenant à ce qui aurait pu m'arriver avec Francis ? Oublions ce raté ! Je dois l'aimer plus

que je ne pense. Il me croit perverse, incontrôlable, alors qu'en fait je suis la personne la plus stable, la plus routinière qui soit. De toute ma vie professionnelle, je n'ai jamais souhaité occuper plus d'un seul poste. L'idéal japonais qui consiste à se faire employer par une firme au sortir de l'université puis à prendre sa retraite de la même entreprise quarante ans plus tard avait, pour moi, les plus grands charmes. Je n'ai jamais voulu plus d'un partenaire sexuel dans toute ma vie, mais j'aurais voulu que ce partenaire devienne ma vie. Je voulais me perdre en lui comme un bateau se perd sur l'océan, mais je

voulais aussi qu'il se perde en moi.  
Beaux rêves, que vous êtes beaux !...  
mais vous n'êtes que des rêves.

Je repoussai, presque physiquement,  
Francis de mon esprit ; physiquement,  
car je me surpris à faire le geste de la  
main droite. J'essayai, au contraire, de  
me concentrer sur les plaisirs à venir.  
Combien de fois encore passerais-je  
dans ces rues, tournerais-je à gauche  
après l'hôpital puis encore à gauche  
devant la rangée de petits magasins  
minables avec leurs distributeurs de  
bonbons et leurs petits groupes  
d'adolescents désœuvrés et enfin à  
gauche une troisième fois dans la rue de

Lucinda, une voie sans issue aux problèmes de stationnement cauchemardesques ? Combien de fois pousserais-je la petite porte de jardin grinçante en fer forgé noir et avancerais-je sur l'étroite allée de ciment avant de frapper à la porte ? Il n'y avait pas de sonnette. Combien de fois serais-je admise dans cette minuscule maison aux meubles trop massifs pour elle ? Combien de temps s'écoulerait avant qu'Emilio s'impatiente puis exige que Lucinda le rejoigne en Espagne ?... car elle le rejoindrait, cela ne faisait aucun doute. Elle était sa chose, son esclave, sa marionnette et il lui suffirait

de tirer sur les fils... Le bonheur n'est jamais qu'un instant de répit.

Lucinda était habillée comme je le lui avais demandé : corsage blanc, jupe d'été, socquettes blanches. Nous nous embrassâmes puis, assises dans la salle à manger, sirotâmes une tasse de thé. J'avais posé mon Pentax sur la table. Lucinda se tortillait sur sa chaise en regardant l'appareil. "Alors, on les prend, ces photos ?"

Elle respirait profondément, comme si elle avait été à bout de souffle. Reprenant sa respiration, elle se pencha

vers moi et chuchota tout contre mon oreille : “On y va ?”

Vivre avec Francis (et voilà : je retombe dans les comparaisons) m’avait convaincue que demander à la personne que l’on aime de faire quelque chose d’original se transforme inévitablement en un combat, un va-et-vient de résistances, de chichis, d’acceptations, de répugnances, de mignardises et, si l’on a beaucoup de chance, de capitulation embarrassée. Bien sûr, avec Francis point n’était nécessaire que la requête fût originale : lui demander de faire la moindre chose était une bataille que je perdais à chaque fois.

Avec Lucinda, au contraire, je me sentais revivre comme à l'époque de ma liaison avec Olivier, époque où l'un de nous pouvait dire tout ce qui lui passait par la tête, et où l'autre répondait avec l'enthousiasme de ceux qui ont compris que le plus grand des plaisirs est encore d'en donner. La différence essentielle entre les deux situations venait de ce que, cette fois, j'aimais ; j'aimais avec un grand "A". Entendre la personne que j'aimais exprimer son impatience d'être photographiée dans les poses les plus osées que l'on puisse imaginer, et de l'être par moi, me rendait saoule d'émotions si fortes qu'il me semblait

que tout mon corps vibrait sous l'effet d'un orgasme joué en sourdine et merveilleusement prolongé. Je haletais, je suffoquais de plaisir.

Je demandai à Lucinda de passer au salon et, pour commencer, de n'ôter aucun vêtement, mais de s'asseoir dans un fauteuil, jambes grand ouvertes, les fesses sur le rebord du siège ; puis je lui suggérai d'insérer une main dans sa culotte et de prétendre qu'elle se masturbait. "Tu peux le faire réellement si tu veux."

"Aucune chance. Si je me touche vraiment, je suis tellement excitée que je

me mettrais à jouir en quelques secondes. Je veux jouir avec toi, plus tard.”

Après avoir pris quelques photos, je demandai à Lucinda de repousser l'entrejambe du slip sur le côté, ce qui me donna le premier cliché de sa superbe orchidée rose, puis un deuxième en gros plan. Les pétales en étaient magnifiquement gonflés ; elle les écarta sans que je le lui demande.

Nous montâmes ensuite dans la chambre et Lucinda se déshabilla complètement. Je remarquai qu'il n'y avait pas de voilage à la fenêtre.

“Je déteste les voilages.” Répondit-elle.

“Mais... et les voisins ?”

“Je tire les rideaux la nuit.”

La lumière de fin d'après-midi entrait à flots. Quiconque nous aurait observées de la maison d'en face aurait vu la chambre illuminée comme une scène de théâtre. Ainsi donc, pensai-je, tu es une véritable exhibitionniste, et pas seulement devant un appareil photo. Alors que je prenais des clichés d'elle, offerte sur le lit, il y avait sur son visage un tel mélange de bonheur et de paix que je ne l'avais jamais vue si belle et que j'en devenais, pour ainsi dire, jalouse.

Je lui avais demandé de sourire, mais seulement si elle en avait envie et seulement si ce sourire apparaissait de lui-même sur ses lèvres. Autrement, avais-je précisé, pense à quelque chose de beau et de calme. Elle sourit la plupart du temps, mais ce sourire n'avait rien à voir avec le sourire des mannequins professionnels. Ce n'était pas non plus un sourire niais ou supérieur : c'était le sourire de quelqu'un qui vogue sur les eaux d'une merveilleuse expérience humaine. Pour la dernière photo, elle s'agenouilla sur le lit, face au soleil couchant alors que, assise sur le plancher, mon regard

émerveillé remontait le galbe parfait de ses cuisses. Ses petites lèvres, étirées et gonflées au maximum, étaient passées du rose pâle au rose prononcé. Ainsi offerte, Lucinda demeure la vision la plus magnifique, la plus exaltante et la plus érotique qu'il m'ait été donné de goûter de toute ma vie. Le film se rembobina avec un son de gros moustique.

“Et voilà !” Prononçai-je.

“Un seul film ? C'est tout ?” demanda-t-elle, clairement déçue, et toujours dans la même position.

Je pestai intérieurement. Que j'avais été bête ! Lucinda s'était attendue à une session bien plus prolongée. La prochaine fois, pensai-je, la prochaine fois j'apporterai quatre films et toi, mon amour, ma glorieuse libérée, tu pourras te laisser aller à ton exhibitionnisme pendant des heures si tu le désires.

Je me déshabillai et la rejoignis sur le lit. Le soleil disparut dans les secondes qui suivirent. La chambre s'assombrit, et quiconque nous aurait observées aurait été déçu.

En tant que photographe amateur, j'avais craint de n'être pas assez bonne. Je

n'avais jamais pris de nus auparavant, mais je connaissais l'éclairage nécessaire en pareilles circonstances. Mon flash incorporé donnerait-il satisfaction ?

Le résultat dépassa toutes mes espérances. La combinaison soleil couchant plus flash était excellente ; l'extraordinaire beauté de Lucinda avait fait le reste. Je lui montrai les épreuves le lendemain. Seuls quelques clichés restaient décevants. C'étaient ceux pour lesquels j'avais fait l'erreur d'ajuster le zoom en grand-angulaire si bien que les membres pointant vers l'appareil étaient disproportionnés, mais dans l'ensemble, les photos étaient superbes.

Alors que nous étions assises à la table de la salle à manger, et que Lucinda regardait lentement les photos une par une, je m'entendis presque involontairement lui demander :  
“Savais-tu que tu étais si belle ?”

Elle secoua doucement la tête “non” et il n'y avait pas la moindre trace de vanité sur son visage. Elle était aussi sincèrement étonnée que s'il se fût agi d'une autre femme.

“Tu peux les garder” murmurai-je “j'en ai fait un deuxième lot pour moi.” Mais elle me les rendit : “Impossible. Si Emilio les trouvait, il me tuerait.”

“Pas à ce point-là, tout de même.”

“Qui sait ?”

Je remis les photos dans mon sac. “Si tu changes d’avis, dis-le-moi. Je te donnerai aussi les négatifs si tu veux.” Une fois de plus, elle secoua la tête puis se leva, fit le tour de la table et pressa mon visage contre sa robe de chambre. “Allez, viens.”

Je ne pouvais m’empêcher de détecter tout un brouillard de résignation et de tristesse dans le ton de sa voix.

Ce jour-là, il m’arriva quelque chose de tout à fait extraordinaire. À un moment donné, Lucinda était couchée sur moi

de tout son long, et nos corps se touchaient de la tête aux pieds. “Pas trop lourde ?” M’avait-elle demandé.

“Mais non, voyons. Tu es légère comme une plume.” Et c’était vrai. Elle était un nuage, un pétale, une extase. Nous ne bougions plus, nos seuls mouvements étant réduits à ceux de la respiration. Nous passions ainsi de longs moments, savourant la douce nudité de l’autre ; et c’était, pour nous deux, un besoin profond, essentiel, le besoin de ceux qui ont trop longtemps été privés de chaleur humaine. Nous en étions devenues insatiables. Si nous regardions l’heure, le temps que nous passions ainsi,

immobiles, nous étonnait toujours. Nous nous accrochions l'une à l'autre comme s'accrochent une mère et son enfant perdus dans la tempête. Qui était la mère ; qui était l'enfant ? Je n'avais pas trop de mal à admettre que l'enfant, c'était moi. Enrobée de sa chaleur, de son odeur, je me sentais dériver sans contrôle comme un nautille oscillant dans un courant tropical.

“Nous sommes cœur contre cœur.”  
Chuchota Lucinda, ses lèvres frôlant les miennes.

“Impossible. L'une de nous aurait le cœur à droite.” J'enregistrai le rire

silencieux qui fit frémir son ventre. Elle m’embrassa lentement, profondément, merveilleusement. Je sentais un filet de salive couler sur ma joue ; sa salive ? Soudain je détournai la tête, aspirai un grand coup et hurlai “Lucinda, Lucinda, Lucinda !” Je n’arrivais pas à reprendre ma respiration ; les poumons me brûlaient comme s’ils eussent voulu me faire éclater la poitrine. Secousse après secousse de plaisir douloureux me parcourait le corps de la tête aux pieds puis remontait de mes orteils à la racine de mes cheveux. Lucinda ouvrit les jambes et se soutint au-dessus de moi sur les mains et les genoux. Bien que ne

sentant plus le poids de son corps, je continuai à gémir et à vagir, incapable de prononcer la moindre parole intelligible.

“Qu’est-ce qui ne va pas ?” Cria-t-elle.  
“Tu me fais peur.” Je me calmai, parvins même à sourire. “Ça va, ça va.”

“Mon Dieu !” Continua-t-elle. “Je n’ai jamais vu un orgasme pareil... surtout que nous ne faisons rien... enfin, presque rien.”

Toujours respirant à grandes goulées et avalant toutes les deux secondes, je finis par pouvoir dire : “Je ne sais pas... je ne sais pas ce qui m’est arrivé. C’est

peut-être ce que les Tantristes appellent *un orgasme de tout le corps*. J'avais certainement l'impression que c'était tout mon corps qui jouissait. C'était presque effrayant."

"Oui, moi aussi j'ai trouvé cela un peu effrayant."

Quelques minutes plus tard, nous avons inversé les positions et je m'étais placée sur elle exactement comme elle s'était placée sur moi. Je l'embrassai comme elle m'avait embrassée, espérant ainsi lui faire partager mon expérience, mais ce fut moi qui explosai de nouveau, pas aussi fort que la première

fois, mais assez pour que ce deuxième orgasme obtienne la médaille d'argent.

Plus tard, bien plus tard, de retour à la table de la salle à manger devant des chocolats chauds, Lucinda annonça calmement, comme si elle avait mentionné quelque détail insignifiant de la vie de tous les jours : “Je vais partir.”

J'entendais bien ce qu'elle venait de dire. Je savais qu'elle l'aurait dit un jour, mais, pendant plusieurs secondes, je ne le compris pas puis, quand je commençai à comprendre, je ne ressentis aucune douleur. Comme à l'époque où j'avais

dû me séparer de Nathalie, j'étais devenue insensible, comme anesthésiée contre les morsures de la vie. Lucinda avait passé sa robe de chambre. J'étais nue. "Emilio ?" Demandai-je, aussi naturellement et calmement que possible.

Elle hocha la tête. J'avalai une gorgée de chocolat et repris : "Quand ?"

"Demain."

Alors seulement la douleur pénétra dans mes veines et je sentis des larmes alourdir mes paupières. "Et quand te reverrai-je ?"

"En juin."

Nous étions en avril et j'en fus presque soulagée. Cela aurait pu être bien pire. Lucinda continua : “Apparemment, Emilio a acheté des maisons en France. Ce sont des placements. Il veut que je revienne de temps en temps pour m'occuper des agences immobilières, du percepteur, du notaire et de je ne sais quoi encore... Cela veut dire deux ou trois fois par an.”

“Combien de temps chaque fois ?”

“Quelques jours seulement. Je devrai passer une semaine avec ma mère qui habite à Wattignies, dans le Nord. Nous garderons cette maison-ci comme

pied-à-terre. Je ne pourrai jamais rester bien longtemps. Emilio se demanderait pourquoi. Il est très jaloux, tu sais. Il croit déjà que j'ai un amant."

"Qu'est-ce qui lui donne des doutes ?"

"Le fait que je n'ai montré aucun empressement à aller le rejoindre. Le fait que j'ai déjà reporté mon départ plusieurs fois."

"Tu ne m'en avais rien dit." Elle haussa les épaules. "Ce qu'il ne pourrait jamais comprendre c'est que, de toute façon, et même si ma conduite avait été, selon lui, *irréprochable*, je n'aurais pas envie de partir. J'ai trop aimé ma liberté..."

Sa voix s'affaiblissait comme celle d'une petite fille qui essaie de ne pas éclater en sanglots.

“Alors ? Plus de photos ?” Murmurai-je timidement, bien consciente que c'était une question stupide à un moment pareil. Il y avait tout de même des choses autrement importantes à mentionner. Elle ne sembla pas s'en apercevoir.

“Non, pas avant le onze juin en tous cas.”

Elle se leva, mit une cassette de musique douce dans la chaîne hi-fi et laissa tomber sa robe de chambre sur le tapis puis, les bras ouverts, elle proposa avec

un sourire triste : “Viens danser avec moi.”

Je quittai ma chaise et allai me blottir contre elle. Nous *dansâmes* très, très lentement, la tête contre le cou de l'autre, nos souffles caressant nos épaules, nos mains errant parfois du dos à l'entrejambe et remontant aux seins. Au bout d'un certain temps, n'y tenant plus, je tombai à genoux et commençai à la lécher, mais dans mon esprit il s'agissait beaucoup plus d'un acte d'amour et d'adoration que d'un besoin de nature sexuelle.

“Retournons nous coucher.” suggéra Lucinda. “Tu peux rester aussi longtemps que tu veux. Je n’irai plus au bureau. Tout est arrangé.”

Au petit matin, je la serrai dans mes bras avec l’énergie du désespoir.

“Allons, allons”, répétait Lucinda, “tu vas être en retard.”

Elle me détacha d’elle, me traîna sous la douche et me lava comme une mère aurait lavé son enfant tout en murmurant des paroles rassurantes : “Tu verras, ça ne va pas être si long. On se retrouvera bientôt.”

## **Chapitre XI**

“Quelque chose qui ne va pas ?” J’en étais malade, d’entendre cette réflexion. Je ne voulais pas que l’on s’apitoie sur mon sort, car je ne voulais pas non plus expliquer pourquoi j’aurais eu besoin de sympathie. J’étais bien décidée à me comporter le plus naturellement du monde, mais de toute évidence, je n’y arrivais guère.

“Lucinda te manque ? Vous étiez si proches !” Ce que j’appréciai malgré tout fut que jamais, du patron de la firme à la plus jeune des secrétaires, personne ne me posa cette question d’un ton qui suggérerait qu’il se fût agi d’autre chose que d’une amitié ; du moins pas que je puisse le détecter. Les hommes *savent*, comme ils disent, que les femmes ont des amitiés particulièrement solides ; quant aux femmes, elles avaient probablement deviné le vrai sens de cette amitié, mais ne la condamnèrent ni ne s’en moquèrent jamais. Peut-être était-ce simplement parce que beaucoup plus de

femmes qu'on ne le pense ont eu de ces amitiés et que celles qui n'en ont pas eu le regrettent, même inconsciemment.

“Il te manque ?” me demanda Francis alors qu'assise à la table de la salle à manger, je rêvassais en poussant des bouts de viande sur les bords de mon assiette. Je le regardai sans comprendre : “Qui ?”

“Tu as eu une liaison, n'est-ce pas ?”

“Oui.”

“Je savais bien que tu n'allais pas chez Lucinda.”

“On ne peut rien te cacher.”  
Murmurai-je, sentant des larmes couler sur mes joues. Il haussa les épaules : “Ce sont des choses qui arrivent. Je ne comprendrai jamais pourquoi les gens se donnent tant de mal pour avoir des liaisons. Ça finit toujours par des regrets.”

Il avait dit *les gens* comme ma mère disait *les gens*, et pour Francis comme pour elle, il était évident que je ne valais pas mieux. Je me dressai comme un ressort et lui envoyai le reste de mon bœuf bourguignon sur la poitrine puis sortis de la pièce en claquant la porte et en riant... oui en riant, car soudain

j'imaginai une scène de cinéma muet dans laquelle il aurait répliqué avec le contenu de son assiette à lui ; je me serais tournée vers le plat de légumes ; il aurait repéré le fromage, moi le beurre, lui le pain, moi la salade... et nous serions tombés dans les bras l'un de l'autre, riant à perdre haleine. À ce moment-là, je lui aurais expliqué que ce n'était pas à lui que j'avais lancé mon assiette, mais bien à ma mère et à ses *gens*, et que le soulagement en avait été si intense que cela m'avait mise de bonne humeur. Je restai quelques secondes, respirant bruyamment, le dos contre la porte puis rentrai dans la salle à manger.

Francis, à quatre pattes, nettoyait le tapis avec sa serviette. Mon hilarité s'effondra. "Je veux être seule", déclarai-je.

"C'est à dire ?"

"Je veux prendre des vacances et partir seule."

Il se releva lentement, la serviette à la main, la chemise maculée de sauce. "On t'accordera un congé ?"

"Oui."

"D'accord. Où iras-tu ?"

"Là où il fait froid et où il y a du vent, une île écossaise peut-être."

Durant le voyage, je n'arrivai à penser qu'à une chose : je n'avais jamais prononcé les mots *je t'aime* malgré toutes les occasions où j'en avais été malade d'envie. Il faut dire, en bonne justice, que Lucinda ne l'avait jamais dit non plus, mais je ne m'étais pas... enfin, pas vraiment attendu à ce qu'elle le dise. Si elle l'avait fait, j'en serais peut-être morte d'extase. Quelle belle mort, comparée à celle qui m'attend !

...car il y a toujours une personne qui aime plus que l'autre, et dans ce cas

précis, il n'y avait aucun doute : je l'aimais plus qu'elle ne m'aimait. Sans doute cela venait-il du fait qu'elle était mon premier amour, un amour qui possédait la fraîcheur de la nouveauté, et par conséquent, la tentation de l'infini. Si j'avais connu le paradis et l'enfer d'un premier amour à un âge plus approprié, j'aurais été plus sobre envers celui-ci ; plus résignée aussi. Je l'aurais considéré comme une bénédiction passagère ; je ne lui aurais pas donné tout mon être et tout mon avenir.

Je me rends compte maintenant avec honte et avec tristesse que j'en étais venue à considérer comme normal que

personne ne me dise jamais *je t'aime*. Si, à mon âge, personne ne me l'avait encore dit, cela n'arriverait certainement plus, avais-je conclu. Mon regard arrêta les *je t'aime* dans la gorge des autres.

On dit souvent que si l'on veut changer le monde, il faut d'abord se changer soi-même. C'est un bon début. Je ne voulais pas changer le monde, mais je voulais changer le petit monde dans lequel j'évoluais. Si je voulais avoir une chance, même infime, de goûter à la magie d'un *je t'aime*, il me faudrait d'abord avoir le courage de le prononcer moi-même.

Honte et tristesse encore... car s'il est vrai que je ne m'attendais plus à ce qu'on me dise *je t'aime*, il est tout aussi vrai qu'avant de rencontrer Lucinda, je n'avais jamais eu envie de le dire à qui que ce soit. J'avais été élevée comme cela. "Les *gens* disent *je t'aime*, mais ils mentent. Ils ne cherchent qu'à t'exploiter. Surtout, ne le dis jamais toi-même, ma fille, on se moquerait de toi."

Ai-je le droit de me plaindre ? Mes parents ne m'ont jamais battue. Ils ont détruit une partie de mon âme, mais ils m'ont nourrie et logée. Des millions

d'enfants de par le monde s'en contenteraient avidement.

Pour mes parents, et surtout pour ma mère, l'amour était une mauvaise herbe. Elle m'avait généreusement arrosée d'herbicide, et jusqu'à une époque assez récente, le sol était resté sec et nu, mais maintenant le poison était parti. Les quelques pousses timides qui s'étaient aventurées dans ce désert étaient rapidement devenues une jungle exubérante comme pour compenser en quelques semaines la sécheresse de toute une vie.

À présent, je voulais désespérément dire *je t'aime* et le dire sans mentir à une personne que j'aimerais vraiment. Je n'arrivais pas à comprendre comment j'avais pu être aussi sotté. J'avais mal fait l'amour et je sentais confusément qu'il me faudrait, pour ce manquement, payer un prix horrible, car au lieu de penser : *j'aime la façon dont elle embrasse*, j'aurais dû dire : "J'aime la façon dont tu embrasses". Au lieu de penser : *comme elle a une belle peau !* j'aurais dû le lui dire. J'aurais dû chanter sa splendeur, sa douceur ; j'aurais dû lui réciter la litanie de tout ce que je ressentais pour elle, de tout ce que

j'admirais et adorais en elle ; mais surtout j'aurais dû lui répéter des milliers de fois que je l'aimais. Certes, si par miracle, c'était elle qui avait commencé, et si elle avait elle-même murmuré un petit, un tout petit *je t'aime*, presque imperceptible, presque inaudible, cela aurait fait exploser mes digues, et aurait inondé mes plaines. C'eût été du délire, et elle serait peut-être restée avec moi... Qui sait ?

Je ne pouvais pas lui écrire. Son mari, disait-elle, dépouillait son courrier, et quand elle sortait, fouillait dans ses affaires. Je ne pouvais non plus téléphoner : trop de téléphones

dispersés dans toutes les pièces. Si Emilio était à la maison, il en soulèverait un, même si Lucinda était déjà en train de répondre. Il le ferait, en principe, pour savoir si l'appel était pour lui.

Je devrais donc attendre... attendre le onze juin, mais alors j'étais bien résolue à prononcer la formule magique, à la hurler s'il le fallait. Nous avions dénudé nos corps ; je voulais maintenant dénuder mon âme, et c'était beaucoup plus difficile. C'est là que la pudeur se réfugie. Je tremblais rien que d'y penser. Je m'y préparais comme on se prépare à un saut en parachute. Des milliers de personnes vous ont précédée, mais cela

reste intimidant et effrayant... jusqu'à ce qu'on s'y fasse, comme on se fait à tout.

Je me forcerais, je me lancerais, je le dirais... le onze juin. Je me laisserais tomber dans le vide, le cœur vibrant d'effroi ; et, plus tard, je la regarderais dans les yeux et je rirais de soulagement et de bonheur.

Journal écossais

Premier jour

*J'ai le mal d'un pays que je voyais en arrivant. Humble maison, avec jardin derrière et jardinet devant. Maison de faubourg gris, maison si ordinaire, mais cachant un trésor de plaisirs et d'amour.*

*J'ai le mal d'une Saab issue du vent et de la pluie pour nous emmener au travail.*

*J'ai le mal d'un philtre enchanté : ta bouche et sa subtile emprise.*

*J'ai le mal d'un pays que j'explorais en arrivant lorsqu'à genoux devant la chaleur de ton corps, je descendais ton slip sur tes cuisses de soie.*

Deuxième jour

*De ma porte à ta porte, il n'y a pas très loin ; dix minutes en voiture, et c'est tout.*

*Entre ce que je ressens pour toi et ce que tu ressens pour moi y aurait-il loin ? C'est la véritable distance, et toi seule en a la mesure.*

### Troisième jour

*Hurlerais-je à la Lune, amok, bouche baveuse, à une heure du matin, dans la rue, si tu me quittais ? Jour et nuit me mettrais-je à pleurer, attisant toujours des regrets ? Lancerais-je des assiettes contre le mur ? Insulterais-je tous ceux que je connais ?*

*Oh non ! Pas moi. Je suis beaucoup trop  
"raisonnable."*

*Je vieillirais un peu plus vite et je  
mourrais un peu plus tôt, et voilà tout... si  
tu partais.*

Quatrième jour

*De temps en temps, sur le tapis roulant  
qui, de la naissance à la mort,  
inexorablement nous porte, elle a tenu  
ma main.*

*Mon seul espoir est qu'avant le grand  
vide elle puisse à nouveau me permettre  
d'aimer et, la main dans la main, de lui  
dire "je t'aime" et de le répéter... de temps  
en temps.*

## Cinquième jour

*Vent frais, iodé. Panneau de signalisation : Seafield, 10 km. Jour de marché : boudins noirs, langoustines.*

*Autre panneau dans le soleil de rêves embrumés : Burgos, à 2000 et quelques kilomètres.*

*Marche sur les chemins côtiers. Vent qui miaule sur la falaise : air d'obsession.*

*Corps tendu dans la nuit, écartelé d'amour et de tristesse.*

*Petit matin, odeur salée, iodée de mes doigts apaisants.*

*Dehors, vent frais, ciel dégagé. Encore une journée... sans elle.*

### Sixième jour

*Oh toi, si loin de moi ! As-tu envie parfois de mes lèvres sur toi, de ma langue sur toi...? Ma bouche sur tes seins, mes mains sur tout le corps, mes joues glissant le long de tes cuisses tendues, mes lèvres sur ton clitoris...*

*Rêves-tu de ces longs et chauds après-midi où, tendrement serrées, nous dansions toutes nues ? Te souviens-tu des grincements de la barrière du jardin*

*quand j'arrivais chez toi, défaillante,  
essoufflée ?*

*Aimerais-tu que je te déshabille, adorant  
de ta peau chaque nouvelle plage ?*

*Voudrais-tu que je contemple ton regard,  
ne sachant plus alors si tu es bien réelle ou  
si tu n'es plus qu'un songe, mais surtout  
t'aimant à mourir ?*

Septième jour

*Ta bouche parfumée de mon humidité se  
pose sur ma bouche et ma soif infinie  
s'apaise du mélange et de toi et de moi.*

*De moi à toi, de toi à moi, enivrons-nous  
de l'autre et de nous-mêmes.*

*Ouvrons nos cœurs, ouvrons notre âme  
aux jeux les plus osés, aux rêves les plus  
fous : deux oiseaux égarés à des hauteurs  
si calmes ! Et qui ne pourraient plus  
jamais...*

...et le huitième jour, ce fut le long  
retour, toute peur évanouie cette fois,  
l'esprit et le corps enveloppés dans une  
armure étincelante de courage et de  
paix, sûrs qu'ils pourraient alors  
prononcer la formule magique, et

recevoir la clé du bonheur : *Lucinda, je t'aime.*

## Chapitre XII

Le gris treillis d'une existence sans amour et sans plaisirs menaçait de descendre entre moi-même et la réalité avec la lourdeur d'une herse médiévale. Pour l'empêcher de trop m'étouffer, il me restait les photos de Lucinda. Elles me rappelaient que je n'avais pas rêvé, que j'avais vraiment fait l'amour avec

cette femme enchanteresse, et qu'elle avait fait l'amour avec moi. Elle était réelle... serait de nouveau réelle.

Je retournai au travail, et réussis à me comporter *comme il faut* et même à faire des calembours pendant la pause-café. Personne ne me parla de Lucinda. Francis se comporta comme il faut également. Je n'en attendais pas moins de lui. Il me demanda si j'avais passé de bonnes vacances. Tout cela restait très civilisé.

La veille du 11 juin, j'eus du mal à dormir bien qu'il eût été exagéré de dire que j'étais nerveuse. Au contraire, je me sentais raidie et alourdie. Partir au bureau fut une délivrance, mais dans l'après-midi, j'allai droit chez Lucinda sans même prendre la peine de passer sous la douche. Je portais encore mes habits du matin : un corsage à carreaux bleu pâle et bleu foncé avec jupe ivoire.

Approcher de sa maison fut comme un cauchemar filmé au ralenti. Il m'était difficile de croire qu'elle était vraiment dans le même pays que moi, dans la même ville, là-bas, derrière l'hôpital, près d'une rangée de boutiques

miteuses, dans une rue sans issue où il était toujours si difficile de trouver à se garer ; mais, le cœur battant à tout rompre, j'arrivai à destination. Je me permis le luxe de prendre tout mon temps pour bien ranger la voiture entre deux autres le long du trottoir.

Alors que je parcourais les derniers mètres sur l'allée en ciment qui menait de la grinçante barrière du jardin à la porte d'entrée, j'avais du mal à respirer. Gorge serrée, je n'arrivais à penser qu'à une chose : je vais lui dire *je t'aime*. Je vais la regarder droit dans les yeux, et pour la première fois de ma vie, je vais dire *je t'aime*. Il me semblait alors que

c'était l'acte le plus sensuel et le plus indécent qu'on puisse imaginer.

Il n'y avait toujours pas de sonnette. Je frappai. Lucinda ouvrit la porte. Elle était superbement habillée, et je trouvais cela plutôt étrange. Elle avait mis un corsage bleu à manches longues avec, par-dessus, un boléro rouge aux boutons dorés. Pour le reste, des pantalons noirs et des chaussures à talons hauts. Elle m'embrassa sur la joue, mais j'étais habituée au fait qu'elle n'était jamais très démonstrative durant les premières minutes de nos rencontres. "Lucinda." Prononçai-je d'une voix enrouée. Elle me prit fermement par le

coude et m'entraîna dans le minuscule salon où se recroquevillait le sombre ameublement que je connaissais bien.

“Je sors dans quelques minutes.” Annonça-t-elle légèrement, mais froidement tout en me poussant dans la pièce. “C’est une réunion d’anciennes élèves. Ensuite, je prends le TGV avec elles. Nous allons à Paris... à l’opéra.”

Je la regardai sans comprendre.

“Assieds-toi.” Dit-elle plus doucement, mais avec une trace de supériorité qui me rappelait la façon dont notre directrice de collège s’adressait à nous quand nous avions commis quelque

bêtise. J'obéis. Elle choisit l'autre fauteuil pour elle-même. "Xaviéra", commença-t-elle d'un ton de voix glacé, mais faussement raisonnable qui m'envoya des couteaux dans la moelle épinière, "j'ai décidé de redonner une chance à mon mariage. J'ai beaucoup aimé notre liaison, mais il faut y mettre fin."

La pièce, autour de moi, se mit à tanguer, à tourner comme si nous avions été sur un bateau dans une tempête ou comme si j'avais été ivre. Les formes, les couleurs, tout devint flou. Je savais qu'elle me quittait, mais je ne comprenais pas ce que son mariage avait

à voir là-dedans. Sale menteuse, pensais-je, pourquoi me faire une telle comédie ? Pourquoi ne dis-tu pas que tu es lasse de moi ou que tu as trouvé quelqu'un d'autre ? Pourquoi ne me racontes-tu pas quelque chose que je puisse accepter ? La vérité serait moins douloureuse... ou bien ce mensonge idiot fait-il partie de la torture que tu m'infliges ? Est-ce pour cela que tu sembles y prendre tant de plaisir ?

D'une voix asséchée, douloureuse, comme si je venais de traverser un désert, je réussis à articuler lentement :  
"Je ne t'ai jamais demandée de quitter ton mari. Je n'ai jamais essayé de

détruire ton mariage, tu le sais bien. Tu m'avais dit que tu reviendrais en France deux ou trois fois par an. Lucinda, c'est tout ce que je demande : deux ou trois fois par an. Comment cela peut-il affecter ton mariage ?”

Naturellement, je savais que je perdais mon temps. La logique n'a rien à voir avec ces choses-là. Lucinda avait avancé un argument stupide, si stupide qu'il en était clairement insultant. Elle n'en démordrait pas. Je continuai pourtant : “Lucinda.”

“Non, Xaviéra, n’insiste pas. J’ai bien réfléchi. Je veux repartir à zéro avec Emilio.”

C’est alors qu’elle remua le fer dans la plaie en prononçant la petite phrase la plus assassine qu’une amoureuse éconduite puisse entendre sans mourir de douleur : “Mais nous pouvons rester amies.”

Je sentis une main d’acier m’écraser le cœur. Non, ce n’est pas une figure de style : je dis bien une main, une vraie main, en véritable acier et je dis bien le cœur, *l’organe thoracique, creux et musculaire, de forme ovoïde, qui est le*

*principal organe de la circulation du sang* comme le dit si bien le Petit Larousse.

Comment ai-je réussi à me lever ? Je ne m'en souviens plus mais, alors que mes doigts se posaient sur la poignée de la porte d'entrée, j'entendis une voix dans ma tête qui disait, comme dans un tribunal : "Accusée, la cour vous a trouvée coupable. Avez-vous encore quelque chose à dire ?" Je voulais de toutes mes forces trouver quelque chose à dire, quelque chose d'important, quelque chose dont Lucinda se souviendrait, mais tout ce que j'arrivai à

murmurer fut : “Pour toi, j’aurais quitté Francis, tu sais.”

Courbée, traînant la savate, avançant comme une petite vieille, j’atteignis ma voiture. Au moment de tirer la poignée, je ressentis une violente douleur dans la poitrine. Je réussis à me glisser derrière le volant. Là, je fermai les yeux. La douleur s’atténuait graduellement. Allons, allons, me forçai-je à penser, tu ne vas pas mourir. Au Moyen Âge, peut-être, on mourait d’amour, mais plus maintenant voyons, plus maintenant.

## **Chapitre XIII**

Parfois il m'arrivait même d'éclater de rire, mais alors je ne parvenais plus à m'arrêter, et mes collègues de bureau se regardaient comme pour dire : "Elle a complètement perdu la boule." Le reste du temps, absorbée dans mon travail, j'étais devenue comme une recluse. Si on

me parlait, je n'entendais pas. Si mon téléphone sonnait je sursautais de peur.

Quelqu'un me secoua les épaules et me présenta à un charmant jeune homme qui avait été engagé quelques semaines plus tôt, et dont je n'avais pas eu la politesse de remarquer la présence. C'était, en fait, notre nouveau Directeur du Personnel (ou des Ressources Humaines, comme on dit, puisque nous parlons tous maintenant comme les soixante-huitards). Il débordait d'amabilité, et aurait pu louer son sourire à une publicité pour dentifrice. Il me donnait la nausée. Je me rendais compte, malgré tout, que mon attitude

envers lui était à la fois illogique et injuste. On avait mentionné son nom plusieurs fois, mais je n'arrivais jamais à m'en souvenir. Je ne m'en souviens toujours pas. Pour y remédier, je l'appelais mentalement *Monsieur Merveille* ou encore *Monsieur Lebrun*, car il était bronzé, avait des yeux et des cheveux bruns et portait généralement des costumes bruns et des chaussures brunes.

La première initiative de *Monsieur Lebrun* fut d'organiser pour nous une journée à Douvres. J'étais en train de boire une tasse de café quand j'entendis cela. Sans même savoir pourquoi, je

trouvai son idée si saugrenue et si drôle que j’envoyai un jet de café par-dessus mon bureau. Ma punition immédiate fut d’avalier de travers, et de me mettre à tousser violemment tout en essayant de sécher avec un mouchoir en papier les documents maculés étalés en face de moi. Je terminai le spectacle en éternuant plusieurs fois.

“Eh bien,” dit *Monsieur Merveille* (mais pas méchamment) “quand vous voulez attirer l’attention, vous n’y allez pas de main morte.”

“Allons, viens avec nous à Douvres”, dirent tous les autres. “Oh, oui,

Madame Wendel, venez.” Plaidèrent les secrétaires. “Ce sera si amusant !”

Je n’avais pas envie d’aller à Douvres. Je n’avais pas envie de ne pas aller à Douvres. Je n’avais envie de rien. J’étais revenue à la case départ avec personne à aimer et personne pour m’aimer. Je me répétais qu’il n’y avait rien d’étrange à cela, que cela avait été le cas toute ma vie, et que j’aurais dû y être habituée ; mais je ne pouvais pas m’y habituer. J’avais changé. J’étais quelqu’un qui avait eu le numéro gagnant du Loto puis qui avait perdu son billet. Je ne gagnerais pas une deuxième fois. Je ne pensais même pas au suicide à cette

époque-là. Je dérivais, sans moteur et sans gouvernail, sous la grisaille d'une permanente éclipse de soleil. Je donnai mes 200 francs et quelques.

Passer une journée à Douvres n'était peut-être pas une si mauvaise idée, pensai-je alors que le car nous emmenait vers Calais puis perdait une heure et demie sur le bateau au lieu d'emprunter le tunnel. Il faisait chaud. J'avais mis une robe à manches courtes verte, toute simple. À bord, mes collègues se comportèrent comme une bande de gamins. Pas un seul juriste dont le revenu hebdomadaire ne surpassât la paie mensuelle d'un manoeuvre, mais ils

s'émoustillaient à l'idée d'économiser quelques francs en achetant des articles dédouanés. “Xaviéra, tu ne fumes pas. Est-ce que je peux avoir ta ration de cigarette ?”

Ma secrétaire : jeune femme rondouillarde à la voix aussi éraillée qu'un vieux disque. Elle est diabétique, fume comme un pompier, et son petit garçon fait des crises d'asthme. Olé !

“Bien sûr Danielle, et si tu veux, tu peux prendre ma ration de boissons alcooliques aussi.”

“Vraiment ? Oh, Xaviéra, tu es formidable. Tu peux me donner ton passe ?”

Et la voilà partie, heureuse comme une alouette. Pourquoi ne puis-je, moi, me contenter de ces choses toutes simples que nous offre la vie ? Pourquoi n'ai-je été satisfaite que pendant les quelques mois passés avec Nathalie puis avec Olivier ? Quant à ceux passés avec Lucinda... ils représentaient plus que de la satisfaction ; c'était une chose à laquelle je n'avais jamais cru : une notion abstraite jusqu'au moment où... Oui, c'était bien cela, c'était le bonheur. Comme l'amour, il faut avoir le courage

de l'appeler par son nom, et je me demandais souvent s'il n'aurait pas été préférable que je n'eusse jamais connu ni l'un ni l'autre.

Allons, Xaviéra, cesse de penser à Lucinda, cesse de te torturer. Je m'entendis presque ajouter : *pauvre connasse !* Cela me fit rire, car, normalement, je n'emploie pas de telles expressions. Je le devrais, peut-être. Qui sait si un peu de vulgarité ne m'aurait pas aidée à reprendre le contrôle de ma vie ? Peut-être aussi aurais-je dû me mettre à fumer... puis à boire. Non : pas à boire. Si j'avais perdu mon permis de conduire et qu'il me fallût rester à la

maison 24 h sur 24, je serais devenue folle.

“Cela fait plaisir de vous voir sourire pour une fois”, dit *Monsieur Merveille* en s’asseyant près de moi. “Vous allez vous précipiter chez Marks & Spencer ?”

“Désolée : non. Je vais me promener, prendre quelques photos. Je n’ai pas envie de me retrouver avec des douzaines de Français en train d’acheter des pantalons ou des gilets de corps. D’ailleurs, ce n’est pas tellement moins cher qu’en France.”

“Non, mais c’est amusant.”

“Pas pour moi.”

Silence... Je n'avais pas à me justifier devant lui, mais, me sentant un peu coupable, je lui demandai : “Vous me trouvez un peu guindée ?”

Sa légère hésitation me montra qu'effectivement il pensait que j'étais guindée ou même pire, mais il se reprit vite : “Non, non, pas du tout. Je pensais simplement que vous étiez probablement... Pardonnez-moi si je m'avance.”

“Malheureuse ? C'est possible.” J'avais furieusement envie d'ajouter : *mais cela ne vous regarde pas.*

“Écoutez” continua-t-il “je vais vous confier un petit secret : je n’aime pas faire les magasins non plus. Par contre, je pense qu’il est dommage d’aller en Angleterre sans déjeuner dans un restaurant indien. J’en connais un que j’aime beaucoup. Je ne sais pas vraiment où il est. Je donne l’adresse à un taxi, et voilà. Qu’en dites-vous ?”

C’était tentant, mais, avec le décalage horaire, il ne serait que dix heures et demie à notre arrivée et je n’avais pas envie d’avoir *Merveille* à mes côtés pendant deux heures. Je me perdis dans la contemplation des vagues grises et vertes dont les embruns agressaient les

vitres encrassées des hublots. Je sentais que, près de moi, mon compagnon de voyage était de plus en plus nerveux. “À vrai dire...” hésita-t-il “cette invitation... ce... n’est pas une offre de rendez-vous. Un repas ensemble, c’est tout.”

Un rendez-vous ? J’eus envie de lui éclater de rire à la figure, mais je me retins. Les femmes qui actent comme cela pensent invariablement : *pour qui se prend-il ?* alors qu’en vérité elles devraient plutôt conclure : *et moi ? Qui suis-je pour le juger ainsi ?* À l’époque où j’étais encore à l’université, on avait présenté à l’une de mes copines de cours, un homme ni beau ni laid, calme,

enjoué, apparemment sans prétention, et quand il avait proposé à cette fille de sortir avec lui, elle lui avait ri au nez.

“Mais enfin, pourquoi ?” Avais-je demandé plus tard.

“Non, mais t’as pas vu ? Il portait un béret. Personne ne porte plus de béret, c’est vraiment ringard. On aurait dit un marchand de vaches.”

J’appris plus tard que le *marchand de vaches* possédait un doctorat en littérature française, avait dirigé plusieurs films pour la télévision et jouissait d’une certaine notoriété. Oui, certes, pour qui se prenait-elle ?

Peut-être, comme moi, avait-elle subi un lavage de cerveau en ce qui concerne cette race abominable : *les gens !*

“D’accord” répondis-je. “Rejoignez-moi en face du Stage Hotel à 12h30. Vous pourrez m’emmener à votre petit restaurant indien.”

Je vis un éclair de panique passer dans ses yeux et ajoutai : “Nous partagerons les frais, bien entendu.”

Il sourit de soulagement, et me quitta, non sans m’avoir d’abord tapoté le genou, ce qui eut le don de m’horripiler.

Certes, ce ne fut pas un rendez-vous et, en fin de compte, le tapotement sur le

genou n'avait aucune signification. À la fin des amuse-gueule, je savais qu'il était divorcé. Le plat de résistance me mit au courant de ses diplômes, de sa spécialisation et de sa carrière. Au dessert, il était volubile, légèrement ivre et insatiable au sujet d'une femme merveilleuse dont il était profondément amoureux et qui, m'assurait-il, l'aimait tendrement en retour. Il l'avait rencontrée dans un avion, quelques semaines plus tôt, lors d'un retour de vacances. Elle était mariée, un peu plus âgée que lui, mais n'avait nullement l'intention de quitter son mari. Ils avaient décidé de se revoir et ils avaient

fait l'amour comme il ne savait pas qu'on puisse le faire. Elle était si exceptionnelle qu'il était prêt, quant à lui, à attendre ses rares visites tout en maintenant la chasteté la plus complète. Elle revenait en France deux ou trois fois l'an pour régir les biens immobiliers de son mari, rendre visite à sa mère puis passer quelques jours avec lui. Il avait, disait-il, rencontré un certain nombre de femmes dans sa vie, mais Lucinda les éclipsait toutes... "Xaviéra ? Vous n'allez pas bien ? Vous êtes toute pâle."

Quand nous sortîmes du restaurant, il me sembla que Douvres devait être dans

les tropiques. Le soleil me brûlait la peau.

“On se revoit au car dans une heure ?”  
Cria gaiement *Monsieur Merveille* en s'éloignant. “Oui” balbutiai-je, “J'irai à pied. Cela me fera du bien.”

Il disparut. Je revins lentement vers le centre-ville. J'étais fatiguée, tellement fatiguée ! Mes jambes semblaient de plomb et pesaient une tonne. J'attendis que les feux passent au vert au coin d'une rue à double voie. Quand les voitures s'arrêtèrent, je voulus traverser à grandes enjambées, mais me sentis ralentir dangereusement. *Allons,*

pensai-je, *tu vas te faire attraper au milieu de la chaussée*. Je vis les feux tourner à l'orange ; je commençai à m'affoler, fis un effort suprême pour atteindre le trottoir d'en face et... me réveillai à l'hôpital.

Quand je dis *réveillai*, je suis un peu au-dessous de la réalité. J'étais liée à 45° sur une sorte de "lit". Un énorme tube me descendait dans la gorge. Le doux visage d'une sorte de jeune Omar Sharif se penchait sur moi. "Tout va bien." dit Omar, "Vous êtes en salle de récupération au Royal London Hospital où on vous a amenée en ambulance. Vous êtes restée deux jours

dans le coma et vous avez subi une opération cardiaque en urgence. Je suis votre infirmier en salle de récupération.”

Plusieurs questions se pressaient en désordre dans ma gorge : que s'est-il passé ? Si je suis toujours en Angleterre, comment se fait-il qu'Omar parle si bien le français ? etc... mais pas un son ne sortit, pas même un gémissement.

“Je m'appelle Idriss, continua-t-il. Je vais vous enlever votre tube et vos drains dans quelques minutes.”

Il sourit. Il était magnifique. J'étais hypnotisée. Il reprit : “Je viens de l'île

Maurice. Nous parlons français et anglais.”

Je me rendis rapidement compte de la raison pour laquelle on enlève les drains avant d'enlever le tube : de cette façon, on ne peut pas crier, mais, plus encore que la douleur, ce dont je me souviens vraiment, fut le jet de chaud liquide qui éclaboussa ma poitrine. Quelques secondes plus tard, je sentis, contre ma cuisse, le glissement d'un cathéter, mais celui-là, on ne me l'enleva que quelques heures plus tard. Quand Idriss retira le tube de ma gorge, un jaillissement de fluide épais et gris suivit aussitôt et atterrit dans un récipient qui était

apparu devant mon visage comme par magie.

J'ai rencontré, par la suite, des personnes qui déclaraient bien haut qu'une opération du cœur, en l'occurrence un quadruple pontage, ce n'est pas douloureux. Je ne peux pas être d'accord avec elles. Je suis certaine que les souffrances ne se comparent en rien à celles provoquée par un cancer ou des brûlures, mais cela reste une opération douloureuse. Ce qui est vrai, par contre, c'est qu'on oublie cette souffrance, et que la fin justifie les moyens. Chacun réagit différemment. Certains, parmi mes compagnons d'infortune,

recupérèrent plus vite que moi, d'autres plus lentement.

## **Chapitre XIV**

De retour en France, je fus remise aux mains de Francis qui, comme je m'y attendais, se révéla infirmier incomparable. Inutile de préciser que, pendant de longues semaines, l'idée d'entamer une quelconque activité

sexuelle ne m'effleura même pas. Cela convenait parfaitement à Francis. Il m'aime à la folie à condition de ne jamais jouer à touche-pipi. Cela me convenait aussi, car cela m'aida à pardonner à Lucinda.

Se pourrait-il que je souffre d'une forme de déficience psychologique ? J'imagine que certaines de mes connaissances seraient trop heureuses de répondre : "Oui, plusieurs" (ha, ha !) Ce que je veux dire spécifiquement c'est : "Pourquoi m'est-il impossible de haïr ?" Je suis comme un puzzle auquel il manquerait une pièce : la pièce de la haine. On me fait souffrir, on me ment,

on me trompe, on est cruel avec moi, et je suis toujours incapable de haïr. Je ne hais plus ma mère. L'ai-je, autrefois, vraiment haïe, d'ailleurs ? Oui, sans doute, car elle m'acculait aux frontières du désespoir, mais plus maintenant. Maintenant, je pense que j'ai simplement tiré la mauvaise mère au jeu de la vie comme on tire la mauvaise carte au poker. Elle-même, je m'en suis rendu compte en grandissant, était passée par les fourches caudines d'une enfance traumatisante. A-t-elle, sans le vouloir et sans le savoir, développé mon incapacité à haïr en même temps que mon incapacité à aimer ? L'insensibilité

s'étend-elle nécessairement dans les deux directions à la fois ? Pourquoi ai-je, sur le tard, appris à aimer, mais pas à haïr ? Je me sens comme un oiseau monstrueux qui serait né sans ailes et qui, soudain, en aurait vu pousser une seule. Pour voler, pour être "normal", il faut, sans aucun doute, avoir les deux.

Francis n'est pas normal. Je ne suis pas normale. Quelle belle paire d'imbéciles nous formons ! Je ne le hais pas, mais je ne peux pas non plus lui pardonner. Mais oui, il y a une différence entre les deux. Je possède des besoins qu'il ne possède pas et qu'il n'a aucunement l'intention de satisfaire en moi. Ce n'est

pas un cas de *Vive la différence* ! J'ai besoin d'être câlinée, de sentir un corps nu contre le mien. J'ai besoin, quand je ne suis pas en convalescence à la suite d'une opération cardiaque, de baisers profonds, d'humour, de passion, d'imagination et d'invention ; j'ai besoin de faire l'amour lentement, délicatement. J'ai besoin de sucer et d'être léchée ; j'ai besoin de tout cela comme d'autres ont besoin d'une drogue, et je n'arrive pas à pardonner à la personne qui, du simple fait qu'il soit mon époux, aurait dû me donner tout cela, et ne l'a pas fait... ou n'a pas voulu le faire. De ma part, cela sent l'égoïsme à

plein nez, j'en suis consciente, mais il y a aussi ce que j'ai essayé de lui donner, et dont il n'a pas voulu. Cela me rend-il anormale ?

\*

Je perdis aussi mon emploi, bien entendu. Je n'étais, après tout, qu'une intérimaire. Un cardiologue d'origine portugaise qui suivait l'évolution de ma convalescence me défendit de jamais recommencer un travail à plein temps. "Ce qu'il vous faut, c'est un travail à temps partiel pour vous distraire, mais pas pour vous fatiguer,." Hurla-t-il comme si j'avais été à l'autre bout d'un

champ. (*j'ai une maladie de cœur, oui, mais je ne suis pas sourde, que diable !*).

Il y a encore des miracles, car effectivement, je trouvai assez facilement un travail à temps partiel. Mon nouvel employeur était un juriste indépendant - il en reste bien peu - qui avait besoin d'un collègue deux jours par semaines : le mardi et le jeudi. Lui aussi avait perdu la place qu'il tenait dans un cabinet juridique. C'était un homme très doux, mais qui appelait un chat un chat. Il ne parlait pas de non-voyants, mais d'aveugles. Il ne disait pas de son ancien patron qu'il avait *établi un plan social*, mais qu'il avait foutu ses employés à la

porte : un vent de fraîcheur et d'honnêteté dans l'air tiède et hypocrite d'une époque *politiquement correcte* où les immigrants clandestins sont devenus des *sans-papiers* et où les voyous vivent maintenant dans des *quartiers sensibles*.

Ayant donc été *foutu à la porte*, il s'était, débattu comme un diable dans un bénitier afin de fonder une étude et circonvenir les agressions des services sociaux et autres administrations qui exigeaient de lui des sommes folles avant même qu'il ait gagné son premier franc. Sa femme étant riche, il s'en était tiré. En France, en cette fin de siècle, seuls les riches arrivent maintenant à fonder une

entreprise, si petite soit-elle. C'est ce que le gouvernement appelle : "encourager l'emploi..."

Les affaires marchaient bien. Un juriste est un peu comme un docteur ; on s'habitue au sien ; il fait bientôt partie de votre famille mentale. On n'aime pas en changer. La majorité de ses anciens clients s'était accrochée à lui et l'avait suivi.

Deux jours par semaine... Pour moi, c'était l'idéal.

## **Chapitre XV**

J'étais allée le voir, la première fois, dans un état de véritable somnolence mentale, complètement indifférente à sa décision de m'engager ou pas. J'avais répondu à une petite annonce placée dans une revue spécialisée, et à ma

grande surprise, avais reçu une demande de CV complet puis une convocation, tout cela en l'espace de quelques jours.

J'arrivai, aux confins d'une ville voisine, dans un ensemble de bâtiments modernes, dans le style de ceux qui essaient de compenser la folie des laideurs où nous avaient conduits les soi-disant architectes des années soixante et soixante-dix. Je garai ma voiture entre des plates-bandes si récentes que je m'attendais à voir percer le jaune malsain des terrains de construction entre les copeaux de garnissage. Le bâtiment lui-même, en briques claires ourlées de briques plus

foncées et de boiseries blanches, serpentait de-ci de-là, poussant, comme des caprices, quelques excroissances en direction du parking. D'autres excroissances avaient poussé en hauteur. Quand la végétation d'alentour aurait atteint sa maturité, le tout aurait un air fort sympathique.

À un imposant comptoir de marbre, dans un vestibule très norvégien, une jeune fille, style "bof !" m'informa en faisant la moue qu'il n'y avait pas de monsieur O. Raine dans le *building*. Il y avait un monsieur Paine qui dirigeait un service de nettoyage, au cas où cela m'intéresserait... Je plongeai la main

dans mon sac, en explorai les profondeurs, et en retirai la lettre de convocation que j'avais reçue. Je la montrai à notre flambeau de la civilisation qui miaula : "Ah, ça par exemple !" tout en continuant à se faire les ongles. Soudain elle hurla avec la force d'un sergent-major : "Gérard, tu connaîtrais pas un monsieur O. Raine, une sorte d'avocat ?"

Gérard, qui traversait le vestibule, et geignait sous le poids d'une caisse de hamburgers congelés, connaissait, en effet. C'était à droite, à moins de dix mètres de la réception. "Ah, ça par exemple !" entendis-je encore une fois

alors que je me dirigeais vers une discrète plaque de cuivre annonçant :  
*Cabinet Juridique O. Raine.*

Je frappai, entrai et me retrouvai dans une pièce de dimensions modestes. O. Raine était assis derrière un bureau sur ma gauche et, sur ma droite, installée derrière un bureau plus petit, se trouvait une énorme jeune femme. Il se leva, me serra la main, et me présenta sa secrétaire, Jeanne, qui me répondit d'une flasque ondulation de ses triceps.

J'avais décidé de m'habiller tout en noir, c'est à dire : petite robe noire, chaussures et sac à main noirs, bas mi-cuisses noirs

sans jarretelles ; un ensemble qui fait ressortir à merveille l'ivoire de la peau et le blond slave de mes cheveux. J'avais, bien sûr, gardé un slip blanc, car je n'en veux pas d'autres. Pour les sous-vêtements, le noir me semble du dernier vulgaire. En tant que femme qui aime les femmes, je trouve le contraste entre une courte robe noire et un sous-vêtement blanc absolument bouleversant et je suppose que les hommes de goût ont la même réaction. Je n'avais nullement l'intention de m'exhiber devant O. Raine, mais pensai-je, *si par accident ses regards plongent...*

Je mourais d'envie de savoir ce que signifiait le "O" de O. Raine. À le lire à haute voix, on aurait pu croire qu'il s'agissait d'un Irlandais, mais il n'en était rien. Petit homme impeccablement habillé d'un complet bleu sombre, il arborait un visage rond, agréable, souriant. Avec ses yeux bleu pâle et des cheveux jaune paille qui lui descendaient sur le front en dents de scie il ressemblait à un enfant singeant un adulte. Je lui donnais trente ans.

Je me souviens mal de cette première entrevue, sinon que j'étais complètement décontractée. Faisant fi des conseils les plus élémentaires que

l'on serine à ceux qui cherchent du travail, je parlai surtout de mes limitations et de tout ce qui me restait encore à apprendre. Octavius me confia plus tard que ce fut en partie ce qui me valut d'être embauchée ; les autres candidats étant si pleins d'eux-mêmes !

“Octavius ?” m'exclamai-je quand je le connus un peu mieux. “Comme l'empereur romain ?”

“Oh, je vous en prie. Tout le monde dit cela. Mon père est Américain, et il avait participé à un jeu télévisé qui s'appelait *The \$64,000 question*. La version française, c'était à l'époque, *Quitte ou*

*Double.* Il a gagné les 64 000 dollars avec la réponse : *Octavius*. Je suis né, il m'a baptisé Octavius, et a disparu avec l'argent. Ma mère, qui est Française, est revenue au pays. J'ai gardé mon prénom. En fin de compte, je préfère encore Octavius à Octave."

"Si vous étiez bébé quand vous êtes revenu en France, comment se fait-il que vous ayez un très léger accent américain ? Ce n'est pas une critique." Ajoutai-je précipitamment, "au contraire, c'est charmant."

À la simple évocation du mot *critique*, j'en avais des sueurs froides. On m'avait

détruite par la critique, et j'avais aussi, probablement, détruit Francis de la même façon au début de notre mariage. Si, au lieu de me plaindre sans cesse de la façon dont il faisait (ou ne faisait pas) l'amour ; si, au lieu de ne voir en lui que ce qu'il ne savait pas ou ne voulait pas accomplir, je lui avais fait des compliments, même immérités, sur ses balbutiements, il aurait peut-être fini par s'exprimer librement. Peut-être, peut-être... Pendant ces réflexions, Octavius continuait sur sa lancée : "Ma mère et moi avons une petite HLM à Nanterre. Quand je suis sorti de l'école primaire, ma mère a dit que le collège du

quartier était tellement nul qu'on ne pourrait certainement pas faire plus mal en m'envoyant aux États-Unis. En tant que citoyen américain j'avais le droit de m'inscrire dans n'importe quel collège-lycée. Je suis donc retourné vivre chez ma tante, la sœur de mon père. Comme le reste de la famille, elle n'avait plus jamais entendu parler de lui. Cette tante vivait à Poughkeepsie, une petite ville de l'État de New York. C'était fort sympathique, mais j'ai voulu continuer mes études supérieures en France. En particulier, j'étais attiré par le Droit. J'ai de bons souvenirs des États-Unis mais il

me reste encore des traces d'accent. C'est frustrant au possible.”

“Ne dites pas cela. On le détecte à peine et cela vous donne un certain charme. N'essayez surtout pas de vous en débarrasser.”

“Vous êtes trop aimable.”

C'est ainsi que, dès le début, Octavius et moi développâmes des relations professionnelles agréables. Il m'avait invitée chez lui la veille de ma première journée de travail. Je fis la connaissance de son épouse, Isabelle, femme élégante, un peu froide, à la fois dans son aspect et dans son comportement, et Caroline,

sa fille, âgée de onze ans, enfant gâtée et trop sûre d'elle. Francis n'avait pas été invité si bien que, dans la semaine qui suivit, j'invitai Octavius sans mentionner Isabelle. Il semblait que ce fût la norme.

Ce qui me surprit au début, fut le coup de téléphone quotidien que, dans la soirée, je recevais de la part d'Octavius : appel à la fois étrange et bien innocent. Le bureau n'était guère qu'à une demi-heure de route de chez moi. J'entendais la sonnerie. Je décrochais : "Allô ?"

“Xaviéra, vous êtes rentrée à la maison sans problèmes ?”

Je n’y comprenais rien et, parfois, cela me mettait légèrement mal à l’aise car enfin, il n’y avait pas de grand méchant loup sur le trajet. Je m’y habituai pourtant, mais un jour, au bureau, lui demandai pourquoi il faisait cela. Il rougit jusqu’aux oreilles et avoua qu’il était obsédé par les accidents de la route. Lui-même avait horreur de conduire, ce qui m’étonna, car les rares fois où nous étions allés ensemble en voiture, je m’étais toujours sentie en pleine sécurité avec lui. Je dirais même que, dans ce domaine, il était tout simplement

parfait, ce qui est fort rare. Cependant, il répéta qu'il avait horreur de prendre le volant, et qu'il ne pouvait s'empêcher de s'inquiéter lorsqu'une personne qu'il connaissait devait se déplacer.

Ces coups de téléphone arrivaient habituellement alors que Francis et moi étions au salon, et que la publicité de la télévision nous abreuvait de connaissances encyclopédiques sur les couches pour bébés, les serviettes hygiéniques, les tampons périodiques, et les protège-slips. C'était peut-être, en catimini, une campagne du Ministère de la Santé pour couper l'appétit des

spectateurs, les empêchant ainsi de grignoter devant la télé.

Durant cette conversation téléphonique, toujours la même, Francis souriait niaisement, comme si Octavius m'avait confié quelque secret.

\*

Dès le début, je pensai qu'Octavius était très beau, mais cela ne me troublait pas le moins du monde. J'avais eu beaucoup de collègues qui étaient très beaux, et s'il avait fallu que je me sente tentée par chacun d'entre eux, ma vie eût été un enfer. C'est la photographie en moi qui admirait Octavius, et je me disais qu'un

jour je trouverais bien le courage de lui demander si je pouvais lui tirer le portrait.

Malgré tout, insensiblement, je me prenais à l'inviter de plus en plus souvent chez nous. Au bout de quelques semaines, il venait nous voir régulièrement le mardi ou le jeudi, parfois aussi le dimanche soir. Nous étions devenus comme ces groupes d'amis qui, des années durant, se rencontrent avec une régularité de métronome pour jouer au bridge ou au yahtzee. Je me demandais, au début, ce qu'Isabelle pensait de toutes ces soirées

où son mari n'était pas à la maison, mais n'osais aborder le sujet.

Francis et Octavius ne se parlaient guère au cours du dîner. Octavius arrivait généralement vers dix-neuf heures. Lui et Francis regardaient M\*A\*S\*H sur *Sky-One* pendant que je finissais de préparer le dîner et servais les apéritifs. Repas à huit heures. Vers dix heures, on savait que Francis serait dans la cuisine en train de remplir le lave-vaisselle, et de laver plats, casseroles et autres instruments culinaires pendant que nous restions, Octavius et moi, à la table de la salle à manger, poussant du doigt des miettes de pain réelles ou

imaginaires tout en bavardant de choses et d'autres. Cela pouvait aller de souvenirs d'enfance au dernier livre que nous avons lu. Nous lisions beaucoup tous les deux, aiguillonnant mutuellement notre curiosité, et nous empruntant goulûment les ouvrages ainsi mentionnés. Vers les onze heures, nous dérivions en direction du salon où Francis nous servait un café, et nous offrait un digestif ; digestif d'ailleurs toujours refusé. Un peu avant minuit, Octavius s'en allait. Une poignée de main à Francis, un baiser d'oiseau sur ma joue, un dernier petit geste d'amitié

et il trottait vers sa voiture en relevant le col de son manteau.

“Encore une journée qui se termine.”  
Murmurait alors Francis comme s’il donnait l’extrême-onction aux vingt-quatre heures qui venaient de s’écouler.

Je commençai cependant à remarquer que chaque fois qu’Octavius passait une soirée chez nous, Francis semblait plus vivant qu’à l’habitude. Il lui arrivait même de s’émoustiller et de faire des calembours qui, l’étonnement et le bon vin aidant, me faisaient davantage rire que s’ils eussent émané de quelqu’un

d'autre. Une compagnie masculine lui manquait peut-être. Il n'était pas du genre à sortir le soir *avec les copains*, mais, pensais-je, s'il veut sortir, ce n'est pas moi qui l'en empêcherai. Je n'aurais également mis aucune objection à ce qu'il invite quelqu'un chez nous. Question plus troublante : *est-il attiré par Octavius ? Mon bon petit Francis est-il un homosexuel qui s'ignore ? Non*, concluais-je en retombant brutalement sur terre, *je cherche si désespérément la moindre étincelle de vie en lui que je me mets à imaginer des absurdités.*

Il y avait une autre possibilité. Il ne s'était pas mis en colère quand il avait

cru que j'avais eu une liaison avec un homme. Se pouvait-il que derrière le Francis ultra conventionnel, se cache un autre Francis qui, inconsciemment celui-là, se délectait de la possibilité que sa femme puisse le tromper ? Ayant banni l'érotisme de sa vie consciente, le recherchait-il par personne interposée ? Existait-il une chance, même infime, pour que cet être unidimensionnel possédât une autre dimension, et pour que son monochromatisme cachât certaines couleurs ? Comment le savoir ? L'idée de coucher avec Octavius simplement pour avoir la réponse me semblait aussi incongrue que déplacée.

D'ailleurs, Octavius voudrait-il faire l'amour avec moi ? Rien de moins certain. Il était, entre autres obstacles, un peu plus jeune que moi, et cela intimide ou dégoûte certains hommes.

Un soir, alors que lui et moi étions dans la salle à manger, poussant les traditionnelles miettes de pain sur la nappe, et parlant tout doucement comme si nous avions été dans un confessionnal, je trouvai le courage de lui demander : “Que pense Isabelle de toutes ces soirées que tu passes hors de chez toi ?”

Nous nous disions “vous” au bureau, mais, assez rapidement, nous en étions venus au “tu” en privé.

“Ça l’arrange. Elle peut recevoir ses amants.”

Nous chuchotions presque et, dans la lumière diffuse de la pièce, il semblait que tout pouvait être dit, que rien ne pouvait choquer, que notre liberté de parole et de pensée était devenue totale et que les âmes pouvaient se dénuder le plus naturellement du monde.

“Elle a beaucoup d’amants ?”

“Un seul à la fois, mais elle en change souvent.”

“Pourquoi cela ?”

“D’une part, elle est très capricieuse, très instable : la mode, les nouveautés mécaniques ou électroniques... rien ne dure bien longtemps avec elle. Il lui faut le dernier jouet, le dernier cri en tout. Même chose avec les hommes...”

“Et d’autre part ?”

“D’autre part, elle dit que ses amants essaient de contrôler sa vie.”

“C’est vrai ?”

“Ça a été vrai une fois ou deux, mais pas souvent. Ce sont, pour la plupart, des hommes mariés qui ne veulent pas faire

de vagues, et qui sont trop contents de pouvoir coucher avec une si jolie femme.”

“Alors, pourquoi dit-elle cela ?”

“Parce qu’elle est parano. On l’adore et elle croit qu’on la déteste.”

“Elle se déteste peut-être elle-même.”

Il hocha la tête. Sa main, sur la nappe, se glissa dans la mienne. Il ajouta : “Quel soulagement de pouvoir dire tout cela à quelqu’un !”

Je retirai ma main et repris : “Ne changeons pas le sujet. D’après toi, pourquoi est-elle devenue parano ?”

“Comment le saurais-je ? Je ne suis pas psychiatre. Je ne vois que les symptômes. On pourrait dire que sa devise, c’est : *Je fais ce que je veux*. Cela peut être une bonne ou une mauvaise chose, selon le point de vue. Elle prend un amant, puis elle commence à le déstabiliser sur toutes sortes de sujets. Elle lui dit : *J’irai te chercher dimanche soir*, mais elle n’y va pas. Ni coup de téléphone, ni explication, et naturellement, aucune excuse. Ou bien encore : *Demain, nous irons faire une promenade sur les petits chemins de campagne*. Monsieur l’Amant arrive en pantalons de velours côtelé et

chaussures de randonnée, mais la dame n'est plus d'accord. Elle l'envoie au diable : elle a décidé d'aller faire des courses. S'il supporte ce traitement - et bien peu en sont capables - elle commence à faire des projets plus sérieux : *Nous irons à Venise ensemble. Il faut absolument que nous passions une nuit dans un motel : on s'encanaillerait. Je trouve l'idée vraiment excitante. Je t'emmènerai aussi dans un grand hôtel parisien ; nous prendrons deux chambres, nous prétendrons ne pas nous connaître et puis j'irai te rejoindre et nous passerons une merveilleuse nuit d'amour.* Dois-je préciser que rien de tout cela ne s'est

jamais produit ? Je ne devrais pas en rire, mais je sais qu'une fois elle a effectivement fait le coup de la double chambre d'hôtel à un homme qu'elle aimait beaucoup, mais elle n'est jamais allée le rejoindre.”

“Pourquoi ?... si elle l'aimait ?”

“Plus elle les aime, plus elle les torture. Elle se prépare une vieillesse bien douloureuse... Bref, soumis à ce genre de traitement, aucun homme ne peut s'empêcher, tôt ou tard de prononcer les mots fatals : *Mais tu avais promis !* Ça y est, il est perdu. Elle se met dans une rage folle : *Essairais-tu de contrôler ma*

*vie ? Je fais ce que je veux.* Les amants s'en vont, tête basse, certains frémissant de colère, d'autres tristes à en mourir, et d'autres encore, j'en suis sûr, quelque peu soulagés."

"Comment peux-tu rester avec une telle femme ?"

*Et pourquoi lui poser une question aussi stupide ?* Pensai-je au même instant. *Pourquoi est-ce que toi, Xaviéra, tu ne quittes pas ce demi-homme que tu appelles un mari ? Pourquoi untel reste-t-il jamais avec unetelle ?* Bon bougre, il répond pourtant : "Parce que je suis faible et méprisable. Elle est riche.

Je n'aurais pas besoin de travailler si je voulais. Je ne le fais que pour me donner une occupation... qui me fascine, d'ailleurs. J'adore mon travail, comme tu sais. Il devrait me suffire. Je gagne bien ma vie, mais j'aime l'argent. J'aime l'argent d'Isabelle. Tu vois, Xaviéra, si tu décidais de ne plus jamais m'adresser la parole, je comprendrais parfaitement. Si tu me donnais ta démission demain matin, je comprendrais aussi.”

Je choisis de ne pas poursuivre dans cette voie, et de faire dévier la conversation. “Tu fais encore l'amour avec elle ?”

Un long silence qui, clairement, voulait dire “oui”. Je reposai la question différemment : “Elle t’attire toujours physiquement ?”

Alors, lentement, laborieusement, pesant bien tous ses mots il répondit : “Je la méprise. Elle m’écœure, mais je me méprise encore plus moi-même, car lorsqu’elle veut faire l’amour avec moi, je n’arrive pas à résister. Je n’ai jamais pu. Elle tient ma vie entre ses mains. Je suis son petit chien. Je ne fais jamais attention à ce qu’elle promet. Je fais semblant de croire à tous ses mensonges. Je ne critique jamais. Avec moi, elle fait réellement ce qu’elle veut. C’est ainsi

que survit notre ménage, mais je n'en suis pas fier.”

“Tu n’as pas essayé de la changer ?”

“Jamais.”

*Voilà, pensai-je, un sage ; un vrai. J’ai fait l’erreur de vouloir changer Francis, mais c’était là une tâche aussi impossible que ridicule. Rien ni personne ne change... jamais. J’avais été tellement stupide ! J’aurais dû accepter Francis tel qu’il était, le laisser m’enfourcher, comme un coq sur sa poule, pendant quelques secondes, deux fois par semaine. Par ailleurs, j’aurais dû sortir avec toute une collection d’amants : pas d’états d’âme,*

*pas de culpabilité. Pourrais-je, en fait, coucher avec des hommes dont la personnalité me serait indifférente ? Pourquoi pas ? Il suffit de décider de le faire. Bien des femmes ont pris cette décision et s'en trouvent satisfaites. Seulement voilà : ce n'est pas ce que je veux. J'ai beau souhaiter désespérément une vie libérée et imaginative, ce que Francis appellerait sans aucun doute une vie "pervers", je veux aussi quelqu'un qui me dirait "Je t'aime", quelqu'un à qui je pourrais dire "Je t'aime" et le dire sincèrement. Je veux tout. J'en veux trop. Les dieux ont-ils un supplice spécifique pour les personnes dans mon genre ?*

Ce fut moi, cette fois, qui pris la main d'Octavius, la serrai à lui en faire mal et murmurai : “Je te respecte énormément.”

“Je ne comprends pas.”

J'entendais Francis qui, dans la cuisine, préparait le café. Je retirai ma main et ajoutai : “Je t'expliquerai, un jour.”

## **Chapitre XVI**

La soirée suivante eut lieu un mardi. Plus tard, nous en vînmes à baptiser ce jour-là : *Le Mardi Fatal*. Nous avons passé l'après-midi au tribunal, ce qui n'arrivait pas souvent. Octavius, bravant ses frayeurs, avait conduit sa belle Lexus toute neuve jusqu'au palais de justice.

Nous avons de lourds dossiers à sortir de la voiture et à transporter le long d'interminables couloirs de marbre. Octavius ne pouvait pas tout porter à lui seul, et même s'il l'avait pu, je ne l'aurais pas laissé faire.

Nous gagnâmes le procès mais, vers la fin, je me sentais vidée de toute énergie. Il me fallut déployer des efforts surhumains pour rapporter les dossiers dans la voiture. Il faisait chaud et humide. J'avais pris l'habitude de porter souvent des chemises d'homme blanches et des pantalons noirs. C'était le cas ce jour-là. Je sentais la chemise

coller à mon dos, la sueur se concentrant sous la ceinture élastique du pantalon.

Sur le chemin du retour, j'appelai Francis avec le téléphone portable d'Octavius. "Nous sommes pris dans la circulation. C'est l'heure de pointe. Nous arriverons assez tard, mais nous irons tout droit à la maison. J'amène Octavius."

"Vous avez gagné ?"

"Et comment !"

"Félicitations. Je vais mettre les verres M\*A\*S\*H au congélateur, et vous aurez tous les deux un martini américain préparé à la perfection."

“Peux-tu aller à Super-U, et prendre des entrecôtes, des frites pour micro-ondes, un dessert bien moelleux et une bouteille de champagne ?”

“Pas de vin avec le steak ?”

“Tu trouveras un vieux Saint-Émilion dans la cave.”

“C’est comme si c’était fait.”

\*

Nous passâmes une soirée merveilleuse. Francis semblait aussi heureux de notre succès que nous l’étions nous-mêmes. Il disparut diligemment dans la cuisine à la fin du repas, nous laissant, Octavius et

moi, face à des flûtes à moitié remplies de champagne. Nous étions tous deux un peu gris. Il faudrait appeler un taxi pour Octavius. Nous restâmes silencieux pendant plusieurs minutes puis Octavius demanda, d'une voix douce et feutrée : "Tu te prépares à une nuit d'amour passionnée avec Francis ?"

Heureusement, je n'étais pas en train de boire quand il dit cela, car je l'aurais aspergé de champagne. J'éclatai de rire. Je ne pouvais plus m'arrêter, car chaque fois que je me calmais je me revoyais, comme sur un écran, en train de faire passionnément l'amour avec Francis, et le fou rire reprenait de plus belle.

Quand je me calmai, je réussis à dire, en essuyant les larmes sur mes joues : “Mon pauvre Octavius, Francis ne comprendrait pas le sens du mot *passionné* si tu mettais un siècle à le lui expliquer. Il n’a pas non plus la moindre idée de ce que pourrait être une nuit d’amour.”

Déconcerté, perplexe, Octavius me regardait intensément.

“Je vais t’expliquer”, ajoutai-je.

Et je lui expliquai en effet, en prenant tout mon temps. À la fin, Octavius demanda, encore plus doucement si

possible : “Y a-t-il quelqu’un d’autre dans ta vie ?”

“Il y avait quelqu’un d’autre.”

Je lui parlai de Lucinda et murmurai timidement : “Ça te choque ?”

Il se contenta de secouer la tête, mais ajouta “Tu l’aimes encore ?”

“Ah, si seulement je pouvais dire que je ne l’aime pas ou que je ne l’aime plus ! Mais je l’aime. Je ne devrais pas. Ce qui me fait le plus mal, ce n’est pas qu’elle ait un amant : c’est qu’elle m’ait menti... menti si cruellement ! Je me sens comme ce personnage d’une légende grecque qui avait réchauffé un serpent gelé

contre sa poitrine. Il fut mordu et en mourut. Lucinda a pris plaisir à me mordre, à me rejeter, à me faire mal... Je le lisais dans ses yeux. Ils étaient brillants, écarquillés comme ceux d'un veneur en fin de chasse à courre. Et je lui demandais si peu, pourtant ! Deux ou trois jours par an, c'est tout. Quelle amoureuse a jamais demandé moins ? Je l'aimais tellement que je l'aurais volontiers partagée avec son mari, son amant et toute une équipe de rugby. Si j'étais raisonnable, je ne lui pardonnerais jamais. Je suis certaine que lorsqu'on a goûté aux mensonges et à la cruauté, on ne peut plus s'en passer. Comme un

tigre qui a goûté à de la chair humaine, il faut recommencer... et elle recommencera. Pardonner est stupide, et cela fait de moi une personne incroyablement stupide, car bien sûr, je lui ai pardonné. Tu vois pourquoi je ne me sens pas le droit de juger ta conduite envers Isabelle. Je ne suis pas fière de moi non plus.”

Je vis sa main s'avancer vers la mienne puis s'arrêter à mi-chemin. Soudain une vague de nausée me submergea, et je crus que j'allais vomir sur la table. En quelques secondes, le malaise avait disparu, mais il me laissa faible et tremblotante. Mes joues semblaient de

bois, et toute la pièce fut prise d'un lent mouvement giratoire. Il me vint alors à l'esprit que je n'avais pas bu d'eau pendant douze heures. À notre retour du Palais de Justice, je devais être complètement déshydratée. Nous avions savouré les délicieux martinis que Francis nous avait préparés, puis du vin rouge avec le repas et du champagne au dessert. Je devais être, en fait, assez ivre, et je regrettais de ne pas m'en être aperçue plus tôt. "Il me faut de l'eau." Marmonnai-je.

Octavius passa dans la cuisine, où Francis finissait la vaisselle, et expliqua la

situation. Il revint avec une grande bouteille de Perrier.

“Je l’emporte dehors.” Dis-je. “J’ai aussi besoin d’air frais.”

En traversant la cuisine et le vestibule, je ne pus m’empêcher de penser que je marchais remarquablement droit pour une femme qui était, en principe, saoule. Je ne pensais pas non plus que ma parole fût particulièrement affectée. Peut-être n’étais-je pas soûle ; simplement un peu fatiguée. J’entendis, derrière moi, la voix de Francis : “Ça va, Xaviéra ?”

“Sobre comme un juge.”

Il me fallut changer d'avis quand je loupai la porte de dix centimètres et, en heurtant le chambranle, me fis un bleu à l'épaule. Je sortis, et m'assis sur les marches du perron, face au jardin. La fraîcheur de la nuit me fit du bien et je commençai à boire à même la bouteille ; très élégante et très féminine j'étais, ce soir-là. Le marbre des marches refroidissait délicieusement mes fesses, et une légère brise commença de sécher le film de sueur qui s'était déposé sur ma peau ; de collante, elle redevenait lisse et douce. Les lampadaires du jardin n'étaient pas allumés, car je ne m'étais pas avancée assez loin pour déclencher la

lampe halogène anti-intrus. Je parvenais à peine à distinguer la forme des arbres. Tout sentait si bon et si propre ! Je fermai les yeux pendant quelques secondes.

Octavius sortit de la maison et vint s'asseoir près de moi. “Francis m’a demandé de ne pas te laisser seule.” Puis, après un long silence, il ajouta : “Ça va mieux ?”

Je fis “oui” de la tête. Le silence se rétablit, à la fois doux et lourd puis la voix d’Octavius reprit, soyeuse : “Je ne pourrai jamais rivaliser.”

“Avec qui ?”

“Avec la femme que tu aimes. Elle semble si belle, si intelligente !”

“C’est vrai, elle est tout cela. Serais-tu ivre ?”

“Un peu.”

Repasant dans mon esprit les paroles d’Octavius, je m’arrêtai à ce qu’il avait dit avant de mentionner la beauté et l’intelligence de Lucinda.

“Qu’est-ce que tu veux dire : *Je ne pourrai jamais rivaliser ?* Ça n’a aucun sens.”

Il mit son bras autour de mes épaules. Il portait une magnifique chemise neuve

aux fines rayures bleues et blanches. Il avait enlevé sa veste et retiré sa cravate dans la salle à manger. Même après la rude et chaude journée de travail que nous avons vécue, il sentait encore bon. Au travers du coton raide de la chemise, je détectais un léger reste d'eau de Cologne et l'attirante senteur qui émanait de son corps. La pression de sa main sur mon épaule était chaude et réconfortante. Il tourna son visage vers le mien et prononça, avec un extraordinaire mélange de maturité et d'intensité puérile : "Ça a du sens : je t'aime."

Le silence qui suivit fut le plus bruyant, le plus délicieux, le plus douloureux, et sans prendre en compte le nombre exact de secondes, le plus long de ma vie. Mon cerveau avait explosé, et pourtant je restais figée, immobile, à tel point, comme Octavius me l'expliqua plus tard, qu'il avait cru que ses paroles n'avaient produit aucun effet.

J'étais paralysée. Je n'avais jamais connu un tel bouleversement intérieur, et pourtant je flottais sur un océan de calme et de bonheur. Je n'étais plus consciente du perron, des marches de marbre ou du jardin, et il m'aurait été impossible de dire qui j'étais, où j'étais et

à quelle époque. Je me sentais soudain intemporelle, immatérielle.

Quelqu'un venait donc de me dire *Je t'aime* et avait l'air d'être sincère. Toute mon éducation familiale et religieuse, tout mon passé me sommait de ne pas y croire ; me sommait, de détruire cette *stúpide* déclaration d'amour, de l'assassiner, de la ridiculiser. Mes parents étaient entrés par effraction dans la partie de mon âme marquée "Amour" et l'avaient saccagée. Pour eux, l'amour était risible, suspect, méprisable. Ils en avaient détruit toute la beauté, ne laissant derrière eux que les excréments de leurs peurs et de leurs refoulements.

Puis ils m'avaient exilée dans le désert et condamnée à ne jamais atteindre la Terre Promise. Pour eux, c'était cela, une bonne éducation ; c'était du travail bien fait, et ils en étaient fiers.

L'amour porté à Lucinda avait contribué à réparer une âme poussiéreuse et souillée, et à y ramener des rayons de soleil, de ceux qui percent les rideaux propres et les vitres nettoyées. Et maintenant cette âme, comme une ruche vide, mais accueillante, avait attiré un nouvel essaim, un être humain, l'un de ces "gens" qui, jusqu'ici, m'avaient soigneusement évitée ; au point que

celui-ci en était arrivé à prononcer “*je t’aime*”. C’était comme si le fait d’avoir aimé m’avait rendue capable d’être aimée, comme si des phéromones émanant de ma personne au travers de mon comportement et de mon attitude, signalaient alentour que j’étais enfin devenue une femme normale. Au soir de mon premier baiser avec Lucinda, j’avais senti ma vie se diriger vers un nouveau cap, et cela m’avait fait trembler à la fois de bonheur et d’effroi. Je retrouvais cette sensation.

Mes parents n’avaient jamais dit “*je t’aime*”, Nathalie non plus, ni Olivier, ni Lucinda. De tous ces “*je t’aime*”, c’est

celui de ma mère qui m'avait manqué le plus. Et voilà maintenant qu'un être humain rencontré au hasard des circonstances, un ensemble multicellulaire d'os, de chair, d'humeurs et de tissus voués à la destruction et à la mort, disait "*je t'aime*". Que devais-je en penser ?

Je sais bien que certains jeunes, encouragés par des feuilletons de télévision de plus en plus débiles, en viennent à dire "*je t'aime*" aussi facilement que "*bonne soirée !*" Je ne pouvais donc écarter la possibilité que, légèrement moins âgé que moi, Octavius ait acquis cette habitude, et

disait “*je t’aime*” à toute femme qu’il trouvait attirante, simplement au cas où cela marcherait.

Quel que fût son motif ou sa sincérité, Octavius resterait dorénavant et inévitablement, la première personne à m’avoir dit “*je t’aime*”. Je ne pourrais plus jamais changer cela. Lui, bien sûr, n’en était pas conscient, mais, à mes yeux, cela le rendait tout à fait spécial. Je me penchai vers lui et l’embrassai. J’avais trop bu pour apprécier la sensualité d’un baiser, mais je me sentais pleine de tendresse et de gratitude envers cet homme si charmant et si doux. Ce fut un long baiser, un tendre baiser. Je me

délectais de l'idée de ce baiser plus que du baiser en soi. J'insérai légèrement ma langue. Il répondit de même.

J'entendis derrière nous le sourd roulement de la porte-fenêtre donnant sur le jardin. Octavius sursauta, se sépara de moi et replia son bras sur ses genoux. Je ramenai fermement Octavius vers mes lèvres. La porte se referma. Le baiser continua. Je sentis sa main caressant légèrement le tissu de mon pantalon entre les cuisses. Je tâtai sa braguette, fus consciente d'une érection...

J'eus soudain très froid, et le dis. Octavius se leva et m'aida à me relever. Nous revînmes vers le salon où nous attendaient deux tasses de café tiède. Nous restâmes tous les trois assis autour de la table basse, laissant un silence gêné s'installer dans la pièce. Ayant bu son café, Octavius se leva et appela un taxi.

\*

Le jeudi matin, au cabinet juridique, je trouvai ma première lettre d'Octavius. Je ne savais pas ce que c'était. Tout ce que je voyais, c'était une enveloppe blanche laissée sur mon bureau. Comme Jeanne arrivait toujours en

retard, cela ne pouvait pas venir d'elle. Soudain, j'eus peur : "Tu me mets à la porte ?"

Il me regarda avec de grands yeux étonnés. "Non ! Bien sûr que non. Mets l'enveloppe dans ton sac avant que Jeanne arrive. Tu la liras ce soir. D'accord ?"

Je dois admettre que je m'étais attendue à quelque chose dans le genre de : *Chère Xaviéra, cela ne peut pas continuer ainsi. La façon dont nous nous sommes comportés affectera notre travail. Peut-être serait-il préférable que... bla... bla... bla...* Je savais que les hommes, et

en particulier les hommes sensibles et cultivés, ont souvent des tendances profondément masochistes, et qu'ils succombent à la tentation de paraître grands et nobles à leurs propres yeux, même au prix d'un bonheur auquel ils renoncent, bonheur qu'ils continuent à regretter le restant de leur vie.

Le travail, les coups de téléphone, les rendez-vous, les clients me firent oublier tout cela, et l'après-midi venue, j'eus la patience de revenir calmement à la maison et même de m'attarder quelques instants dans la cuisine pour boire un verre de jus d'orange avant de sortir l'enveloppe de mon sac, de monter dans

ma chambre, et de m'étendre confortablement sur le lit. J'allai jusqu'à me torturer un peu en tournant et retournant plusieurs fois l'enveloppe entre mes doigts avant de l'ouvrir.

*Chère Xaviéra,*

*Merci pour la soirée de mardi. J'éprouve beaucoup de difficulté à exprimer ce que je sens pour toi, car jamais je n'avais connu une telle tendresse et une telle affinité envers quelqu'un d'autre. Je ne pense pas que la vie et l'amour soient gouvernés par des règles bien définies, et je suis persuadé que ce qui arrive, en bien ou en mal, est dû au hasard.*

*Je n'avais jamais pensé qu'il fût possible de tomber amoureux lors d'une première rencontre, ou qu'une inconnue puisse, sans aucun effort de sa part, envahir ma vie et posséder mon âme.*

*La première fois que je t'ai vue, j'ai senti tous les organes de mon corps se liquéfier en moi. Je ne pourrai jamais oublier ce jour-là. Le son de ta voix me faisait vibrer comme aucune voix n'avait jamais su le faire. Tout, en toi, semblait si merveilleux que j'aurais souhaité que ton entrevue d'embauche ne se termine jamais. C'est idiot, n'est-ce pas ? Tu n'as pas à me le dire, mais il y a des choses qui arrivent dans la vie et qui semblent*

*n'avoir aucune explication logique.  
Faut-il que tout ait une explication ?*

*Lorsque tu es venue dîner chez nous la veille de ton premier jour de travail, je me suis rendu compte que mes sentiments n'étaient dûs ni à un accident ni à une illusion. Mon cœur se mettait à battre plus vite dès que je te regardais. Il n'a cessé depuis.*

*Je suis sans pouvoirs et sans volonté en ta présence. Je suis l'esclave de mon cœur... et du tien. Ta compétence professionnelle est sans égale, et je ne sais pas ce que je ferais si tu donnais ta démission. Quelque chose, en moi, se dessècherait et mourrait. Je*

*ferais de mon mieux pour n'en rien laisser paraître, mais plus tard, bien plus tard, quelqu'un me regarderait dans les yeux, et me dirait qu'une femme a dû me rendre très malheureux ; et cette femme, ce serait toi. Tu serais celle qui m'aurait brisé le cœur.*

*Tu m'as presque brisé le cœur lorsque tu m'as parlé de Lucinda. Quelle surprise ! Surprise également de me sentir jaloux. Je ne m'attendais pas à t'entendre dire que tu aimais quelqu'un d'autre, mais je me rends bien compte que je suis à la fois naïf et égoïste. Je n'ai aucunement le droit d'être jaloux.*

*Tu as ta vie à vivre. Tu n'es pas heureuse en ménage ; tu es malheureuse, me semble-t-il, la plupart du temps. Mardi soir, alors que tu avais trop bu et que tu m'as embrassé, j'ai senti que tu sortais de ta réserve habituelle. Moi aussi, j'avais trop bu et c'est cela qui m'a donné le courage de te faire part de mes sentiments. J'ai pensé que si tu savais que je t'aimais, cela changerait peut-être quelque chose en toi.*

*Avec tout mon amour et un million de baisers.*

Il avait signé : *Moi.*

Je regrettai de ne pas avoir invité  
Octavius ce soir-là.

## **Chapitre XVII**

Le mardi suivant, baignés dans cette atmosphère d'irréalité où nous voguions tous deux, nous passâmes une journée de bureau exactement comme les autres. Le travail, surtout lorsqu'il s'agit d'un travail intéressant, est beaucoup plus efficace qu'une douche froide pour tuer la passion. S'y ajoutait le fait que je

n'arrivais pas à croire à ce qui m'arrivait... un peu comme avec Lucinda. Chaque fois que j'avais fait l'amour avec elle, et en dépit de l'intensité du plaisir, il m'avait semblé que je rêvais. Je me souviens, une fois, lui avoir serré les poignets tout en hurlant, dans un état de presque-folie : "Es-tu réelle ?" Je savais qu'elle comprenait parfaitement ce que je ressentais. Elle m'avait alors regardée dans les yeux, et répondu calmement, de sa voix claire et grave : "Oui, je suis réelle."

D'autres sont-ils plus capables que moi de toucher la réalité, de faire corps avec

elle, et d'en jouir comme étant la chose la plus naturelle au monde ? Aimer un autre être humain dans son âme et dans sa chair m'avait toujours été présenté au cours de mon enfance comme étant si ridicule et si abominable que lorsque cela m'était enfin arrivé, à moi, j'avais eu du mal à accepter que c'était bien de moi qu'il s'agissait et non d'un double abstrait, ectoplasmique, imaginaire... un double qui aurait mérité ce bonheur alors que moi, le vrai moi, ne le méritait pas, ne le mériterait jamais.

En fin d'après-midi, je profitai d'un moment où Jeanne était aux toilettes

pour dire à Octavius : “Tu viens dîner ce soir ?”

“Est-ce à dire que je ne suis pas accusé de harcèlement ?”

“Arrête tes âneries et ne sois pas en retard.”

Quand il arriva, il s’excusa auprès de Francis pour sa conduite de la soirée précédente, et pour avoir trop bu.

“Ne t’inquiète pas” lui dit Francis  
“Xaviéra aime bien que tu te sentes à l’aise et que tu sois complètement décontracté.”

*Ce bon vieux Francis, pensai-je, il se prend au jeu... si c'est un jeu.*

“C'est cela.” Dis-je en prenant le manteau d'Octavius, “Mets-toi à l'aise.”

Et je ne pus m'empêcher d'ajouter une expression qui était fort populaire à l'époque où j'allais au collège, surtout pendant les cours de gymnastique : “Relâche ton élastique.”

“Mais” répondit Octavius sans broncher “Si je relâche mon élastique, ma petite culotte va tomber et je vais me mettre à marcher comme un canard.”

“Les hommes n'ont pas de petites culottes.” Pontifia Francis alors que

j'éclatais de rire, "Ils portent des caleçons."

Octavius le rassura : "Je sais, Francis. J'aime la sonorité de petite culotte, c'est tout." *Comme Lucinda*, pensai-je.

La télévision était allumée. Nous attendions M\*A\*S\*H. Ce serait mon signal pour disparaître dans la cuisine. C'est pourtant l'un de mes programmes favoris. Octavius offrait toujours de m'aider à préparer le repas, et je refusais chaque fois. Il appréciait beaucoup mes efforts culinaires, et m'en félicitait régulièrement. Je lui répétais que j'avais plaisir à cuisiner pour lui, mais il avait

du mal à comprendre cela. Pour lui, faire la cuisine, c'était beaucoup de travail, et il était clair qu'il ne voulait pas que je travaille.

Si tout se passait bien aux fourneaux, je faisais de courtes apparitions au salon pour finir mon apéritif. Au milieu de M\*A\*S\*H nous fûmes, naturellement, agressé par la publicité. Francis – je lui en savais gré – avait alors l'habitude de couper le son. Nous vîmes sur l'écran une belle jeune femme en minuscules sous-vêtements de dentelle noire.

“Ça t'excite, Octavius ?” demandai-je.

“Non. Je n’aime pas les dessous noirs. Je les trouve vulgaires.”

“Et les rouges ?”

“Quelle horreur !”

“Rouges avec des franges noires ?”

“Essayes-tu de me couper l’appétit ?”

Alors que je m’enfuyais en riant vers la cuisine, j’entendais un petit démon qui chuchotait dans mon oreille : *C’est ton partenaire idéal.*

À la fin du repas, Octavius et moi nous retrouvâmes seuls comme d’habitude, mais, cette fois, un silence légèrement embarrassé s’établit entre nous. Les

lumières de la salle à manger étaient tamisées, et je m'enfonçais progressivement dans le confort cotonneux d'une digestion de bons plats et de bons vins. Finalement, Octavius annonça : "Comme je l'ai dit à Francis, je suis désolé d'avoir tant bu mardi soir."

"J'étais plus saoule que toi."

"Te souviens-tu de ce que nous avons fait, de ce que nous avons dit ?"

"Je me souviens de tout dans les plus petits détails."

Il se prit la tête dans les mains et murmura : "Mon Dieu !"

Depuis quarante-huit heures, je me demandais ce que je ressentirais si je disais à Octavius que je l'aimais. Il me l'avait dit, à moi et, après une attente de plusieurs décennies, avait mis le feu à mon âme. Je la sentais luire comme, vus de l'extérieur, les vitraux d'une église incendiée à minuit. Je faisais maintenant partie de l'espèce humaine. Mon tour était venu. C'était à moi de prononcer ces mots si simples... si simples pour les autres... si solennels en ce qui me concerne ! Je me demande combien de fois Lucinda a entendu quelqu'un lui dire *Je t'aime* ; et moi, j'avais été assez stupide pour ne pas le faire. Est-ce pour

cela qu'elle m'a quittée ? A-t-elle pensé que je n'avais fait l'amour avec elle que pour m'amuser, sans aucune dimension émotionnelle ? Non, ce n'est pas possible. Elle m'a peut-être punie de ne pas l'avoir dit, mais elle savait que je l'aimais. Elle n'aurait pas pris tant de plaisir à me torturer. Comme elle avait l'air supérieur, ce jour-là ! Comme je la déteste ; mais comme je l'aime aussi ! Cela est-il possible ?

Je voyais Octavius sous un jour nouveau. Je l'avais d'abord considéré comme un petit homme sympathique, toujours tiré à quatre épingles, puis comme quelqu'un de remarquablement

beau et maintenant... maintenant tout en lui, tout ce qu'il faisait, tout ce qu'il était, s'amplifiait et avait acquis une nouvelle dimension. Son apparence, son sourire, ses habits (il portait de nouveau cette merveilleuse chemise ou une autre toute semblable) et, s'il me touchait, sa chaleur ; s'il s'approchait de moi, son souffle, s'il m'embrassait, son goût ; rien ne serait plus jamais comme avant... comme avant la soirée de ce *mardi fatal*.

Au volant de ma voiture, revenant chez moi cet après-midi-là, j'avais regardé les hommes, dans leurs véhicules ou sur les trottoirs et je m'étais adonnée à une sorte de petit jeu mental : accepterais-je

de coucher avec celui-ci ou encore avec celui-là ? La réponse était “non” à une écrasante majorité. Ensuite, je me disais : *si ce type, là-bas, déclarait “je t’aime”, mon attitude serait-elle différente envers lui ?* La réponse était “oui”. Je ne veux pas dire par là que je serais immédiatement tombée amoureuse de lui ou que j’aurais eu envie de lui ; je veux simplement dire que je l’aurais considéré différemment. Peut-on appeler cela de la crédulité, de la naïveté, de la stupidité ? Suis-je donc tellement sevrée d’amour et d’affection que n’importe qui peut me dire *je t’aime* et me balader par le bout du nez ? Est-ce

cela qui m'arrive en ce moment ?  
Octavius est-il en train de se dire :  
*Essayons de séduire cette proie facile,  
quitte à la laisser tomber comme une  
vieille chaussette si une autre victime  
vient à croiser ma route ?*

Et comment réagirais-je si une femme  
me disait la même chose ? De la même  
façon. Le simple fait d'imaginer  
Lucinda me disant *Je t'aime* me donnait  
l'impression que le sol s'ouvrait sous  
mes pieds et que je tombais - ou que je  
m'envolais - dans une dimension  
paradisienne.

En dépit de mes craintes et de mes doutes, j'arrivai à la conclusion que si je ne disais pas *je t'aime* à Octavius, à qui pourrais-je jamais le dire ? Au bout de tout ce temps, de toutes ces longues années, un être humain m'avait finalement dit *je t'aime*. Cela ne se reproduirait plus. La beauté physique et la jeunesse qui s'éloignaient de moi comme des barques sur un courant, ne me permettraient pas le luxe d'une autre attente.

Il m'avait fallu plusieurs semaines pour rassembler assez de courage pour dire *je t'aime* à Lucinda... et j'étais arrivée trop tard comme une enfant qui économise

son argent pièce par pièce avant de s'acheter une belle robe puis, quand elle a réuni la somme nécessaire, s'entend dire que la robe a été vendue. Ce n'était plus le moment de faire des économies. Il fallait se lancer. Je n'avais plus peur. Il est vrai qu'Octavius était beaucoup moins intimidant que Lucinda.

Je fermai les yeux. Quand je les rouvris, Octavius me regardait intensément. Mes derniers doutes s'évaporèrent. Pour cet homme, pensai-je, qui me vrille avec, dans le regard, une passion si brûlante, je ne suis pas une gonzesse, une touffe (comme on dit au Canada) ou une connasse, je suis quelqu'un qu'il aime

vraiment.           Quelle           sensation  
extraordinaire ! Que ma vie est  
extraordinaire ! Les filles font-elles  
l'expérience de tout cela quand elles ont  
quinze ou seize ans ? Sont-elles capables  
d'apprécier ce qui leur arrive ? Leur petit  
ami les regarde-t-il comme Octavius me  
regarde en ce moment ? Impossible. Il y  
a là une profondeur de sentiment que  
seule une conscience aiguë de la brièveté  
de la vie, c'est-à-dire – n'ayons pas peur  
des mots – de l'approche de la mort,  
peut donner ; conscience également de  
la fragile unicité de chaque situation, de  
chaque instant de notre vie, instant

impossible à recréer. Je lui souris. “Viens m’embrasser.”

“Et si Francis revient ?”

Je haussai les épaules, et fis un geste vague avec la main. Comme d’habitude, j’étais assise en bout de table de façon à être le plus près possible de la cuisine, et Octavius était sur un côté. Il tira sa chaise jusqu’à toucher la mienne. Nous étions maintenant à angle droit. Il m’embrassa. Cette fois, j’y pris un véritable plaisir. Je n’avais bu que deux verres de vin durant le repas et j’avais remarqué qu’Octavius avait seulement trempé du bout des lèvres dans son

martini. Ce soir-là, chacun de nous n'était enivré que de l'autre.

Je savourai son baiser, le glissement de sa langue contre la mienne, la légère pression de sa main sur mon épaule, la fraîche délicatesse de son odeur qui, à cause de ce qu'il était et de ce qu'il avait dit, était soudain devenue la plus merveilleuse odeur au monde. J'aimais tout en lui. Je l'aimais et, sans bien m'en rendre compte, je murmurai, mes lèvres contre les siennes : "Je t'aime, je t'aime, je t'aime..."

Je continuai à l'embrasser et à râler des *je t'aime*. Emportée par un véritable délire,

je ne parvenais pas à m'arrêter et commençai à dire : "Je t'adore, je t'adore..."

Je devinais, plus que je n'entendais, qu'il en disait autant. Je n'étais pas seulement ivre de lui, j'étais ivre d'avoir franchi le pas, d'avoir dit *je t'aime*, non pas une seule fois, timidement, mais des dizaines de fois, sans hésitation et sans peur. J'avais envie de rire, de chanter, de sautiller sur place, de me mettre toute nue, de pleurer, de hurler pour célébrer ma libération ; car c'était bien d'une libération qu'il s'agissait. Je m'étais échappée de la cage du mépris. J'avais brisé les chaînes que je traînais depuis

l'enfance. Je pris Octavius dans mes bras et le serrai si fort que j'entendis craquer ses os. Je m'étais dédoublée : il y avait l'ancienne Xaviéra dont les contours chiffonnés comme ceux d'une vieille loque commençaient à quitter ma mémoire ; et, prête à prendre sa place, ou l'ayant déjà prise, la nouvelle moi, la femme libérée. Dans la brume dorée de mon bonheur tout neuf, j'entendis la voix d'Octavius et je lui fis répéter :  
“Quoi ?”

“Je peux te demander une chose ?”

Ces mots eurent sur moi un tel effet que je sentis tout mon corps tressauter de

plaisir et qu'ils me transportèrent presque au bord de l'orgasme. Quelle que fût sa requête, j'étais bien décidée à accéder à ce premier "oui", arrivant sur la même vague que le premier *je t'aime*. Je me rendais bien compte que, pour des raisons plutôt terre à terre telles que d'être assis, tout habillés dans une salle à manger, ce ne pourrait pas être quelque chose de trop bizarre comme de me lier sur un lit ou de m'habiller en bonne sœur. Il réussit à me surprendre pourtant quand me dit : "Remplis ta bouche de salive puis embrasse-moi et donne-moi ta salive."

Je ne répondis même pas “oui”. Je le fis, tout simplement. Je fis venir dans ma bouche une grande quantité de salive et en nourrit Octavius comme un oiseau nourrit un autre oiseau. Il l’avalait, émit un vagissement de volupté et, respirant rapidement et profondément, enfouit son visage dans mon cou. *Alors ça, pensai-je, c’est ce que j’appelle faire l’amour. Si je croyais en Dieu, je murmurerais “merci, merci, merci..”*. Il se redressa puis, me regardant comme l’aurait fait un blond chérubin, il chuchota : “Encore !”... Je lui en redonnai. Je me souvenais du baiser de Lucinda quand elle s’était allongée sur

moi, et du filet de salive qui avait coulé le long de ma joue, et comme j'avais trouvée excitante l'idée que cette salive pût venir d'elle. Je demandai à Octavius de me faire boire la sienne, mais le résultat me laissa plutôt indifférente. Je comprenais mal qu'il y trouvât tant de plaisir mais, puisqu'il aimait cela, je n'en demandais pas plus.

Nous entendions, venant de la cuisine, les borborygmes de la cafetière électrique. Nous nous séparâmes, mais il passa ses doigts sur mon visage comme l'eût fait un aveugle qui cherche à vous connaître. "Tu es la plus belle femme que j'aie jamais rencontrée."

Avant Lucinda, avant mon opération j'aurais ri aux éclats ; d'un rire méchant, douloureux, autodestructeur comme si ma mère avait emprunté mon corps pour cracher son venin. Maintenant je savais que, dans les circonstances du moment, il disait la vérité. Je le savais parce que je pensais de lui exactement la même chose. J'acceptais, au plus profond de moi-même qu'Octavius ne fût qu'un bel homme, rien de plus, mais je me sentais attirée par lui comme s'il avait été le plus bel homme de la terre, car c'était bien là ce qu'il était devenu à mes yeux. L'amour est-il aveugle ? Au contraire, l'amour fait tomber les

oeillères et permet de voir l'Autre dans toute la splendeur de sa véritable nature.

En l'espace de quelques jours, il était devenu l'aimant vers lequel je me ruais comme un copeau de fer. Il représentait soudain tout ce que j'avais désiré dans la vie. Je voulais me fondre en lui, me mélanger à lui et nous transformer tous deux en un bicéphale heureux jusqu'au délire.

Pour certains, *amour égal mariage*. Je savais qu'Octavius ne quitterait jamais sa riche épouse ; et je savais que je ne quitterais jamais Francis. Notre liaison, s'il devait y en avoir une, ne serait

polluée d'aucune considération de séparation ou de divorce, évitant ainsi la litanie d'épisodes douloureux et anxigènes qui s'y attachent toujours.

Nous dérivâmes vers le salon et j'eus besoin de toute la force de ma volonté pour ne pas prendre la main d'Octavius, car cela me semblait soudain la chose la plus naturelle du monde. J'étais bien décidée à l'emmener, un jour, sur un chemin de halage, et à me promener avec lui lentement, main dans la main. Pourquoi un chemin de halage ? Je ne sais pas. Pour moi, c'est une fixation, une obsession comme d'autres peuvent avoir des fixations sur les jardins, les

plages ou les sommets de montagnes. Quand je suis sur un chemin de halage, environnée de solitude et d'un silence délicieusement souligné du susurrement des peupliers, je suis au paradis terrestre, et comme Pierre au moment de la transfiguration, j'ai envie de dire : *restons ici*. Le temps s'arrête, le bruit de la vie s'arrête en même temps que soucis, douleurs et larmes. Francis ne comprendrait pas ces choses-là. Les comprendrait-il, lui, là, cet homme dont les lèvres caressaient les miennes il y a moins d'une minute ?

Comme pour me répondre, ce fut lui, qui me prit la main ; rien qu'un instant,

et alors que Francis posait nos tasses de café sur la table basse. J'avais la certitude que, tôt ou tard, nous nous aimerions totalement, que nous serions nus, que nos corps seraient passionnément enlacés, puis que nous atteindrions des sommets d'émotions, mais pendant ce court instant où il me prit la main, je n'aurais pas cru pouvoir être plus heureuse que je ne l'étais.

Esclaves de nos habitudes, nous nous asseyions toujours aux mêmes endroits. Je m'étendais sur un canapé à deux places, la tête sur un rebord, les pieds sur l'autre. Octavius s'installait au bout du sofa qui est disposé à angle droit du

canapé et se retrouvait ainsi juste en face de mes pieds ; et Francis s’asseyait dans “son” fauteuil, à l’autre bout du salon. Nous laissions toujours nos chaussures au vestibule, et restions en chaussettes le reste du temps. Nous n’insistions pas pour que nos invités en fassent autant, mais ils ne tardaient guère à nous imiter. Je portais une robe brune à manches longues avec ceinture et passements rouges. Chaussettes blanches. Vues nos positions respectives à 90°, Octavius, bien évidemment ne pouvait pas ne pas voir ma culotte.

“Xaviéra aime qu’on lui masse les pieds.” Déclara Francis à

brûle-pourpoint et sans raison apparente. Octavius lui jeta un regard interloqué et hasarda : “Je peux ?”

Francis sourit et hocha la tête puis se plongea délibérément dans ses programmes de télévision. Il est vrai que j'adore qu'on me caresse les pieds, à condition toutefois d'être sexuellement excitée ; autrement, ce n'est qu'un intolérable chatouillement. Francis avait senti que cela ne poserait aucun problème, et il est vrai que je désirais tellement Octavius que non seulement ma culotte était trempée, mais la pointe de mes fesses collait à ma robe. Je gémis de plaisir quand Octavius commença de

me toucher la plante des pieds. Francis ne réagit pas. Je respirais profondément et aussi discrètement que possible, mais ne pus m'empêcher de mendier : "Enlève mes chaussettes." Je gémis de nouveau quand il effleura ma peau. Je dus me mordre les lèvres pour ne pas ululer de plaisir. Je mourais d'envie de relever le devant de ma robe et de me caresser. Je savais, instinctivement et sans l'ombre d'un doute, que mon Octavius aurait trouvé cette réaction parfaitement naturelle. Si je m'étais touchée à ce moment-là, j'aurais joui presque instantanément tant j'étais excitée mais la présence de Francis me

paralysait. Ce combat intérieur eut au moins l'avantage de faire durer la délicieuse torture.

Quelques minutes plus tard, Octavius se mit à me lécher les pieds. Il passait sa langue à la base du gros orteil quand, du coin de l'œil, je vis Francis abaisser sa revue, nous regarder avec horreur et s'écrier "Beerck !" comme un enfant qui aurait trouvé un cafard dans son hamburger. Le charme était rompu. Francis, secoué de rires silencieux, bougeait la tête comme pour dire : "Mais c'est pas possible, c'est pas possible, je rêve !" Octavius, l'air timoré, ne savait, de toute évidence, s'il devait

s'excuser, s'il était allé *trop loin*, s'il devait lui aussi en rire ou même s'il devait continuer. Quant à moi, j'étais soudain de très mauvaise humeur.

Je m'assis sur le canapé et remis mes chaussettes. Francis quitta la pièce. Octavius, pensif, regardait ses genoux. Pris entre mes avances et l'incertitude où il était des réactions de Francis, il se sentait très mal à l'aise. Le dilemme où il se trouvait n'était pas pour me déplaire. Ma mauvaise humeur s'évapora. Une soudaine impulsion me fit demander : "Que puis-je faire pour te rendre heureux ?"

Il se cacha le visage dans les mains et soupira, puis il releva la tête avec, cette fois, un malin sourire et des yeux de diablotin : “Donne-moi ta petite culotte.”

Il y eut quelques secondes de silence non pas gêné, car je ne l'étais pas, mais disons, interloqué. Je n'arrivais pas à comprendre. Je balbutiai, stupidement : “Une propre ?”

“Non, celle que tu portes en ce moment.”

“Ici, au salon ? Ce n'est pas possible.”

“Va aux toilettes, enlève-la et fourre-la dans la poche de mon manteau en repassant dans le vestibule.”

J'avais envie de rire, mais ni de lui ni de sa requête ; simplement d'une situation aussi bizarre qu'inattendue. Je me retins. Je lui fis un grand sourire, me levai, lui posai un baiser sur les lèvres et courus vers la salle de bain. Alors seulement, je me laissai aller à rire. Octavius devait m'entendre, mais je suis sûre que mon enthousiasme lui avait montré que je riais de bonheur.

Je me butai contre la porte des toilettes du rez-de-chaussée. Francis y était. Je me

précipitai vers ma chambre, enlevai mon sous-vêtement en un tour de main puis, consciente de la nouvelle sensation de nudité créée par le flottement de la robe, dévalai l'escalier et, juste au moment où Francis actionnait la chasse d'eau, réussis à mettre le corpus delicti dans la poche d'Octavius. Je rentrai au salon, les joues rouges, heureuse comme une petite fille qui vient de commettre une bêtise, mais qui sait aussi qu'elle ne sera pas disputée. Octavius était déjà debout, se préparant à partir.

## Chapitre XVIII

Deux jours plus tard, à la fin du repas, je n'eus point besoin de dire : “Viens m’embrasser”. Octavius n’attendit que quelques secondes après le départ de Francis pour traîner sa chaise près de la mienne. Nous retrouvâmes la magie des *Je t’aime* jusqu’à nous en sentir quelque peu chancelants. Je lui donnai sa dose de salive, car je voyais qu’il en mourait d’envie, et peu après, relativement calmés, nous évoluâmes vers un régime plus stable de baisers et de conversation ;

conversation bouche contre bouche. J'adore parler comme cela, et de toute évidence, lui aussi ; mes lèvres caressant ses lèvres selon les exigences arbitraires de la parole ; contacts fugitifs, battements d'ailes souvent interrompus de baisers plus profonds, de soupirs et d'indistinctes expressions de bonheur fou.

“Tu auras peut-être du mal à me croire, Xaviéra, mais ta petite culotte était encore chaude quand je suis rentré à la maison. Elle était encore chaude de toi. Je me suis allongé sur mon lit et je l'ai mise sur mon visage. J'étais au septième ciel. Je ne pense pas qu'une drogue

puisse vous propulser aussi rapidement vers le plaisir. Je respirais profondément tout en me caressant.”

“J’adore la façon dont tu parles de tout cela si naturellement. Bien des hommes ne mentionneraient jamais le fait qu’ils se masturbent.”

“Bien des hommes sont stupides. Ils oublient deux légers détails : ils vont vieillir... puis ils vont mourir. Alors, qu’est-ce que cela peut faire ?”

“Veux-tu aussi celle que j’ai portée aujourd’hui ?

“Bien sûr, mais ne te méprends pas : je ne suis pas un fétichiste, un

collectionneur de petites culottes. Je t'aime, voilà tout et j'aime tout ce qui est de toi, tout ce qui t'a touché, tout ce qui est imprégné de ton odeur. Ne la vaporise pas de parfum, cette fois, s'il te plaît.”

“Mais je n'ai rien vaporisé.”

“Vraiment ?”

“Je t'assure.”

“Alors, tu as l'odeur la plus merveilleuse que j'aie jamais sentie, et ton vagin secrète un parfum merveilleux.”

“Tu es complètement fou. Tu imagines tout cela. Si je ne le croyais pas avant, je

serais forcée de le croire maintenant : tu m'aimes vraiment. Je ne peux plus en douter, car en fin de compte les femmes n'ont-elles pas toutes la même odeur ?”

“Loin de là. Demande à n'importe quel chien.”

Nous éclatâmes de rire, et je pensai qu'il était extraordinaire que nous fussions si amoureux l'un de l'autre et que nous eussions une conversation si érotique tout en étant capables de rire aussi naturellement. Cela me fit aimer Octavius encore plus, en admettant que cela fût possible, tant il est vrai qu'on évite les personnes tristes, et tant il est

vrai que le sourire et l'humour sont chargés de sensualité. J'avais été triste toute ma vie : un vrai repoussoir la plupart du temps, sans aucun doute. Octavius continua : "Je ne suis pas un obsédé des sous-vêtements, mais je suis un obsédé des odeurs. Pour bien comprendre cela, tu dois savoir que j'ai été un loup dans une autre existence."

Nouveaux fous rires. Dans la cuisine, Francis pensait peut-être que deux personnes qui rient aux éclats ne peuvent pas être en train de faire l'amour. Il se serait bien trompé !

“Il y a une façon de me prouver que tu n’as pas mis de parfum sur ta petite culotte.” Reprit Octavius.

“Et comment cela ?”

“Touche-toi et donne-moi tes doigts à sentir.”

Comme la première fois, lorsqu’il avait demandé à boire ma salive, je ne répondis même pas. Je le fis, tout simplement. Ce soir-là j’avais mis une courte robe, couleur ivoire. Je la remontai sous les regards fascinés d’Octavius, me battis une seconde avec l’étroitesse de l’élastique, et atteignis le clitoris. J’allai un peu plus loin, dans un

calice de liquide lubrifiant. Le glissement de mes doigts était délicieusement frais contre les parois brûlantes des petites lèvres. Je battis des paupières puis fermai les yeux, et dans un mélange exquis de plaisir et de frustration, je dus me forcer à ne pas continuer. Je ressortis la main et la mis devant le visage d'Octavius. Il la prit avec douceur et fascination.

“Fais gaffe, Octavius.” Murmurai-je.  
“L’odeur pourrait être plus forte que tu ne penses. La douche de ce matin n’est plus qu’un vague souvenir.”

Mais sa réaction fut extraordinaire. Sans dire un mot, et comme un chat jouant avec de la cataire, il fut pris d'un accès de douce insanité. Son nez, ses lèvres effleuraient mes doigts puis les appuyaient sur tout son visage pendant qu'en sourdine il poussait de courts gémissements de plaisir.

“Alors,” lui demandai-je, “mon odeur est-elle vraiment différente de celle des autres femmes ?”

“Chacune a son odeur. La tienne est sublime. Tant de femmes, quand elles mouillent, ont une odeur de fauve.”

“De fauve ?”

“Oui, enfin... d’animal sauvage, de renard ou de blaireau ; dans les cas les plus accusés, de putois.”

“Et la mienne ?”

“Tu sens le citron, le pain frais, la feuille de géranium écrasée, l’herbe après une ondée... Tu es merveilleuse.”

“Et toi, tu es l’homme le plus sensuel que j’aie jamais connu.” Ajoutai-je, me rendant compte immédiatement que j’en avais connu si peu ! Je continuai : “Si je te donne ma culotte ce soir, j’aimerais que tu me la rapportes imprégnée de ton sperme.”

“Xaviéra, par quelle magie comprends-tu si bien l'érotisme ? C'est tellement rare !”

“N'oublie pas que je suis aussi lesbienne. Je vois les femmes comme un homme voit les femmes, c'est à dire avec les mêmes désirs, les mêmes élans de voyeurisme, les mêmes rêves. C'est peut-être pour cela que je suis capable de partager ton érotisme.”

“Alors, la lesbienne serait la femme parfaite ?”

“Je le pense, en effet.”

Je pris son visage dans mes mains, l'attirai vers moi et chuchotai : “Dis-moi

ce que tu aimes faire. Dis-moi tout, dis-moi tout. Je sais que tu aimes embrasser, boire ma salive, sentir mes petites culottes et te masturber. Quoi d'autre ? Mets ton âme à nu devant moi, et je mettrai mon âme à nu devant toi.”

“Je n'aime toutes ces choses parce que c'est de toi qu'il s'agit et de personne d'autre. Je te prie de me croire, Xaviéra, quand je te dis que je n'ai jamais demandé à une autre femme de boire sa salive ou de me donner sa culotte. Ce n'est pas la chose ou l'acte en lui-même qui compte : c'est toi ; c'est seulement toi.”

“D'accord. Alors, qu'est-ce que tu aimerais faire avec moi ?”

“Tout ce qui arrive naturellement entre deux amants : te déshabiller lentement, te demander de le faire devant moi, t'embrasser et te lécher tout le corps.”

“Comme tu dis, c'est ce qui arrive naturellement... encore que bien des hommes, j'en suis sûre, n'auraient jamais la patience d'embrasser et de lécher tout un corps, mais ça, c'est un autre sujet. Tu sais, Octavius, il n'y a rien que je ne fasse pour toi si tu le demandais.”

“Nous avons tous nos limites.”

“Quelles sont les tiennes ?”

“Je refuserais de recevoir ou d’infliger de la douleur. Je refuserais aussi d’avoir rien à faire avec ce que les Chinois appellent *l’horrible passage*.”

“Je suis d’accord. Comment les Chinois appellent-ils l’autre passage ?”

“Je ne m’en souviens plus. *Les portes du ciel*, je crois.”

“C’est joli. Alors, ayant évité la douleur et l’horrible passage, qu’est-ce que tu aimerais faire quand tu es avec moi ?”

“J’aimerais que tu te fasses jouer devant moi.”

“En ferais-tu autant ?”

“Bien sûr, mais je ne pensais pas que tu puisses éprouver ce genre de plaisir. L’homme est plutôt laid à regarder comparé à la femme !”

“Ce n’est pas une question de beauté ou de laideur. Comme tu le mentionnais tout à l’heure, c’est une question d’érotisme. J’aimerais observer la montée du plaisir sur ton visage, et voir le sperme jaillir de toi.”

“Question cruciale : quand tu te masturbes, aimes-tu qu’on te regarde ?”

“J’adore.”

Octavius inspira profondément. “Ta réponse est bouleversante. Si je n’étais

pas déjà si amoureux de toi, je le deviendrais en ce moment même. Xaviéra, tu es la femme que les hommes cachent dans leurs rêves les plus tristes.”

“Tristes ?”

“Oui, car la plupart du temps, ces rêves restent des rêves. Mais toi, tu les incarnes et tu me rends douloureusement fou d’amour.”

“J’aimerais te voir jouir pendant que tu te frottes avec ma petite culotte.”

“J’aimerais te regarder toute nue dans un fauteuil, les jambes sur les accoudoirs.”

Cela me rappelait tellement les photos que j'avais montrées à Lucinda et celles que j'avais prises d'elle que je ne pus m'empêcher de demander : "Et aimerais-tu prendre des photos de moi dans cette position ?"

"Mon Dieu ! Tu me le permettrais vraiment ?"

Je fis *oui* de la tête. Il ferma les yeux, incapable d'accepter tant de bonheur d'un seul coup. Je continuai : "Tu sais, Octavius, je crois que je jouirais si tu me prenais en photo. Je jouirais sans même avoir besoin de me toucher."

Il rouvrit les yeux : “J’espère qu’un jour nous aurons l’occasion d’essayer.”

“Quoi d’autre ?”

“Tu écarterais les lèvres de ton sexe pour que je puisse tout voir bien clairement.”

Je ne pus m’empêcher de répéter ses paroles, tant je les trouvais érotiques : “Oui, Octavius, j’écarterai les lèvres de mon sexe au maximum pour que tu puisses tout voir.”

“Dis-le encore une fois.”

“J’écarterai les lèvres de mon sexe au maximum pour que tu puisses tout voir.”

“Xaviéra, je t’aime plus qu’il soit possible d’aimer. Je t’aime tellement que cela fait mal. Je ne peux plus respirer.”

La tête me tournait, mais je n’arrivais pas à faire cesser l’enivrante torture à laquelle ces questions nous soumettaient tous les deux. Je persistai : “Dis-moi autre chose.”

Il hésita, ce qui me rendit encore plus anxieuse de savoir. Je l’encourageai : “Allons, vas-y. Tu ne me choqueras pas.”

“J’aimerais te regarder pisser.”

Je planais par lévitation bien au-dessus du rire, de la surprise ou de

l'étonnement. Je répondis simplement :  
“Oui, j'aimerais pisser devant toi.”

“Et sur moi ?”

“Oui, Octavius, oui, oui, oui, oui, oui,  
OUI ! Oui pour tout !”

Nous nous regardâmes dans les yeux, hypnotisés par le vertige que chacun pouvait contempler dans l'âme de l'autre. Son corps, m'avait-il dit, lui faisait mal partout. Le mien aussi. Je chuchotai : “Tu veux sentir mes doigts encore une fois ?”

Il hocha la tête, et observa ma main disparaissant dans la culotte. Cette fois, je ne pus m'arrêter et continuai à me

caresser. Je regardai Octavius droit dans les yeux : “Regarde, Octavius,” récitais-je comme une incantation religieuse, “Regarde : je me touche, je me caresse, je me masturbe devant toi.”

Ce que je n'avais pas pu faire, quarante-huit heures plus tôt devant Francis me semblait si évident, si naturel devant Octavius qu'il ne me vint pas à l'idée que cela pouvait être indécent ou simplement osé. L'amour, c'est la liberté. Octavius, c'était la liberté. Monique, Olivier et Lucinda m'avaient aussi fait goûter à la liberté, mais il y avait des différences. La liberté de Lucinda avait été la plus belle des trois, car je l'aimais ;

malheureusement, elle ne m'aimait pas. Avec Octavius, j'étais, pour la première fois de ma vie, en position d'amour réciproque, et je sentais mon esprit éclater et se disperser aux dimensions de l'univers, car il me semblait avoir fusionné avec les mystères les plus profonds de l'existence ; je ne comprenais pas ces mystères ; ils restaient, resteraient toujours des mystères ; mais je les sentais en moi et à travers moi.

Lorsque j'entendis Octavius murmurer : "J'adore regarder cette bosse qui bouge sous le tissu, entre tes jambes et imaginer ce qu'elle fait", j'explosai, tout

simplement. Essayant de ne pas alarmer Francis, j'intériorisai l'orgasme le plus possible et réussis à me limiter à une série de gémissements et de cris en sourdine puis, sortant ma main, la tendis vers Octavius qui, comme la première fois, devint absolument extatique.

Je sortis de la pièce en courant et me précipitai dans ma chambre pour enlever mon sous-vêtement. Il était trempé. Au retour, je le mis hâtivement dans la poche du manteau d'Octavius. Francis avait commencé à faire le café. Soudain, je fus prise d'un horrible doute... Ne m'étais-je pas trompée de

manteau ? Ceux d'Octavius et de Francis se ressemblaient beaucoup. Avec des ruses de Sioux, j'allai vérifier : non, je ne m'étais pas trompée, mais l'idée qu'en arrivant au bureau Francis aurait pu tirer ma culotte de sa poche devant tous ses collègues ne me quittait pas. J'imaginai son étonnement, son incompréhension, l'hilarité générale, les taquineries... Un jour, cela vaudrait la peine que je le fasse exprès...

À partir de ce moment-là, j'eus le fou rire. Nous prenions le café. Octavius et Francis se demandaient ce qui se passait. Je m'assis, cette fois, sur le canapé, au lieu de m'y allonger. Je me sentais

comblée, heureuse, et n'avais pas envie qu'on me caresse les pieds.

Quand Octavius se leva pour partir, j'arrivai à lui murmurer : "Tu n'oublieras pas ? Je veux que tu me la rendes imprégnée de toi." Je prenais de moins en moins de précautions devant Francis. Cette fois, je lui saisis la main en l'accompagnant vers sa voiture et lui donnai un long baiser sur la bouche avant qu'il s'en aille. Pas de voisins pour nous espionner : l'allée qui mène de notre maison à la route serpente entre des haies de cyprès, mais, de l'embrasement de la porte, Francis nous regardait. Vingt secondes plus tard, la voiture

d'Octavius disparaissait dans la nuit. Francis et moi nous dirigeâmes vers nos chambres respectives. Sur le palier, il me prit dans ses bras et prononça doucement : “Je ne t’ai jamais vue aussi heureuse.”

“Cela t’ennuie ?”

“Non. Je veux que tu sois heureuse, mais sois prudente aussi. Les gens ne se rendent pas compte des risques qu’ils prennent ou des malheurs qu’ils se réservent, et tout cela pour le bénéfice de quelques spasmes.”

Jusqu’au moment où il avait mentionné *quelques spasmes*, j’avais pensé que ce

qu'il disait était d'une rare gentillesse. Mais son ignorance et sa stupidité me révoltèrent. Je le repoussai. "J'ai été trop prudente pendant trop longtemps, Francis. J'ai des centaines de spasmes à rattraper."

La deuxième lettre d'Octavius arriva le lendemain.

*Chère Xaviéra,*

*Notre dernière soirée a été merveilleuse. Tes baisers sont si tendres et les mots que nous prononçons sont si érotiques que je bande dès que je pense à toi ; mais il ne s'agit pas d'un érotisme banal. Il y a, dans cet érotisme, plus de tendresse et*

*d'amour que je n'ai jamais connus. Ce qui t'excite reflète exactement ce qui m'excite.*

*Suis-je en train de perdre la raison ? Je suis assis à mon bureau et je résiste de toutes mes forces à la tentation de te téléphoner. Peut-être vais-je y succomber dans un instant.*

*Je dois m'arrêter maintenant, sans quoi je vais t'ennuyer, et tu vas donner ta démission.*

*Je t'aime. Je ne le devrais pas, peut-être, mais je n'y peux rien. Voici une citation d'un poème oriental que j'ai lu il y a bien longtemps, à l'époque où j'étais encore au*

*collège : “Si ton amour pour moi est un grain de sable, mon amour pour toi est une plage immense...”*

*Avec tout mon amour et un million de baisers.*

*Moi*

Cette seconde lettre avait été mise dans une enveloppe A4. Avec elle se trouvait ma petite culotte. Elle était imbibée de sperme.

## **Chapitre XIX**

Pendant toute la semaine, des millions de personnes de par le monde attendent impatiemment le samedi tandis que moi, pendant cette fin de semaine-là, je ne souhaitais rien de mieux que de retourner au travail. Je ne pouvais même pas inviter Octavius le dimanche soir, car sa femme et lui étaient allés passer

deux jours dans leur résidence secondaire de Noirmoutier. Pour lui, il n'était pas question de se dérober. Isabelle faisait la loi, et comme il me l'avait expliqué assez piteusement, il vivait entièrement sous sa dépendance.

Depuis plusieurs jours, j'essayais de relativiser l'importance des sentiments qu'éprouvait Octavius envers moi. Quant à mes propres sentiments, je m'étais souvent demandée si je n'avais pas simplement joué à être amoureuse comme un chat joue avec une boulette en papier. L'effet thérapeutique, je devais en convenir, avait été excellent. Comme le remarquait Francis, je buvais

la vie comme si elle avait pétillé de bulles de champagne. Je me sentais, selon l'expression consacrée, *bien dans ma peau*.

J'avais, jusqu'ici, attendu le mardi et le jeudi soir avec grand plaisir, mais lorsque, pour une raison ou une autre, Octavius ne pouvait pas venir, sa compagnie ne m'avait pas manqué outre mesure... mais cette fin de semaine-là... celle qui suivit le jeudi où Octavius avait senti mes doigts... cette fin de semaine fut empreinte d'une étrange et nouvelle atmosphère. Je passais d'une pièce à l'autre avec un sac de plomb dans l'estomac. Je tournais comme une lionne

en cage et commençais à sérieusement sympathiser avec les félins du zoo. Mon corps, mon âme, n'étaient tendus que vers une chose : être de nouveau avec Octavius. Chacun de mes muscles me semblait fatigué, tétanisé. Il ne s'agissait même pas d'un besoin sexuel, quelque chose qui aurait pu être soulagé avec une bonne séance de masturbation ou un accouplement T.G.V. avec Francis. Je ne voulais qu'une chose : me précipiter vers Octavius, me blottir dans ses bras, et y rester jusqu'à la fin du monde. Même Lucinda ne m'avait jamais fait cet effet-là. Je défailtais de joie en la revoyant, mais le reste du temps, la

certitude que je la reverrais suffisait à mon bonheur.

Chaque fois qu'il croisait mon chemin, et ce depuis le petit déjeuner, Francis me demandait ce qui n'allait pas. Comment aurais-je pu le lui expliquer ? Il m'avait fallu si longtemps pour atteindre ce niveau de délicieuse souffrance ! J'avais évolué si lentement ! Malgré tous les griefs que je pouvais avoir contre Francis, ce n'était pas à moi de lui faire la leçon. Je ne le détestais pas ; je souhaitais seulement qu'un jour il tombe amoureux et fasse, lui aussi, l'expérience de ces tiraillements de solitude et de séparation. Quand on mentionne

*amour*, on pense au cœur, mais il me semble que le creux de l'estomac est un bien meilleur juge. "Suis-je amoureuse ? Ne le suis-je pas ?" Si l'estomac se tord comme une serpillière, tu es amoureuse. Les bouddhistes ne disent-ils pas que le ventre est notre deuxième cerveau ?

Et pourtant... et pourtant ! Mise au pied du mur devant le choix suivant : refaire ma vie avec Octavius ou avec Lucinda, j'aurais choisi Lucinda sans une seconde d'hésitation. Alors, qui aimais-je vraiment ? Le sait-on jamais sans l'ombre d'un doute ? La seule réponse qui puisse me satisfaire, c'est qu'il y a plusieurs paysages de l'amour. L'un n'est

pas nécessairement plus beau, plus noble, plus désirable ou plus émouvant que l'autre.

Avec Lucinda, j'aurais eu quelqu'un à pouvoir admirer. "Ne me mets pas sur un piédestal." Avait-elle souvent dit. Je ne le faisais pas, mais j'étais sûre qu'il n'y avait rien de mal à ce qu'une certaine dose d'admiration fasse partie de ce qui vous pousse à aimer une autre personne. Quand mes fantasmes me faisaient encore imaginer la possibilité de partager mon existence avec Lucinda, il me semblait qu'alors j'aurais pu puiser mon énergie dans la sienne. Ma seule ambition aurait été de la rendre

heureuse. Elle eût été ma force d'âme, ma religion.

Avec Octavius, il me semblait au contraire que c'était moi qui le protégeais, et que de nous deux, je possédais la personnalité la plus forte et la plus dominante. Comme un oiseau géant, je voulais le couvrir de mes ailes, et ne jamais laisser partir son corps chaud et sensuel, son visage innocent et ses regards d'enfant.

Une lettre de lui m'attendait sur mon bureau quand je repris le travail.

*Chère Xaviéra,*

*Tu es vraiment la personne la plus merveilleuse que j'aie jamais rencontrée. Tu es tellement fascinante, intelligente et je me sens si bien avec toi !*

*Te doutais-tu que j'étais en train de tomber amoureux de toi il y a quelques semaines ? Je me souviens que, pendant que nous allions au palais de justice, ce mardi fatal, je ressentais une telle vague d'amour et de tendresse pour toi que j'en avais du mal à respirer. J'essayais de me persuader que je ne pouvais pas, que je ne devais pas éprouver tant de choses pour toi, car dans mes rêves les plus fous, je n'imaginai pas que tu puisses m'apprécier ; encore moins m'aimer.*

*Quelle ironie ! Personne ne peut vous faire tomber amoureux de quelqu'un d'autre. Cela arrive, tout simplement, sans crier gare et avec la femme la plus improbable.*

Octavius avait raison. Après mon enfance chez des puritains et mon mariage avec Francis, j'étais vraiment une femme *improbable*. Malgré tout, et pour me rappeler que nous sommes tous plus vaniteux que nous ne le supposons, je trouvai l'adjectif plutôt blessant. Les amoureux ont peut-être tendance à en dire et à en écrire trop, tombant ainsi, tôt ou tard, dans le piège

d'une expression qui, sans le vouloir, heurte l'amour-propre de l'autre.

*Je ne croyais pas au coup de foudre. Maintenant j'y crois et ce n'est pas une simple bouffée de désir car, en ce cas, cela ne me ferait pas tant souffrir. Tu ne me manquerais pas autant durant les fins de semaine, et je ne fondrais pas d'amour chaque fois que tu es près de moi.*

*Je n'avais nullement l'intention de tomber amoureux de toi. C'était le destin... ou alors je suis fou ; les deux peut-être...*

*Il serait impossible de me faire croire que tu ne ressentes pas quelque chose pour*

*moi. J'ai tellement envie d'être seul avec toi que cela me fait mal. Nous devons chérir les moments que nous passons ensemble. La dernière fois, j'ai cru mourir de désir pour toi. Nos préférences sont si semblables que cela me fait presque peur. Il faut absolument que nous arrivions à passer ensemble plus que de courts moments volés aux circonstances de la vie.*

*Je t'aime plus que les mots ne sauront jamais le dire.*

*Un million de baisers.*

*Moi.*

Ainsi Octavius avait languï pour moi comme j'avais languï pour lui. Je voulais arrêter la planète et le temps. Je ne voulais plus aller au bureau, même si Octavius y était. Je voulais simplement me blottir dans ses bras. Si seulement j'avais pu changer Francis, Isabelle et Caroline en statues de sel ! Octavius et moi serions restés seuls au monde et j'aurais pu lui redire, des centaines de fois : "Comment puis-je te rendre heureux ?"

Je ne suis pas du genre à écrire des lettres d'amour. Je ne saurais guère quoi dire,

sinon *je t'aime, je t'aime, je t'aime...*  
comme une délicieuse punition  
d'écolière ; toute une page de *je t'aime*  
pour exorciser les centaines de fois où les  
autres le disent, mais où je ne l'avais pas  
dit ; les centaines de fois où moi, j'aurais  
pu le dire...

Je choisis du très beau papier à lettres,  
de ce papier dans l'épaisseur duquel se  
cachent des lignes bleutées, presque  
invisibles, un papier qui fleure le savon.  
Ma lettre terminée, je l'insérai dans une  
enveloppe digne du papier. J'étais une  
petite fille écrivant sa première lettre  
d'amour. Risible ? Ma mère en aurait ri,  
très certainement, mais je ne suis pas ma

mère ; je ne suis plus ma mère, et si, ayant lu cette lettre, elle l'avait lacérée de ses sarcasmes, cela ne m'aurait rien fait. J'aurais eu pitié d'elle. *Ris, chère mère, ris, je m'en fous complètement. J'ai finalement coupé le cordon ombilical, et je suis heureuse.* Et si la fille d'Octavius découvre un jour cette lettre et en prend connaissance ; et si, alors, elle aussi trouve cela comique ; si elle se moque de moi et d'Octavius, je lui dis solennellement, ici, dans ce journal : *Caroline, tes mépris d'adolescente ne pourront jamais entamer le bonheur que j'ai connu avec ton père.*

Pour une lettre d'amour, elle était bien courte, cette lettre :

*Cher Octavius,*

*Merci de ta dernière lettre, si belle !*

*Comment pourrais-je te rendre heureux ?  
Je veux que tes désirs et tes fantasmes se  
mettent à nu devant moi. Je veux les  
contempler comme un voyeur contemple  
une belle femme qui s'exhibe. Je veux que  
tu me fasses une liste de tout ce que tu  
aimerais faire avec moi. Absolument  
TOUT.*

*Je t'aime.*

La réponse d'Octavius ne se fit pas attendre.

*Chère Xaviera,,*

*Tu m'as demandé de mettre mon âme à nu. Je trouve cela fort excitant. Je ferai de mon mieux.*

*-- J'aime la position du missionnaire comme tout le monde, mais je ne la considère que comme une possibilité parmi bien d'autres. J'aimerais aussi te prendre en levrette... Cela me permettrait de caresser ton clitoris en même temps. C'est pour cela aussi que j'aimerais faire l'amour assis sur une chaise. Tu*

*t'empalerais sur moi et nous aurions tous deux les mains libres. Au lit, j'adorerais que tu te mettes sur moi, bien sûr. Position cowboy, paraît-il.*

*-- À part cela, qui est assez évident, j'aimerais être couché nu contre toi, sans bouger, sans rien faire ; seulement des baisers peut-être.*

C'était exactement ce que j'avais tant aimé faire avec Lucinda. Octavius m'apparaissait de plus en plus comme mon partenaire idéal.

*-- Tu sais déjà combien j'aime t'embrasser et boire ta salive.*

-- Tu sais aussi que j'aimerais te regarder pisser, que j'aimerais sentir couler ton urine sur ma main, sur d'autres parties de mon corps et aussi, lorsque tu es sur moi, pendant que je te pénètre.

-- Je voudrais te regarder te masturber dans tellement de circonstances différentes !... avec ou sans ta petite culotte, couchée, assise, debout... Les variations sont infinies, et dans mes fantasmes, j'aimerais que tout cela soit filmé. Imagine une bande vidéo de trois heures montrant Xaviera se masturbant au fil des semaines, des mois et – pourquoi pas ? – des années. L'esprit défaille...

En fin de compte, nous n'accomplîmes jamais ces projets. D'autres, du même style, furent mentionnés de temps en temps, mais lorsque nous étions ensemble, nous n'avions d'yeux, d'oreilles, de mains, de lèvres et de langue que l'un pour l'autre. J'étais, malgré tout, terriblement excitée à l'idée qu'il voulût s'adonner à des jeux d'exhibitionnisme. Lui-même, il me le dit souvent, était également excité par le fait que j'étais disposée à y participer... impatiente, même. Nous entrions dans l'âme et les désirs de l'autre par des portes grand ouvertes, et cette liberté nous rendait tellement ivres d'amour

que, lorsque nous devînmes amants, nous passâmes souvent d'interminables heures à ne rien faire si ce n'est que nous écoutions battre nos cœurs. Nous savourions la douce nudité de nos corps de la tête aux pieds, et la chaleur d'un souffle sur l'épaule. Nous nous accrochions l'un à l'autre avec une lente et douce forme de désespoir, ne désirant jamais nous séparer, souffrant de ne pouvoir arrêter la pendule, anxieux de nous confondre avec l'éternité. Être amoureux veut dire que le plus léger des contacts, le plus fugace des baisers sur des lèvres brûlantes possède un parfum de paradis. Aucun besoin de faire des

acrobaties sur des balançoires, mais quand, symboliquement parlant, on fait de ces acrobaties, c'est à dire quand on s'adonne à des jeux dits *osés* ou *indécents* comme ceux qui consistent à se photographier ou à se filmer, cela devient proprement affolant, car le plaisir d'unir les corps est supplanté par celui d'unir les âmes. Octavius et moi étions si accordés dans l'acceptation de nos suggestions respectives que nos âmes s'étaient effectivement confondues comme deux ombres superposées. C'était, que nous fussions ensemble ou pas, comme un orgasme continu de l'esprit, merveilleusement épuisant et

douloureux. C'était l'amour à son niveau d'intensité le plus insoutenable. C'était la contemplation d'un être humain sans ses défenses ou ses mensonges, un être vu dans toute sa nudité, sa puérité et sa naïveté : un rayon de soleil plongeant vers l'infini et qu'on ne pouvait fixer trop longtemps sans avoir le vertige.

*As-tu jamais essayé cela : tu prends la verge de l'homme dans ta main et tu te frottes le clitoris avec le gland ? Je ne sais pas combien de temps je pourrais durer et il se peut que je jouisse le premier, mais cela vaudrait la peine d'essayer.*

-- *Si cela te fait plaisir, j'aimerais aussi me masturber devant toi avec autant de variations et en autant de positions que tu pourrais imaginer. C'est toi qui me dirais quoi faire.*

-- *...ce qui me mène à cette remarque : j'adore quand c'est toi qui prends l'initiative.*

-- *J'aimerais jouer à "poupée de son". L'un de nous s'étend, tout habillé, sur un lit ou sur un sofa et devient complètement mou, comme une poupée de son ; et l'autre fait absolument tout ce qu'il veut - ou tout ce qu'elle veut, bien entendu - car la "poupée" reste immobile, sans réaction.*

*J'imagine te déshabillant lentement, prenant tout mon temps, admirant ta vulve que, soit dit en passant, je n'ai encore jamais vue. Je rêve de lui ouvrir les grandes et petites lèvres avec lenteur, douceur, et par-dessus tout, avec amour.*

*-- J'aimerais que tu te déshabilles et que tu danses nue devant moi jusqu'à ce que tu te mettes à transpirer. À ce moment-là, je te lécherais le corps, surtout les gouttes roulant entre tes seins. Je n'ai jamais eu envie de faire cela avec une autre femme. Si une magnifique jeune fille se présentait à moi toute nue, mais couverte de sueur, cela ne me tenterait pas. Je lui demanderais d'aller prendre une douche,*

*mais avec toi, c'est différent... tout est différent.*

*-- Je voudrais être à genoux au-dessus de toi pendant que tu me fais jouir à la main et je voudrais que le sperme atterrisse sur ta poitrine et sur ton visage.*

*-- Au-dessus de tout, je place le fait de lécher et d'être sucé. J'aime autant donner que recevoir. C'est ma grande passion. Parfois, à l'étude, alors que nous nous comportons si correctement, j'imagine que tu es assise sur mon bureau en face de moi, les pieds sur ma chaise ou croisés derrière mon dos et que je te lèche. Je meurs d'envie de glisser ma langue et mes*

*lèvres de l'entrée de ton vagin à ton clitoris et de m'y perdre comme en un paysage enchanté. Xaviéra, pourquoi me demander d'écrire cette liste ? Elle me rend fou.*

*Je t'adore.*

*Moi.*

Avant qu'Octavius arrive ce soir-là, j'eus une sérieuse conversation avec Francis. "Francis, je vais avoir une liaison avec Octavius."

Nous étions allés faire des courses. C'était un jeudi, en fin d'après-midi. Il faisait sombre, il faisait froid, il y avait du crachin, le supermarché était bondé,

le parc à voitures plein à craquer, les automobilistes énervés ; bref, un vrai cauchemar. Nous avons simplement posé les sacs de provisions sur le carrelage de la cuisine et préparé une tasse de thé pour reprendre nos esprits. Nous étions allés la boire face à face, à la table de la salle à manger. Francis resta longtemps silencieux ; à tel point que je commençai à me demander s'il avait bien entendu. Il porta sa tasse de thé à ses lèvres puis se leva et alla regarder le jardin par la fenêtre. Je le rejoignis. Une forte brume avait pris le relais du crachin et insérait ses tentacules entre les arbres. Je regardais Francis, mais il

évitait mon regard. Finalement, il marmonna : “Je croyais que tu en avais déjà une. Je t’ai vu l’embrasser.”

“En un sens, oui, c’est vrai : nous avons déjà une liaison, mais embrasser ne me suffit plus.”

“Tu n’as pas demandé ma permission quand tu me laissais croire que tu allais chez Lucinda presque tous les soirs. Pourquoi la demander maintenant ?”

“D’une part, Francis, je ne te demande rien. Je t’informe, c’est tout... et d’autre part, je ne te laissais pas croire que j’allais chez Lucinda. J’y allais vraiment.”

Il se tourna vers moi, le visage plissé de colère : “Alors, tu n’avais pas de liaison ? Tu voulais me rendre jaloux ?”

“Francis, tu es tellement aveugle ! J’avais une liaison **avec** Lucinda.”

“C’est impossible.” Ricana-t-il.

Je m’attendais à tout sauf à ce genre de réaction. Elle me révolta. “Pourquoi ?”

“Tu n’es quand même pas lesbienne ?”

La stupidité de Francis m’avait d’abord fait perdre mon calme, mais sa dernière remarque fit disparaître la colère. Découragée, je sentis des larmes gonfler mes paupières.

“Tu as raison, Francis : je ne suis pas lesbienne, je ne suis pas hétérosexuelle et je ne suis pas bisexuelle ; je ne suis que moi-même. Je n’ai pas besoin qu’on m’accroche une étiquette sur le dos. Je suis une femme assoiffée d’amour. Je veux en donner et en recevoir. Y a-t-il du mal à cela ?”

“Assoiffée d’amour ? Ce que tu veux dire, c’est que tu es assoiffée de sexe.”

“Y a-t-il aussi du mal à cela ?”

“Mais je peux t’en donner, moi. Je ne suis pas impuissant que je sache.”

“Tu peux me donner un casse-croûte. Moi, je veux de la grande cuisine.”

“Tu veux des perversions.”

“Francis, tu ne sais pas ce que tu racontes. Les perversions, ce sont les tortures, les excréments, les chaînes, les menottes, le cuir, les fouets, les couches de bébé, les morsures, le sang, les règles... J'en passe et des meilleures. Ce n'est pas du tout ce que je veux si cela peut te rassurer.”

“Alors je ne comprends plus.”

“Tu ne comprends plus ? Mon pauvre ami, tu n'as jamais compris parce que tu n'as jamais voulu comprendre. J'espère qu'un jour tu te rendras compte de la

façon dont tu as gâché ta vie... sans parler de la mienne.”

Il haussa les épaules, comme je savais qu’il le ferait. Dans son esprit je me comportais de nouveau comme une femme puérile et superficielle... Je décidai de rendre à la conversation un ton plus terre à terre. “Je vais demander à Octavius de m’emmener dans un motel.”

“NON!”

La réaction de Francis avait été si violente que j’en sursautai et que ma tasse cliqueta contre la soucoupe. Il continua, plus calmement : “Non, ne

fais pas cela. Écoute, je ne te demande pas grand-chose, mais si tu dois faire l'amour avec Octavius, au moins fais-le ici où il fait bon et où c'est confortable. Regarde-moi ce temps ! Je ne veux pas que tu traînes dehors, la nuit, par un temps pareil, dans une circulation infernale pour te retrouver dans un motel déprimant. Et encore, sans mentionner les possibilités de te faire agresser. Non, tu restes ici, là où tu ne risques rien.”

Et voilà. Je retrouvais l'autre facette de Francis, celle du type bien, celle d'un homme qui, à sa façon à lui, éprouvait de l'amour pour moi. “Alors, tu es

d'accord pour que je l'emmène dans ma chambre ?”

“Absolument pas.” Il se leva. J'en fis autant. Il posa nos tasses sur la table, me prit par les épaules et ajouta très doucement, suppliant presque : “J'aimerais que vous restiez au salon. Après cela, je m'en fous. C'est tout de même assez confortable, non ?”

Je regardai par la fenêtre, me détachai des bras de Francis et allai fermer les rideaux. Il avait raison. Sortir est une corvée. Le pauvre Octavius serait donc le seul à prendre la route pour venir jusqu'ici puis rentrer chez lui. Mais

pourquoi le salon ? Francis délimitait son territoire. La frontière commençait au bas de l'escalier. En fin de compte, pourquoi pas ? C'est la plus grande pièce de la maison. Il y a un canapé, un sofa et deux fauteuils, un tapis fort épais et fort doux. Il y fait bon. On s'y sent bien, et si Octavius voulait me voir danser nue, il y avait certainement assez de place pour cela. Je me retournai vers Francis, le serrai dans mes bras et lui donnai un petit baiser sur les lèvres. "Tu ne redescendras pas sans crier gare, n'est-ce pas ?"

“Mais non. Pour qui me prends-tu ? Si on se met d'accord sur quelque chose, tu peux compter sur moi.”

“Ça t'excitera de penser à ce que nous ferons ?”

Pas de réponse. Une fois de plus, il évitait de croiser mon regard. Je lui pris la tête des deux mains et le forçai à me regarder : “Alors, ça t'excitera, oui ou non ?”

“Laisse-moi tranquille.”

“Tu te masturberas ?”

Il se dégagea et je crus qu'il allait me gifler, mais le visage rouge comme une

tomate, il parvint à se contenir.  
“Xaviéra, comment peux-tu dire des choses pareilles ? Il n’y a que les adolescents qui se mmmm.... masturbent.”

“Ah, vraiment ? Quel puits de science ! Et où as-tu pris cela ? Dans un dépliant trouvé à la porte d’une église ? Est-ce que cela s’appelait *L’Adolescence chrétienne* ou *La Sainteté du Mariage* par le Père Montretout, S.J. ?”

Je ne m’attendais pas à une réponse et n’en obtins aucune. Je me dirigeai vers la cuisine pour déballer nos provisions, mais poussée par un diable taquin, je

repassai la tête à la porte de la salle à manger. “Eh bien moi, je parie que tu aimerais nous regarder.”

“Xaviéra !”

“Réponds, nom d’une pipe.”

Il se précipita dans l’escalier, et je l’entendis claquer la porte de sa chambre. Et voilà, pensai-je, soudain un peu triste : voilà l’homme qui me répète que je dois cesser de me comporter comme une enfant. J’attrapai un sac de provisions, le flanquai sur le comptoir et commençai à en sortir les différents articles : certains pour le frigo, d’autres

pour les placards... nouilles, sacs à poubelles, margarine...

Soudain je me rendis compte que Francis était revenu silencieusement dans la cuisine. Je le regardai comme pour dire : “Et alors ?” Il sourit timidement : “Nous nous sommes mis d'accord. Ne gâchons pas le reste de la soirée. Apéritif?”

## **Chapitre XX**

Octavius arriva vers sept heures pour ce que j'avais conçu, tout à fait délibérément, comme un repas simple : un parmentier de poisson avec une légère béchamel et un rien de fromage râpé doré au four. J'avais tout de même choisi un Doisy Daëne sec d'une dizaine d'années de bouteille. Ni entrée, ni

fromage : juste une corbeille de fruits au dessert. Pour l'occasion, et après un long bain moussant, j'avais mis une robe bleu foncé unie, très courte, mais à col droit et à manches longues. D'ordinaire, je ne me changeais pas pour Octavius : je n'en avais pas le temps, car sitôt revenue du bureau, je préparais le repas.

Je voyais qu'il était trop poli pour faire des remarques, que ce soit sur la nature du repas ou sur mon apparence, mais il se rendait bien compte qu'il y avait du mystère dans l'air. Je ne révélai rien malgré l'envie que j'en avais. Cela me rendait tour à tour sobrement silencieuse ou, au contraire, victime de

crises de fou rire. Une ou deux fois, je remarquai que notre Octavius lançait à Francis des regards qui semblaient lui demander discrètement “Qu’est-ce qui se passe ?” et Francis répondait en haussant les sourcils comme pour dire : “Aucune idée.” Ainsi Francis pouvait se transformer en comédien s’il le voulait. On n’est jamais au bout des surprises. Ce sacré Francis est en train de s’amuser énormément, pensai-je. Il y a peut-être encore de l’espoir. Mais je savais qu’il n’y avait plus d’espoir même si, en fait, il était bien vrai que Francis s’amusait. Il n’aurait jamais eu le courage d’admettre qu’il trouvait excitante l’idée que j’allais

faire l'amour avec Octavius. Francis avait peut-être été un petit garçon tout à fait normal pour commencer, mais de même que mes parents avaient fait de leur mieux pour m'empêcher d'aimer, et avaient presque réussi, quelqu'un ou quelque chose avait eu le même effet sur la vie sexuelle de mon futur mari.

Vers la fin du repas, je n'arrivai plus à prononcer un seul mot. J'allais... j'allais être nue devant Octavius. Il allait m'embrasser. Nous allions nous lécher les parties les plus intimes. C'était aussi paralysant que, pour une très jeune fille, l'idée de se préparer à son premier rendez-vous *sérieux*. Je me préparais,

moi, à un véritable saut dans l'inconnu. Je n'avais plus, soudain, aucun désir.

Sans raison, je me mis à penser à d'autres choses : les maladies vénériennes, le SIDA... La femme d'Octavius changeait apparemment d'amoureux tous les trois mois à peu près. Cela voulait dire quatre hommes par an ; quarante en dix ans. Et il avait admis qu'il couchait encore avec elle. Et il... il n'aurait certainement pas de préservatifs sur lui, et il ne fallait pas compter sur moi pour en fournir. Octavius et moi étions tombés d'accord sur le fait que la pénétration, les *rappports* comme on dit de nos jours, n'étaient pas une priorité. Pourtant, et bien que mes

élans sexuels fussent, à ce moment précis, au plus bas, je voulais désespérément avoir de ces rapports avec lui ce soir-là. C'était une question de convenances, un symbole, un sceau officiel. C'était totalement inévitable.

Soudain plus optimiste, je regardai Octavius droit dans les yeux et souris en pensant : *je vais, pour la première fois, faire l'amour avec toi, et tu n'en sais rien. C'est extraordinaire. C'est formidable.* Octavius sourit aussi et demanda :  
“Quoi ?”

“Quoi, quoi ?”

“Pourquoi est-ce que tu me regardes comme cela ?”

“Je ne te le dirai pas. Tu verras bien.”

Francis se leva.

“Bon. Eh bien, je vous laisse. Bonsoir.”

Avec des mouvements exagérés des lèvres, Octavius forma les mots : “Pas de café” ? Je secouai la tête : “non” et alors que l’on pouvait entendre Francis monter l’escalier, il ajouta, distinctement cette fois : “Francis ne fait donc pas la vaisselle ? Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond, ici. Il serait peut-être préférable que je m’en aille.”

“Et où irais-tu ?”

“Je ne sais pas ; un bar, un cinéma jusqu’à ce que je puisse rentrer à la maison.”

“Et pourquoi ne pourrais-tu rentrer à la maison ?”

“Voyons, Xaviéra, tu le sais fort bien. Le petit ami du moment, naturellement. Chaque fois que je viens ici, Isabelle l’invite à venir passer la soirée avec elle.”

Je me demandai, rien qu’un instant, où Isabelle pouvait bien garer Caroline pendant ces soirées-là, mais pour l’instant, j’avais d’autres chats à fouetter. Décelant un léger voile d’inquiétude sur

le visage d'Octavius, je me levai. Selon un scénario maintenant devenu classique, nous aurions dû rapprocher nos chaises et commencer à nous embrasser. Je lui tendis la main, et il se leva également. “Nous allons au salon.” Expliquai-je.

Arrivé dans la pièce, Octavius jeta des regards discrets autour de lui comme pour s'assurer que Francis était bien parti. Je me tournai vers lui et lui donnai un long baiser sur la bouche. Mes lèvres sur les siennes, je lui dis doucement, mais clairement : “Francis ne va pas revenir.”

Octavius me repoussa doucement pour me regarder. Je répétais : “Francis ne va pas revenir.” Puis ajoutai : “Aimerais-tu me voir nue ?”

“Mon Dieu ! Tu es sûre ?”

“Tu n’as pas répondu à ma question.”

“Oui, oui, naturellement.

“Tu veux me déshabiller ou tu préfères que je le fasse devant toi ?”

Pas de réponse. Il semblait absolument pétrifié, mais je le comprenais, car j’avais ressenti la même chose, quelques minutes plus tôt, dans la salle à manger. Il était clairement pris par surprise alors

que j'avais eu, moi, le temps de me familiariser avec les vagues de sentiments contradictoires qui m'avaient alors submergée : désir, peur, désir... Devant sa gentillesse et sa timidité, le désir avait gagné et je mourais maintenant d'envie de faire l'amour avec lui, mais tout ce qu'il put faire fut de répéter : "Tu es sûre ?"

Je défis les quelques boutons qui descendaient du col de ma robe puis la soulevai et la retirai par en-dessus, comme un pull. Je ne portais pas de soutien-gorge. Mes seins sont si petits ! Je crus qu'Octavius allait s'évanouir, mais il se domina, s'avança vers moi et

murmura une fois de plus : “Oh, mon Dieu !”

Il fit glisser sa bouche sur ma poitrine, allant d'un sein à l'autre, et s'arrêtant pour en prendre le bout entre ses lèvres et lui donner des petits coups de langue. Il se retira puis étendit ses mains vers mes seins comme s'ils allaient le brûler. Il les toucha si légèrement et si délicatement que j'en frissonnai puis il se remit à les embrasser et à descendre vers ma culotte.

D'un seul mouvement, je m'en débarrassai. À l'exception de mes socquettes, j'étais maintenant nue.

Octavius tomba à genoux et commença à me lécher puis, s'arrêtant soudain, il leva le visage vers moi et s'exclama : "Tu es complètement épilée !"

"Je suis toujours épilée. À ton avis, c'est une bonne chose ou une mauvaise ?"

"C'est superbe. J'adore."

"Tu vas rester habillé toute la soirée ?"

Il se releva. "Oh, non, bien sûr. Désolé. Tout cela est arrivé si vite !"

Pendant qu'il se déshabillait, je m'assis sur le sofa. Quand il fut nu, il s'agenouilla devant moi et se remit à me lécher. Le fait que nous n'étions pas

dans une chambre à coucher me semblait terriblement excitant. Je mourais d'envie de le sentir en moi. Sa technique était superbe et je montais rapidement vers la jouissance. Je le repoussai, m'étendis sur le siège, ouvris les jambes, et la voix rauque de désir, intimai à Octavius : "Pénètre-moi."

"Tu es sûre ?"

Malgré la magnifique intensité du moment, je ne pus m'empêcher de penser : *s'il me dit encore une fois "Tu es sûre ?" je l'étrangle.* Je hochai la tête. Il se plaça doucement au-dessus de moi, et supportant tout son poids sur ses mains,

inséra une partie de sa verge, s'arrêta quelques secondes puis la glissa sans effort dans mon vagin. Je jouis presque immédiatement. Lui aussi. Je le regardai en riant : "Et nous qui recherchions la subtilité en amour !"

Il se dégagea. J'attrapai son pénis, qui était encore en érection, et le tirai vers moi deux ou trois fois comme on trait le pis d'une vache. J'ai toujours aimé faire cela pour voir le corps de l'homme tressauter, car il est tellement sensible alors ; j'aime aussi le glissement de cette chaleur gluante contre ma paume. Il s'agenouilla entre mes jambes et se perdit dans la contemplation de mon

sexe. Je sentais le sperme s'écouler lentement hors de moi et mouiller l'anus.

“Qu'est-ce que tu regardes ?”

“Un spectacle merveilleux. Tes pétales sont si roses, dilatées et luisantes ! Il y a une deuxième coulée de sperme ou de cyprine qui s'apprête à sortir et, sans aucun poil en vue, tout cela a l'air si propre, si net, si doux, si... si...”

Il était à court d'adjectifs. Il introduisit son index, ce qui me fit frémir comme lorsque j'avais agrippé sa verge puis il le retira et le lécha.

“Tu en veux ?” demanda-t-il.

“Oui, je veux te goûter.”

Il remit son doigt puis me le donna à sucer avant de se pencher vers moi pour m’embrasser. Nous nous redressâmes et nous assîmes côte à côte sur le sofa. Octavius me serra dans ses bras, et nous restâmes ainsi de longues minutes, ma tête contre sa poitrine, la sienne contre ma nuque. Il fut le premier à rompre le silence :

“Nous devrions peut-être aller nous laver.”

“Non. Francis m’a fait promettre de ne pas aller à l’étage.”

Je fus alors secouée d'un rire silencieux et ajoutai : "Je suis en train de mouiller le sofa. C'est sa faute."

"Sais-tu que, pour les papillons, le sens de l'odorat et celui du goût sont au bout de leurs pattes ?"

Comment répondre à une question de ce genre de la part l'homme que vous aimez et qui vient d'éjaculer en vous pour la première fois ? "Non, Octavius. Je ne le savais pas."

"Et bien maintenant, je serais capable de décrire ce qu'ils ressentent."

".....???"

“Quand mon gland s’est posé à l’entrée de ton vagin, je te jure que j’ai pu goûter le liquide qui s’échappait de toi. Il était chaud et salé, et c’est cela qui m’a fait jouir si rapidement.”

“Je te dois des excuses.”

“Comment cela ?”

“Je croyais que tu étais en train de perdre la raison.”

D’une part, j’avais envie de m’endormir sur la poitrine d’Octavius, mais d’autre part, et même si la pièce était chaude et confortable, je frissonnais légèrement. Je murmurai : “Ça t’ennuie si on se rhabille ?”

“Pas le moins du monde.”

Pourtant nous ne bougeâmes ni l'un ni l'autre pendant de longues minutes. J'avais de plus en plus froid ; je voulais mettre quelque chose sur mes épaules. En même temps, je n'arrivais pas à m'arracher à la douceur d'Octavius. Je m'y forçai pourtant, me levai puis remis mon slip et ma robe. “Je vais faire du café.”

Quand je revins, Octavius s'était également rhabillé à l'exception de sa cravate et de sa veste. Je m'assis près de lui et le serrai dans mes bras. “Tu vas me laisser tomber comme une vieille

chaussette maintenant que tu m'as conquise ?”

Il rit gentiment : “Il y a des hommes qui font cela, je sais. Je ne les comprends pas. D'ailleurs, je ne t'ai pas *conquise*. Je ne te possède pas : je t'aime. Ce n'est tout de même pas la même chose.”

“Pas de nouvelle entaille sur le bois de ton lit : numéro soixante-cinq ou quelque chose comme cela ? Carnet scolaire : dix sur vingt... et encore, si j'ai beaucoup de chance.”

“Soixante-cinq ? Comme tu y vas ! Je ne suis pas irrésistible. C'est bien dommage, d'ailleurs. En général, il faut

que je me décarcasse pour *conquérir* une femme, comme tu dis.”

“En général ? Alors, tu m’as trouvée trop facile ?”

“Xaviéra, je t’en prie. La fille facile ou pas facile, c’est des histoires de collégiens. Je tiens à te dire que même si je ne devais jamais te revoir, les moments que nous avons passés ensemble resteront les meilleurs de ma vie. Je sais cela sans l’ombre d’un doute.”

“Même si, ce soir, nous sommes allés un peu vite en besogne ?”

“Aucune importance, puisque je t’aime.”

“Si Francis nous avait espionnés, il se serait senti justifié dans sa façon de faire... sauf qu’il n’aurait jamais commencé par me lécher.”

“C’était un début. Nous avons brûlé les étapes parce que nous étions tous les deux un peu intimidés, un peu mal à l’aise. Tu verras, la prochaine fois, ce sera beaucoup mieux... si tu veux qu’il y ait une prochaine fois, bien entendu.”

Je le secouai dans mes bras : “Bien sûr qu’il y aura une prochaine fois. Maintenant que je t’ai *conquis*, je ne te lâche plus.”

“Tu m’as demandé de faire une liste, mais tu ne m’as pas donné la tienne.”

“La mienne ? Mais c’est la même : tu es mon partenaire idéal.”

Il m’embrassa. Les cafés se refroidissaient. Octavius plaça ses lèvres contre mon oreille et chuchota : “Je n’ai pas d’érection, et pourtant j’ai envie de recommencer à faire l’amour avec toi.”

“Moi aussi. Par contre, moi, j’ai une érection en ce sens que mes petites lèvres sont gonflées à m’en faire mal.”

“Veux-tu que je te lèche ?”

“Ce serait bien, mais je me sens toute mouillée et poisseuse. J’ai l’impression d’être assise dans une flaque de confiture.”

“J’adore la confiture : enlève ta petite culotte.”

Je lui obéis, avançai les fesses sur le rebord du sofa, me laissai retomber en arrière, remontai ma robe sur mon ventre, ouvris les jambes, et hurlai presque : “Vas-y, partenaire idéal, lèche, lèche et fais-moi jouir. J’ai pris tellement de retard ! Aide-moi à le rattraper.”

La troisième lettre d’Octavius :

*Chère Xaviéra,*

JE T'AIME VRAIMENT.

*Tu vas tellement me manquer cette fin de semaine ! Si je rencontrais un génie, je n'aurais qu'un seul souhait : passer toute une fin de semaine avec toi, avoir le temps de te serrer dans mes bras, de te parler et de t'aimer...*

*Je t'adore.*

*Moi.*

## Chapitre XXI

Si la fin de semaine précédente avait été une introduction au mal d'amour, la suivante fut une véritable torture. Me lever, préparer le petit déjeuner, prendre une douche... je ne sais quoi encore... tout me donnait l'impression d'être sur une planète deux fois plus grosse que la Terre avec deux fois la gravité, et d'y

faire évoluer un corps pesant le double de son poids normal : chaque mouvement requérant un effort immense, comme en un film au ralenti. Francis me demanda s'il y avait des courses à faire et s'offrit d'y aller à ma place car, d'après lui, j'avais "une mine de papier mâché". Je lui donnai la liste. Mon corps était raide et brûlant... et pourtant j'avais froid ; c'est l'intérieur qui me brûlait. J'aurais voulu câliner un gros chien. Je dus me contenter du chat.

Par surcroît de malheur, Octavius et moi savions qu'Isabelle avait réservé des vacances de Noël aux Bermudes pour elle-même et sa famille. Comme Noël

tombait un mercredi, elle avait insisté pour que son mari ferme les bureaux du vendredi 20 décembre au lundi 6 janvier. C'était elle qui lui avait acheté son étude. Avec un revenu de cent millions de Francs par an, Isabelle décrivait l'activité professionnelle de son mari comme *un passe-temps*, un petit quelque chose pour l'empêcher de s'ennuyer.

Plus le temps fuyait, plus l'approche des vacances de Noël nous angoissait. S'il était tellement dur de passer une simple fin de semaine sans se voir, comment pourrions-nous supporter une séparation de dix-sept jours ? Nous

essayions, sans y parvenir, de ne pas y penser.

Chez moi, je circulais de pièce en pièce comme si j'avais espéré trouver par hasard quelque chose d'intéressant à faire. Le téléphone sonna. C'était Octavius.

“Je suis à Noirmoutier. Isabelle et Caroline sont parties faire des courses. Es-tu seule ?”

“Oui.”

“Qu'est-ce que tu portes ?”

“Une chemise d'homme blanche et un blue-jean.”

“Je ne t’ai jamais vue en jeans.” (Il le disait correctement, à l’américaine, en mettent un “s” à la fin et en le prononçant).

“Je le mettrai pour toi la prochaine fois, mais je ne pense pas que tu trouves cela très excitant.”

“Ça dépend. Il a une braguette à fermeture éclair ?

“Oui.”

“Alors je le trouverai excitant. J’ouvrirai la braguette et je glisserai la main contre ta petite culotte.”

“Vieux vicelard !”

“Je ne suis pas vieux.”

“Et toi ?” repris-je, “qu’est-ce que tu portes ?”

“J’ai fait la grasse matinée. Je viens seulement de me réveiller. Je suis encore en pyjama et je suis assis sur le bord du lit. Où es-tu ?”

“Dans mon cabinet de travail.”

“Tu es assise sur une chaise devant ton ordinateur ?”

“Non, il y a un canapé dans le bureau.”

“Oh !”

Il y eut un long silence puis il reprit :  
“Tu sais ce que j’aimerais ?”

“Peut-être. S’agirait-il d’un coup de téléphone obscène ?”

“Sans l’ombre d’un doute.”

“Vas-y. Dis-moi.”

“Abaisse ton jeans sur tes chevilles, mais garde ta petite culotte. Fais-toi jouir en te frottant au travers du tissu puis, mardi matin, tu me la donneras.”

“D’accord. Et toi, que vas-tu faire ?”

“Ce que tu voudras. J’ai, près de moi, la dernière petite culotte que tu m’as donnée. Elle a encore une odeur

merveilleuse... Nous allons prendre notre temps, n'est-ce pas ?”

“Je ne vais pas toujours aussi vite que la dernière fois, tu sais.”

“Je sais. J'aimerais seulement pouvoir te regarder.”

“Moi aussi.”

À partir de ce moment, la conversation devint assez confuse. De longs silences entrecoupés de soupirs et d'indistincts *je t'aime...* Je me retenais de jouir, car je voulais l'attendre. Quand il cria : “Je jouis, je jouis !” j'accélérai le mouvement de mes doigts et réussis à jouir quelques secondes plus tard.

Cela me remonta le moral. Je me sentis beaucoup mieux pour le restant de la journée. Nous décidâmes que chaque fois que les circonstances le permettraient, nous commencerions immédiatement à nous caresser, même si cela ne devait pas conduire à l'orgasme. C'étaient des illusions, bien sûr : le résultat fut toujours identique. Nous avons baptisé cela *le médicament anti-mal d'amour*. Cela marchait assez bien, mais pas complètement. Nous mourrions encore d'envie de nous serrer dans les bras l'un de l'autre. Ni lui ni moi ne voulions raccrocher. Le silence s'installait. L'un de nous demandait :

“Tu es encore là” ? Un jour, Octavius me dit : “Tu ne vas pas me croire.”

“Qu’est-ce qu’il y a ?”

“Je suis en train d’avoir une seconde érection.”

“Tu vas recommencer ?”

“Je vais essayer. Tu sais, il y a bien longtemps que je n’ai pas eu une deuxième érection. Je devais être adolescent. Qu’est-ce que tu m’as fait, Xaviéra ? Est-ce un tour de magie ?”

“Raconte-moi ce qui s’est passé quand tu étais adolescent.”

“Je devais avoir quinze ans. J’étais pratiquement... disons... inépuisable, à l’époque. Ma petite amie et moi avions décidé de voir combien de fois je pourrais jouir... si elle me caressait ; c’est-à-dire combien de fois de suite. Elle m’a fait éjaculer cinq fois dans l’après-midi. Vers la fin, cela faisait presque mal, mais j’ai trouvé l’expérience... fascinante.”

“Cela t’a fait une forte impression, de toute évidence. Irais-tu jusqu’à dire que c’est l’un des meilleurs moments de ta jeunesse ?”

“Je n’y avais pas pensé, mais la réponse est oui.”

“Est-ce un meilleur souvenir que, par exemple, ta première voiture ?”

“Sans aucun doute. Cela reste un épisode merveilleux.”

“Tu vois : à partir du moment où nous n’avons ni faim ni froid, nous voyons bien que les possessions n’ont aucune importance. Ce que nous faisons en ce moment est beaucoup plus significatif.”

“Tu le fais aussi ?”

“Bien sûr.”

“Tu crois pouvoir y arriver une deuxième fois ?”

“Certainement. Et toi ?”

“Idem. C’est merveilleux, n’est-ce pas ?”

“Oui, c’est merveilleux et je t’adore.”

“Je t’adore, Xaviéra.”

\*

Si l’on excepte les angoisses que nous donnait l’approche des vacances de Noël, Octavius et moi avions, deux fois par semaine, des relations que je qualifierais de normales, mais que Francis aurait certainement baptisées de perverses. Octavius était un amant

délicat, prévenant, mais aussi remarquablement inventif, sensuel et enthousiaste. À ces qualités, il ajoutait un sens de l'humour qui me prenait souvent au dépourvu et donnait à nos ébats une saveur unique. Comme avec Lucinda, j'aimais procéder lentement, extrayant ce que chaque seconde avait à offrir de mieux. Nous passions des heures à nous regarder, à nous explorer, à nous embrasser, à nous lécher, à nous câliner, mais, par contraste avec ce qui s'était passé avec Lucinda, nous ne nous lassions jamais de répéter à quel point nous nous aimions, à quel point nous apprécions ce que nous faisons, ce que

nous ressentions, et à quel point nous pensions que l'autre était unique et sublime. Pas besoin de liste. Nous faisons l'amour ; le temps s'arrêtait, et nous nous réveillions à des heures indues sur le tapis du salon.

Le reste de la semaine, je marchais sur un coussin d'air. Francis n'arrêtait pas de me dire qu'il m'avait rarement vue si heureuse.

Ce que je trouvais le plus étonnant, peut-être, c'est qu'avec Octavius le sens de la nouveauté ne s'éteignait jamais. L'idée que je puisse, à un moment donné, me lasser de lui me semblait

farfelue. Lorsqu'il me touchait, je remontais à un niveau d'existence supérieur. Les sensations gardaient toute leur fraîcheur, ma peau réagissant à chaque occasion comme si elle avait été caressée pour la toute première fois. Je produisais le même effet sur lui.

Les autres hommes avec qui j'avais couché, y compris Olivier - le meilleur avant Octavius - étaient demeurés des énigmes. Ils avaient montré leur appréciation avec des soupirs, des grognements, des murmures, mais bien peu d'émotions. Même aux approches de l'orgasme, ils avaient semblé évoluer dans une sorte de rêve rigide. Par

contraste, Octavius souriait, riait, couinait, gémissait et découvrait toujours de nouvelles façons d'exprimer sa surprise face à l'intensité de ce qu'il ressentait et à son bonheur d'être avec moi. Il s'extasiait au vu de ce que je faisais et, par-dessus tout, m'exprimait son infinie gratitude pour ce qui lui arrivait. Pour lui, j'étais le temple du plaisir, et il me traitait avec toute l'affection, mais aussi tout le respect qu'un simple mortel peut éprouver pour une déesse. Il m'adorait, moi et chaque aspect de mon être, mes mouvements, mon odeur, mes sécrétions, mes initiatives, mes audaces...

Octavius parlait beaucoup tout en faisant l'amour. Je sais que cela aurait irrité certaines femmes, exactement comme une femme bavarde peut irriter certains hommes. Chaque fois que j'avais essayé de parler avec Francis lors de nos rudimentaires activités sexuelles, il m'avait demandé de me taire. Octavius avait de la chance : je me délectais de ce qu'il disait. Il décrivait la façon dont mes petites lèvres se gonflaient et devenaient plus sombres sur les bords alors que le reste était encore délicatement rose. Il s'enthousiasmait pour le liquide lubrifiant qui s'écoulait de moi et faisait briller les replis de ma

vulve. Il mentionnait le goût de ce liquide comme d'autres analysent un grand vin. Il essayait de me faire comprendre, de me faire partager ce que la chaleur et la douceur de ma peau ou le contact de mes lèvres déclenchaient en lui. Il annonçait l'approche de ses orgasmes avec une charmante et naïve impudeur. Je ne me lassais pas de l'écouter, car ses paroles transcendaient nos actions, les élevant vers d'incroyables ciels...

Je redécouvrais... non, je découvrais la sexualité et son infinie capacité de splendeur et de poésie. Comme ces énormes cigales d'Amérique du Nord

dont les larves passent dix-sept ans sous terre et ne s'épanouissent en insectes parfaits que l'espace d'un été, j'avais, grâce à Octavius, opéré ma métamorphose. À l'exemple de ces insectes éblouis de lumière, j'étais destinée à ne vivre qu'un trimestre à l'état de femme parfaite, mais je ne le savais pas encore.

Octavius et moi n'arrêtions pas lorsque j'avais mes règles. Étendue sur le tapis, membres ouverts, un tampon fermement inséré dans le vagin, je me laissais caresser par Octavius qui, alors, s'agenouillait à mes côtés. Il lui fallait lubrifier le clitoris avec de la vaseline. Si

j'étais au tout début de mes règles et craignant un petit accident, je gardais mon slip, et cela me rappelait la première soirée que j'avais passée avec Lucinda ; mais, à présent, c'était moi qui jouais le rôle de Lucinda, m'abandonnant, fermant les yeux, me concentrant sur cet arc-en-ciel de sensations que me procuraient les caresses amoureuses, expertes et patientes d'Octavius car il ne faisait pas que jouer avec moi : il jouait de moi comme un virtuose joue d'un instrument de musique.

Les règles étaient aussi une bonne excuse pour le faire jouir à la main sur

ma poitrine. Il s'allongeait ensuite sur moi et nous glissions l'un contre l'autre jusqu'à en être tout barbouillés. Pour changer, ces jours-là me donnaient aussi l'occasion de le sucer jusqu'à l'orgasme. Il me fallait remonter en pensée à Olivier pour retrouver l'expérience des vagues de plaisir secouant un corps d'homme, sentir ses muscles se raidir, entendre ses gémissements incontrôlables et recevoir son jet de sperme dans la bouche. La première fois, je crus qu'Octavius allait s'évanouir. Dix secondes après, il tremblait encore comme une feuille. Parfois j'avalais le sperme, mais, le plus

souvent, j'embrassais Octavius et le lui redonnais. Il me dit qu'il croyait toujours qu'il était impossible de m'aimer davantage, mais que chaque fois qu'il jouissait dans ma bouche, il se rendait compte qu'il m'aimait encore plus. "Je t'aime tellement, disait-il, que cela me fait mal partout, même lorsque tu es avec moi. C'est la torture la plus délicieuse qui se puisse imaginer. C'est oppressant, étouffant, intolérable, atroce, mais je ne veux jamais que cela s'arrête."

"Et qu'ai-je fait pour mériter un tel amour ?"

“Tu le mérites. Dès l’instant que je t’ai vue, je t’ai trouvée suprêmement belle et désirable. Après cela, tu ne m’as jamais rien refusé. C’est le *oui* qui crée l’amour et le *non* qui le tue, et toi, tu n’as jamais dit *non*.”

“Les prostituées disent toujours *oui*.”

“Mais elles se font payer.”

“Si ma mère nous voyait, elle ne manquerait pas de me traiter de pute.”

“C’est la haine qui bouillonne en elle. Si le mot *téléphone* était une insulte, elle te traiterait de téléphone.”

“M’aimerais-tu encore si tu apprenais que je suis, en fait, une prostituée ?”

“Je t’aimerais encore si j’apprenais que tu es un monstre extra-terrestre qui a pris forme humaine, mais que, sur ta planète, tu as six bras verts et gants terminés en ventouses, une tête d’insecte et un abdomen recouvert d’écailles, coupantes comme des lames de rasoir.”

“Ça alors ! Comment le savais-tu ? Ce sacré Francis, il n’a jamais su tenir sa langue.”

“Viens ici, mon petit monstre je vais te faire des choses.”

Après avoir fait des choses nous tombâmes dans un silence soporifique dont Octavius nous tira en murmurant : “Comme Minerve, je suis sorti, tout armé, de la cuisse de Jupiter.”

Je laissai le silence se rétablir avant de demander prudemment : “Cela aurait-il quelque chose à voir avec les pattes de papillons ?”

“Non. Cela veut dire que je viens de naître en adulte, et que je vois enfin le monde tel qu’il est.”

“Je crois comprendre. Avant de te rencontrer, j’étais comme un mirmillon pris dans le filet d’un rétiaire avec,

comme seule issue, la mort. Je me débattais avec l'énergie du désespoir. Maintenant... maintenant que j'ai connu le bonheur, il me semble que je pourrais accepter la mort beaucoup plus calmement. Je ne me débattrais plus.”

La quatrième lettre d'Octavius :

*Chère Xaviéra,*

*Les vacances de Noël vont être intolérables. Autrefois... il y a de cela quelques semaines, j'aimais bien les vacances, mais maintenant le mot a perdu son charme. Noël n'a jamais été ma période favorite de l'année, de toute façon, mais maintenant c'est encore pire.*

*Je veux croire que je te rends heureuse. Il y avait tant de tristesse dans tes yeux quand je t'ai vue pour la première fois !*

*Je ne pense qu'à toi. Comment une seule femme, sur les milliards que compte la planète, peut-elle me rendre à la fois si heureux et si malheureux ? Je t'aime comme un fou, et la folie fait mal. Ta délicate sensualité m'a intoxiqué, et je donnerais n'importe quoi pour passer toute une fin de semaine avec toi.*

*Dès que je ferme les yeux, je sens contre ma peau la chaleur de la tienne, sur mes lèvres l'ivresse de tes baisers, et dans tout mon être l'océan des plaisirs dans lesquels*

*je me noie quand je suis avec toi. On ne croit pas que des femmes comme toi puissent exister, et pour bien des hommes, il est vrai qu'elles n'existent pas. Tu es tout ce que je voulais et tout ce dont j'avais rêvé.*

*Je porte une douleur perpétuelle au creux de l'estomac. J'ai du mal à respirer. Je geins comme un voilier prisonnier des cordages et, surtout, je t'adore.*

*Moi.*

## **Chapitre XXII**

Les vacances de Noël n'avaient jamais été les préférées d'Octavius et elles n'étaient certainement pas les miennes

non plus. Foules, circulation, pollution, courses... et les mêmes ritournelles faussement gaies dans chaque magasin. Mon instinct serait plutôt de fermer les volets et de sombrer dans une mini crise d'agoraphobie, mais Noël sans Octavius était encore pire. J'avais envie d'hiberner. S'il me fallait décrire les dix-sept jours pendant lesquels je fus séparée de lui, je dirais qu'ils ressemblaient à un étroit tunnel. De son île tropicale, il n'envoya qu'une carte postale. Elle arriva la veille du jour où nous devons reprendre le travail, mais alors il m'offrit un cahier d'écolier à la couverture cartonnée, noire et brillante,

cahier où, chaque jour, il m'avait écrit une lettre. Si je devais continuer à vivre, je garderais précieusement ce journal jusqu'à la fin de mes jours. Dans les circonstances présentes, je le brûlerai ainsi que toutes ses autres lettres. Je les garde dans un coffret en métal, un de ceux qui, paraît-il, peuvent protéger d'un incendie les documents qu'ils renferment. Quand je l'ouvre, je suis toujours surprise par l'odeur de la lotion après-rasage d'Octavius, odeur que je n'avais jamais pu détecter sur les lettres prises individuellement, mais qui s'est développée avec leur nombre.

Je me suis laissé dire que certaines personnes, des personnes bien seules certainement, des vieilles filles peut-être, réécrivent à la main leur roman favori. Et pourquoi pas ? Elles ne font de mal à personne et cela doit leur donner une connaissance intime du romancier et de son style. Le jeune Jean-Sébastien Bach recopiait des partitions de Vivaldi et Pachelbel. C'était une façon de leur rendre hommage tout en apprenant son métier. Je rends hommage à Octavius en recopiant ici certains passages de son journal des Caraïbes.

*Je me suis réveillé ce matin avec un cœur si lourd !... et qui semblait s'alourdir*

*encore au fur et à mesure que s'écoulaient les heures.*

*Il y a si peu de temps que nous nous connaissons ! Quel chemin nous avons parcouru ! Cela me fait peur, car je n'ai jamais éprouvé une telle tendresse ni autant d'amour pour qui que ce soit. Quelle est cette emprise que tu possèdes sur moi ? Comment pourrai-je survivre à la douleur de ne pas te voir pendant dix-sept jours ? Pour moi, c'est une insupportable éternité. Et pour toi ? Qui sait ? Du soulagement peut-être.*

*J'essaie de m'occuper. Je vais acheter des bibelots avec Isabelle, je prends des bains*

*de soleil avec elle et je lui mets de la crème sur le corps, mais occupé ou non, je suis conscient que tu me manques. Je joue avec Caroline. J'entame des conversations avec d'autres vacanciers. Je raconte des blagues. J'arrive même à rire, mais ce rire sonne creux. Le silence aiguise la solitude mais les rires la changent en torture.*

*Avec une efficacité et une gaieté obligatoire, plus germanique que britannique, l'hôtel s'apprête à célébrer Noël. Je déteste Noël. Même enfant, je détestais Noël. La journée se terminait toujours en dispute avec une mère énervée et collante. Nous invitons les seuls*

*parents que nous connaissions ; deux vieilles tantes qui s'attendaient à être servies comme au Ritz et n'avaient qu'un seul sujet de conversation : la guerre, avec ses rationnements, ses queues aux magasins et ses collaborateurs.*

*Maintenant, j'ai une raison de plus de détester Noël : toi. Dix-sept jours sans te voir ! Je suis sûr que Noël doit être la pire période de l'année pour les amants... je veux dire ceux qui sont mariés, mais pas l'un à l'autre...*

*Je n'arrive pas à trouver les mots qui pourraient décrire à quel point tu me manques. Je ne rêve que d'être dans tes*

*bras, d'entendre ta voix, sentir ta respiration contre mon cou, fondre sous tes baisers et promener mes doigts sur ta vulve.*

*Je me suis touché ce matin en pensant à toi. J'adore te regarder pendant que tu te caresses. Cela me donne les sensations les plus érotiques et les sentiments les plus tendres que j'aie jamais connus. Déjà tu m'as donné plus de plaisir que je n'en avais reçu précédemment de toute ma vie.*

*J'ai des moments de folie où je suis tenté de croire à la magie. Ce doit être l'influence du Vaudou. Je voudrais*

*fermer les yeux puis, me concentrant de toutes mes forces, te transporter jusqu'ici.*

*Nous sommes si semblables ! Je ne me suis jamais senti si proche d'un autre être humain, sexuellement ou mentalement. Les choses que nous aimons tous les deux sont tellement érotiques ! Je n'avais jamais rien connu de tel.*

*J'ai mal partout. C'est le manque de toi comme un manque de drogue. Je continuerai à avoir mal jusqu'à ce que tu sois de nouveau avec moi, jusqu'à ce que tu me touches, que tu m'embrasses, que tu fasses de moi tout ce que tu voudras...*

*J'ai rêvé de toi la nuit dernière. J'étais couché sur le dos. Tu me chevauchais et tu te déplaçais de haut en bas et de droite à gauche, frottant ton sexe contre ma poitrine et contre mon ventre. Tu mouillais tellement que j'étais moi-même recouvert de tes sécrétions.*

*Un jour, si la vie nous sépare, tu reliras ce journal et tu te souviendras de cette année comme de nulle autre. Si elle ne reste pas pour toi comme une année unique, c'est que tu ne m'aimes pas autant que tu l'affirmes.*

*On dit que les enfants ont du mal à imaginer leurs parents en train de faire*

*l'amour, mais ils savent instinctivement si leurs parents s'aiment vraiment, font semblant de s'aimer ou se détestent. Mes parents ont toujours fait semblant, car au fond, ils se méprisaient et se critiquaient continuellement. Ils n'avaient pas la moindre idée de ce qu'est l'amour, car alors, ou bien ils se seraient véritablement aimés ou ils auraient cherché l'amour ailleurs.*

Belle leçon de modestie en ce qui me concerne. On se croit unique et puis on s'aperçoit que l'on fait partie d'un club dont les membres partagent les mêmes souvenirs douloureux, les mêmes

blessures, les mêmes peurs, les mêmes fantômes...

*Si nous étions mariés, je te couvrirais de caresses. Tu ne ressentirais jamais le besoin d'aimer un autre homme.*

*Surprise ! J'ai rêvé de toi la nuit dernière. Nous marchions sur un chemin de halage. Il y avait de la brume et il faisait très froid. Nous nous tenions par la hanche. Je mourais d'amour pour toi... comme d'habitude...*

*Nous nous sommes arrêtés et embrassés... des baisers si tendres ! Je te désirais désespérément. J'ai glissé la main dans ta petite culotte. Tu as ouvert ma braguette.*

*C'était une délicieuse agonie. Je me suis réveillé. Il était trois heures du matin et je gémissais de désir.*

*Je me suis tourné et retourné dans mon lit. Je n'arrivais pas à me rendormir. Je nous imaginais, nus, dans un grand lit bien chaud, et nous embrassant. Nous nagions, nous coulions, nous nous noyions dans l'amour que nous portions l'un à l'autre. Tu te touchais et tu me donnais tes doigts, tout humides de ton désir. Je les humais ; je les léchais puis je t'embrassais tout le corps en m'attardant sur tes petites lèvres, gonflées et allongées.*

*Tu t'asseyais alors, pieds joints, genoux grand ouverts et tu ouvrais les pétales de ta merveilleuse orchidée. Je te regardais avidement tout en me caressant. Tu commençais à te masturber. La masturbation est l'acte le plus personnel, le plus secret qui soit. L'offrir à l'autre, le partager avec l'autre est effarant, irréal, exaltant. Quand je suis seul et que je me touche, il me suffit de penser à toi et je jouis rapidement et pleinement. Le seul fait de t'écrire me fait te désirer au point que j'en ai mal partout.*

*Je t'adore plus que tu ne pourras jamais le savoir. Nous sommes si proches, si semblables !*

*Je t'aime tellement ! En sera-t-il de même pour toi quand nous nous reverrons ? Patience, patience !..*

*Une fois de plus, j'ai rêvé de toi la nuit dernière. J'étais allongé sur le dos, et tu étais à genoux au-dessus de ma tête. J'admirais le paysage quand une goutte de ton liquide d'amour a commencé à perler au bord de tes petites lèvres, puis est tombée sur mes vraies lèvres. Le plaisir que j'en ai ressenti a été si aigu et si soudain que je me suis réveillé. Mon ventre dégoulinait de sperme. J'avais joui dans mon rêve. Voilà le pouvoir que tu possèdes sur moi.*



## Chapitre XXIII

Le retour d'Octavius fut aussi le retour vers un paradis terrestre qui atteignit son apogée avec la fin de semaine. Isabelle ayant emmené son amant avec elle dans sa résidence secondaire, et Caroline étant partie faire du ski en voyage scolaire, Octavius et moi passâmes trois journées ensemble.

Le vendredi soir, je me précipitai chez Octavius le plus tôt possible. Sous mon manteau, j'avais mis une robe qu'il aimait beaucoup : très courte, droite, sans manches, toute rose avec de larges bordures blanches au col et aux ourlets. En entrant chez lui j'avais l'impression de ne plus être une simple mortelle mais d'appartenir à une race... peut-être pas supérieure, mais certainement plus éthérée et plus parfaite que la race humaine. Octavius me serra dans ses bras avec une grande douceur, et referma la porte derrière moi. "Quelque chose qui ne va pas ?" Demanda-t-il en

déTECTANT une légère panique dans mon regard.

“Oui et non. Je me rends compte que je viens de me comporter comme une gamine. Je n’ai rien apporté pour me changer : ni vêtements, ni sous-vêtements. Pas de brosse à dents non plus. Heureusement, je ne me maquille jamais.”

Il rit gentiment : “Tu n’auras guère besoin de tes vêtements. Quant à la brosse à dents, j’en prendrai une neuve dans la salle de bain.”

“Mais alors il faudra que je rentre à la maison lundi matin avec le même slip.”

“Quelle tragédie ! Si cela t’inquiète tellement, tu pourras en chiper un à Isabelle. Vous devez être de la même taille.”

“Non, merci. Ça ne me tente absolument pas.”

Nous étions toujours dans le vestibule. Je me sentais fondre d’amour pour lui, à tel point que mes jambes se dérobaient sous moi. “Je peux aller m’asseoir ?”

“Bien sûr.”

Il me lâcha et me conduisit à la salle à manger où je m’effondrai sur une chaise.

“J’aimerais aller me changer et mettre une robe de chambre.” Dit-il en me laissant.

Il disparut et revint quelques minutes plus tard, sa verge tendue dépassant entre les plis d’une sortie de bain en gros coton blanc. Je m’agenouillai devant lui et pris son gland dans ma bouche. Il me repoussa doucement, me redressa, puis à son tour s’agenouilla devant moi, remonta ma robe, descendit la culotte sur mes chevilles, et me lécha deux ou trois fois. “Voilà, dit-il en se remettant debout, nous nous sommes embrassés comme devraient toujours le faire de vrais amants.”

Il passa dans la cuisine, me laissant au milieu de la salle à manger avec mon slip autour des chevilles. Je l'enlevai complètement et le disposai sur le dos d'une chaise, car je savais qu'Octavius trouverait cela excitant.

Je voyais bien qu'il n'avait pas l'intention de passer beaucoup de temps à table, mais ce qu'il avait préparé était très bien. Nous commençâmes par une salade de chicorée frisée avec de l'huile de noix, suivi d'un Biriani acheté tout fait et réchauffé au micro-ondes. Pour finir : des fraises. Pas d'apéritif, pas de vin, mais, à la fin, un petit verre de Drambuie. Si je devais continuer à vivre,

je ne crois pas que je pourrais boire du Drambuie sans fondre en larmes...

“Manger et faire l’amour en même temps est un fantasme assez courant.”  
Dit-il en débarrassant la table.

“Tu veux dire quand on se donne à manger l’un à l’autre comme dans les orgies romaines ?”

“Non, je veux dire quand une personne mange, assise normalement, et que l’autre est sous la table.”

“Tu aurais dû me le dire, je l’aurais fait. Tu sais bien que je ferai toujours tout ce que tu me demandes.”

“J’y pensais, mais en fait, je ne voulais pas. Il me semble que c’est un peu ce que font les couples qui essaient de ne pas sombrer dans la routine et l’indifférence.”

“Pas du tout. Un fantasme est un fantasme, et le meilleur moment pour le mettre en pratique, c’est quand on en a envie... et que c’est possible, bien entendu. Tu en as beaucoup d’autres comme celui-là ?”

“Beaucoup ? Je ne sais pas, mais j’imagine, par exemple, une belle journée d’été. La fenêtre est ouverte, et tu te penches sur le rebord, prenant l’air,

faisant des petits signes d'amitié aux voisins, papotant même avec quelqu'un. Moi, pendant ce temps-là, je suis assis sous la fenêtre, le dos au mur, la tête sous ta jupe et je te lèche pendant que tu essaies désespérément de rester naturelle.”

“Ah, oui ! J'adorerais.”

Et je fus sur le point d'ajouter : *Lucinda aussi aurait beaucoup aimé cela. Elle était plutôt exhibitionniste et adorait prendre des risques*, mais je me mordis les lèvres. Ce n'était pas le moment de gâcher l'atmosphère de la soirée en mentionnant quelqu'un d'autre, en

particulier une personne qu'Octavius avait déjà eu tendance à considérer comme une rivale.

Tout se passa le mieux du monde. Nous avions un lit, un vrai lit, un lit immense, confortable et accueillant, et il me semblait que le lit lui-même faisait l'amour avec moi. Nous eûmes des moments de véritable extase, mais ce dont je me souviens le mieux à propos de cette fin de semaine, c'est la chaleur, la tendresse qui nous entourait comme les brumes d'un soleil couchant... les câlins qui n'en finissaient pas... la liberté tranquille que nous éprouvions tous les deux. Au matin, nous allâmes prendre

une douche ensemble, et avant de faire couler l'eau, je pissai sur Octavius. Il adora. Nous nous sentions comme deux chiots courant et se culbutant sur une pelouse. Jamais je n'avais été aussi consciente de la valeur de chaque minute, de chaque seconde ; jamais je n'avais été moins torturée par mon passé ou moins inquiète pour mon avenir. Le simple fait de me savoir en vie remplissait mon âme d'un fluide dont le goût et la consistance m'étaient, jusque-là, demeurés inconnus. Disparues toutes les peurs : celles d'avoir l'air puérile, sentimentale, impudique, incontrôlable ou vulnérable. Le

bonheur que nous partagions venait de nous et seulement de nous. Il n'avait rien à voir avec l'argent, les possessions, les ambitions et toute l'écume de l'existence. Il était profond et personnel ; c'était l'essence même de notre force et de nos émotions ; il se nourrissait de l'infaillible détermination de donner du plaisir à l'autre.

De cette merveilleuse fin de semaine, je veux aussi retenir la promenade que nous fîmes le dimanche matin, à un moment où nous étions conscients qu'il ne nous restait plus que vingt-quatre heures à passer ensemble. L'idée de la séparation prochaine tissait déjà un voile

de cirrus ténu dans le ciel de nos âmes. Tous deux, nous adorons les chemins de halage, et Octavius nous emmena le long d'un canal qu'il connaissait bien. Nous laissâmes la voiture et suivîmes le chemin à pied pendant un ou deux kilomètres. Octavius m'avait demandé de ne pas mettre de sous-vêtement, et comme toujours, j'avais été enchantée de le satisfaire.

Déjà, dans la maison, j'avais apprécié la fraîche sensation de liberté que me donnait le fait de ne pas porter de culotte. Quand nous sortîmes, je fus délicieusement surprise par la vigueur

du froid, vigueur qui se précisa lorsque je descendis de voiture.

Nous commençâmes à marcher lentement, main dans la main, le long du chemin de halage. Il semblait que nous étions en train de recréer le rêve décrit par Octavius dans son journal de Noël. Quant à moi, je me souvenais des intimes caresses du vent à l'époque où Nathalie et moi exhibions nos vulves avec enthousiasme. Je mourus soudain d'envie de recréer cette expérience, et le mentionnai à Octavius. Nous étions seuls. Le soleil d'hiver était tiède dans l'air glacé. Le silence qui nous entourait possédait une qualité de préhistoire.

Nous avons peur de le gâcher. Même la douce succion de nos chaussures sur le sable du chemin nous semblait sacrilège. Octavius chuchota : “Et bien, vas-y.”

Je remontai ma robe et en rentrai le rebord sous le col comme je l’aurais fait d’une serviette puis, debout devant Octavius, j’ouvris mon sexe en tirant la peau vers le haut de façon à bien faire ressortir le clitoris. Sur ces pétales de chair, si sensibles et normalement si protégés, je recréais les sensations simultanées de chaleur du soleil et de fraîcheur de l’air qui avaient enchanté les quelques mois passés avec Nathalie, mois qui, au fil du temps, représentaient

le meilleur de ma jeunesse : ils recréaient ma jeunesse.

Le fait que je me trouvais dans un lieu public (bien que désert) amplifiait ces sensations à tel point que, mes jambes n'arrivant plus à me supporter, je tombai lentement à genoux. Octavius, en transes, me dévorait des yeux. Je fermai les paupières. Je ne sais combien de temps nous restâmes ainsi ; probablement pas aussi longtemps que j'en eus l'impression, mais finalement, incapable de résister plus longtemps, je commençai à me caresser. La jouissance arriva presque immédiatement.

“C’est l’un des plus beaux spectacles dont j’ai jamais fait l’expérience”, dit simplement Octavius. “Tu auras donc toujours le pouvoir de m’étonner.”

“Pourquoi pas ?”

Je laissai retomber ma robe et tendis mes doigts à Octavius qui les embrassa puis nous continuâmes notre promenade.

“T’es-tu parfois demandé,” lui dis-je, “comment, avec seulement quelques notes, les compositeurs arrivent à renouveler constamment la musique ? Ou comment, avec seulement un tronc, une tête, deux bras et deux jambes, les danseurs continuent à trouver de

nouvelles figures et de nouvelles postures ? C'est la même chose avec l'amour. Comme les danseurs, nous n'avons qu'un tronc, une tête, deux bras et deux jambes, mais les amoureux trouveront toujours quelque chose de nouveau, d'érotique et d'exaltant à faire. Ils le trouveront s'ils le souhaitent, bien sûr. Il faut faire le premier pas."

Nous nous tenions par la main. J'étais immensément, paisiblement heureuse. Après un long silence, je demandai : "Aurons-nous d'autres fins de semaine comme celle-ci ?"

Nous parlions tout doucement, mais l'air était si calme, si clair et si propre que le son de nos voix nous atteignait avec une amplification presque douloureuse.

“Probablement. Isabelle fait tout en série. Quand elle aime une boutique de vêtements, elle y va toutes les semaines, parfois même deux fois par semaine ; puis elle arrête. Elle en a assez. Elle mange la vie goulûment, comme un chien avale sa pâtée. Elle ne savoure rien, ne prend jamais le temps de rien. Même chose avec ses hommes. Le petit ami du moment doit être instantanément disponible à n'importe quel moment du

jour ou de la nuit. Elle lui écrit des lettres passionnées dans lesquelles il apprend qu'il est tout ce qu'elle a jamais souhaité chez un amant... et puis, d'un jour à l'autre, elle le laisse tomber. Ce qui me donne envie de vomir, à ce stade, c'est que, lorsqu'elle en parle, elle se moque de lui devant notre fille. Elle traite Caroline d'égale à égale. Elle en fait sa complice. Elle lui apprend à rire des autres et à les mépriser. Je dis bien des *autres* et pas simplement de ses amants, car tout le monde a droit à son paquet : les gens du village, l'agent de Police local, et pire que tout peut-être, les professeurs de Caroline. Il ne faut guère

s'étonner ensuite si sa fille a des *problèmes d'adaptation* comme on dit. À l'âge de onze ans, elle est persuadée que le reste du monde n'a été créé que pour elle. Isabelle me fait penser à ces adolescentes qui perdent la tête pour un chanteur pop puis, quelques mois plus tard, disent à leurs amies : *Comment peux-tu encore écouter ça !* Elle n'a jamais dépassé ce niveau. Je sympathise avec la plupart des hommes qu'elle rejette, car elle n'est restée en bon terme avec aucun d'entre eux. Telle une araignée qui a terminé sa copulation avec un mâle, elle doit aussi le détruire. Elle ne change pas seulement de jouet, il lui faut casser le

précédent. Elle n'est pas seulement une enfant gâtée, elle est pleine de fiel et de haine. Sa seule constance, c'est son inconstance. Je me souviens de l'époque où elle nous emmenait, Caroline et moi, voir quelque chose de culturel ou de touristique tous les dimanches. Cela devenait de l'hystérie : le Jardin zoologique, les alignements de Carnac... Elle appelait cela son *nouveau style de vie*. Heureusement, cela ne dura que quatre semaines. Ensuite, ce fut une passion effrénée pour les machines de gymnase : vélos statiques, tapis roulants, contrepoids de toutes sortes... Tout cela

est au grenier maintenant ; *Pendenque opera interrupta...*”

“Tu as fait du latin ?”

“Oui, j’adorais.”

“Aux États-Unis ?”

“Et alors ? Vous, les Européens, vous êtes incroyables. Si les Américains sont aussi nuls que vous le pensez, je me demande vraiment comment ils ont fait pour obtenir onze prix Nobel de littérature.”

“Ne changeons pas le sujet. Tu crois que le problème d’Isabelle c’est qu’elle a trop d’argent ?”

“En partie, mais c’est avant tout un problème psychologique. Elle a effectivement assez d’argent pour être aussi heureuse qu’on puisse raisonnablement espérer l’être, mais son existence est vide. Elle navigue d’une tocade à l’autre, toujours fermement convaincue que le dernier de ses caprices lui apportera une satisfaction totale. Si, au lieu d’être essentiellement égocentrique, elle s’intéressait un peu aux autres, elle pourrait enfin connaître une certaine paix intérieure, mais l’idée qu’il puisse y avoir des êtres humains à part entière en dehors d’elle-même ne l’effleure même pas. Elle se considère

comme la seule vraie personne au monde. Ceux qu'elle côtoie ne sont que des ombres chinoises. Si elle a de la peine, si elle souffre, si elle a un problème, alors elle s'attend à ce que l'on compatisse à ses malheurs, mais si, pour les mêmes raisons, l'on recherche sa sympathie, sa réaction est absolument prévisible : *Pfff. Et alors ? Ça arrive à d'autres.*”

Comme cet homme souffre ! Pensais-je. Lui et moi avons un peu la même croix à porter. Nous donnerions n'importe quoi pour aimer et être aimés de la personne que nous avons épousée, mais cette personne ne l'entend pas ainsi.

“La semaine prochaine alors ?”

“Probablement. Profitons de celle-ci. Je ne peux pas prédire l’avenir, mais je sais que ce vingt ou trentième *nouveau style de vie* avec son amant ne durera pas plus longtemps que les autres.”

“Que d’amertume dans ta voix ! Isabelle possède-t-elle des qualités ?”

“Elle n’est pas stupide. Elle a un goût exquis en habits, en ameublement, en tapisserie... mais ce qui m’étonne le plus, c’est le don qu’elle a d’apprécier la littérature, que ce soit celle des grands auteurs ou celle des écrivains populaires. Nous avons là une femme qui est

incapable de se mettre dans la peau d'un autre, de s'apitoyer sur le sort de qui que ce soit, mais qui, malgré tout, peut apprécier et disséquer les sentiments les plus subtils, à condition qu'elle les trouve dans un roman. Comment expliquer cela ?”

“Ça ne s'explique pas. Au moins, si elle mourait avant toi, tu aurais quelque chose de gentil à dire à son enterrement.”

“Il faudrait ajouter, je suppose, qu'elle n'a jamais mentionné la possibilité de me laisser tomber ou d'entamer un

divorce. Je ne sais pas si je devrais en être fier ou en avoir honte.”

“Un peu les deux, peut-être.”

“Elle dit qu’elle a été violée. Cela a pu laisser des traces.”

“Réellement violée ? Mais est-ce une excuse pour se comporter en égoïste ?

“Pas vraiment, je suppose... mais... oui, un peu. Qui sait ?”

Je pris Octavius dans mes bras et lui donnai un long baiser.

“Je veux que tu me touches.”

“Tu veux que je te fasse jouir ?”

“Non. Je veux simplement sentir tes doigts sur moi, mais j’en ai une envie folle, tu sais.”

Et c’était vrai : je ne voulais rien d’autre. J’avais joui quelques minutes plus tôt, mais il y avait cette aube magnifique, le doux méandre du canal, les hautes herbes sauvages, les saules pleureurs, les alignements de peupliers squelettiques, le bleu délicat du ciel, la claire et jaune invitation du chemin de halage, et sur notre droite, l’ondulation des prairies entourées de clôtures en bois, le tout baigné d’une lumière diffuse et cependant précise comme dans un tableau de Corot. Je voulais sentir les

doigts d'Octavius sur moi afin de parachever la perfection du moment.

Il remonta ma robe et mit sa main sur mon sexe, mais je le repoussai et me retournai. Le dos contre Octavius, je ramenai sa main contre moi, lui donnant le même geste que s'il s'était touché lui-même. Il remua ses doigts très doucement et très lentement, et je commençai à dériver sur une rivière faite de nuages presque immatériels. Le temps s'était arrêté. Je me sentais si bien et si aimée ! Après avoir retiré la main d'Octavius, je me tournai vers lui et lui donnai un autre long baiser. Mes lèvres

encore sur les siennes, je murmurai :  
“Merci”.

“Non, c’est moi qui te remercie.”

“On peut se demander n’importe quoi,  
n’est-ce pas ?”

“Oui, c’est peut-être cela, le jardin des  
Hespérides.”

“Maintenant, raconte-moi comment  
Isabelle s’est fait violer. J’ai envie  
d’écouter une histoire divertissante.”

“Ce n’est pas vraiment drôle...”

...mais il y avait l’ombre d’un sourire sur  
ses lèvres. “Tu sais,” ajouta-t-il, “c’est la  
première fois que je vois les choses sous

cet angle-là. Après tout, pour citer la principale intéressée : *Pfff. Et alors ? Ça arrive à d'autres.*”

“C’est vrai. Aucune raison pour qu’elle soit la seule à faire si peu de cas des souffrances d’autrui.”

“Alors, voilà l’épisode tel que je le connais, mais il ne faut pas oublier qu’il ne s’agit que de la version d’Isabelle. Je n’ai pas questionné la partie adverse.”

“Arrête de parler comme un juriste.”

“Dans mon cas, ce serait assez difficile.”

“Je t’en prie. Raconte.”

“Voilà : elle était fiancée à un jeune homme qu’elle décrit comme la version contemporaine des petits marquis de Molière. Sachant à quel point elle méprise tous ceux qui ont couché avec elle, j’ai des doutes quant au véritable degré de marquisianisme de la part de son fiancé, mais passons. Il était grand, beau, brun, musclé et souple. Il jouait au polo, possédait des chevaux, un voilier, des voitures de sport... J’en passe et des meilleures. Sa grande erreur fut de plaire à la mère d’Isabelle ; pas sexuellement, mais en étant avec elle, d’une politesse exquise. Plus la mère s’enthousiasmait pour son futur gendre,

plus les sentiments d'Isabelle se refroidissaient. Rappelle-toi sa devise : *Je fais ce que je veux*. Personne n'a rien à lui dire. Alors, si on mentionne *en haut*, elle répond *en bas*. Si on suggère *noir*, elle choisit *blanc*. C'est pour cela qu'elle est ma femme. Ses parents me détestaient alors, naturellement, elle m'a épousé. C'est parfaitement logique. En tous cas, un jour, comme elle rangeait l'appartement où elle allait aménager avec *Petit Marquis*, elle décida qu'elle ne l'aimait plus. Quand il rentra, elle le lui jeta au visage. Apparemment, il prit cela tellement mal qu'il la viola. Elle revint chez ses parents avec un œil au beurre

noir et une belle collection d'ecchymoses.”

“Elle ne l'a pas poursuivi en justice ?”

“Non. En fait, quelques jours plus tard, elle avait un autre petit ami, ce qui me fait douter de la véracité de cette histoire de viol. J'ai du mal à imaginer qu'une femme qui s'est fait violer puisse vouloir si rapidement coucher avec un autre homme.”

“Il faut de tout pour faire un monde, je suppose. D'après toi, qu'est-ce qui s'est vraiment passé ?”

“Je pense que sous ses dehors d'aristocrate, *Petit Marquis* était une

sombre brute. Isabelle a bien fait de ne pas l'épouser, mais je pense aussi qu'il s'est simplement mis en colère. Je ne crois pas qu'il l'ait violée. Les petits marquis de ce monde ont l'habitude de traiter les gens comme de la merde, mais ils n'ont pas l'habitude du contraire. Elle a dû se moquer de lui, le déchirer de ses sarcasmes, comme elle sait si bien le faire, et il a pété un plomb, c'est tout."

"Chacun a eu ce qu'il méritait, je suppose."

"Oui, en bonne justice."

Je contemplai l'horizon cisailé de peupliers dénudés. Au moins, pensai-je,

lorsque Lucinda m'a quittée, elle ne s'est pas moquée de moi. Elle avait l'élégance d'un cobra. Elle avait été cruelle et même sadique, mais elle ne m'avait pas méprisée... du moins essayais-je de m'en persuader. Je soupirai. Octavius me serra la main dans les siennes :

“À quoi penses-tu ?”

“La vie est triste, comme disent les Japonais. Tu savais que les Japonais disent souvent cela ?”

“Oui, je le savais.”

Il me souriait. Je lui souriais.

“Rentrons”, ajouta-t-il. Allons profiter de la piscine pendant que c’est encore possible.

Nous n’avions pas pris de petit déjeuner, et il était déjà presque dix heures du matin. Octavius nous emmena d’abord dans un de ces nouveaux établissements américains, si décriés par les puristes, mais qui ont au moins l’avantage de servir le clients à n’importe quelle heure du jour ou de la nuit. Il n’y avait presque personne. J’étais affamée. Le café était bon, les œufs et le jambon aussi. La vie nous souriait.

Nous rentrâmes lentement, par le chemin des écoliers, et passâmes l'après-midi à écouter la musique favorite d'Octavius puis à discuter de ceci et de cela, ce que nous n'avions guère eu l'occasion de faire jusqu'ici. Nous nous racontâmes nos enfances respectives. Nous rattrapions le temps perdu, comme si nous avions voulu compresser trente ans de mariage en l'espace de quelques heures. Ce n'est que vers le soir que nous nous souvînmes de la piscine.

Octavius et Isabelle (ou peut-être devrais-je simplement dire Isabelle) possédaient une énorme piscine

couverte. Octavius me demanda de l'excuser pour une dizaine de minutes. Dès qu'il réapparut, nous nous déshabillâmes dans le salon et courûmes presque dans le couloir qui menait à la piscine.

Je n'ai jamais aimé les piscines, mais j'aimai celle-là instantanément, ce qui me fit réfléchir et m'amena à la conclusion que je n'en avais connu que de mauvaises, un peu comme ceux qui disent ne pas aimer le champagne jusqu'au jour où ils en boivent un bon.

La piscine d'Isabelle était blottie derrière la maison et n'attirait pas les regards. Le

peu qu'on en voyait en arrivant ressemblait à une sorte de serre à demi cachée derrière des buissons savamment négligés, et tandis que les piscines ouvertes semblent crier “regardez-moi, j'appartiens à un *nouveau riche*”, les piscines couvertes, qui coûtent beaucoup plus cher, ne crient rien. Celle-là, dont l'eau était très chaude, vous aimait, vous câlinait, savait vous rendre heureuse. Je pris un immense plaisir à faire plusieurs longueurs à une vitesse soutenue. Je remarquai bientôt qu'Octavius n'arrivait plus à me suivre. Il était reparti vers la pente la moins profonde, et s'était assis sur l'une des

marches submergées qui descendent dans l'eau. Je nageai vers lui, ouvris les jambes, m'assis sur ses genoux et l'embrassai. Il me prit la main, et la guida.

“Tu t'es rasé ! M'écriai-je en riant. Quand as-tu fait cela ?”

“Tout à l'heure, quand je t'ai demandée d'attendre. Ça te plaît ?”

“J'adore. Je ne voulais pas te le demander.”

“Et pourquoi donc ?”

“J’ai entendu *non* un peu trop souvent dans ma vie. Je ne voulais pas risquer d’en entendre un de plus.”

“Je ne te dirai jamais non.”

“Je sais. J’ai été bête. Je suis tellement affectée par mon passé que j’ai encore peur de toi.”

Je le caressais en parlant, et il avait maintenant une solide érection. Je m’avançai tout contre lui et essayai de m’empaler sur sa verge. Elle pénétra d’un ou deux centimètres et se bloqua. Je persistai. Nos lubrifiants combinés eurent finalement raison de la *sécheresse* de l’eau, et Octavius se glissa en moi

jusqu'à la garde. Je pressai les muscles de mon vagin trois fois autour de sa verge et il répondit en la faisant gonfler trois fois puis il commença d'effleurer le clitoris.

À ce moment, la porte de la piscine s'ouvrit brusquement, et Caroline, toute nue, s'avança en sautillant et s'écria :

“Bonsoir Papa, bonsoir Xaviéra !”

Octavius dut voir la panique qui se peignait sur mon visage : “Chut. Ce n'est rien. Caroline est allée faire du ski. Je pensais qu'elle ne reviendrait que demain matin. Le car de son école a dû revenir plus tôt. Ne t'en fais pas.”

“Octavius” murmurai-je “nous sommes accouplés en face d’une enfant qui se trouve être ta fille.”

“Calme-toi, calme-toi. Caroline en a vu d’autres avec Isabelle et ses admirateurs.”

“Quoi ? Es-tu en train de me dire qu’Isabelle fait l’amour devant sa fille et la laisse se promener toute nue devant des étrangers ? Elle n’a pas peur que ça leur donne des idées ?”

“Tu connais mal Isabelle : elle hypnotise ses partenaires. Ils n’oseraient jamais.”

Pendant cette conversation, Caroline avait plongé, puis traversait et retraversait la piscine dans le sens de la

longueur sans, apparemment, se soucier de rien. Toutes sortes de questions et d'émotions se bousculaient sans ordre et sans logique, dans mon esprit. J'avais remarqué une légère toison sur le pubis de Caroline. Les enfants sont-ils plus précoces de nos jours ? Quand j'avais onze ans, je n'avais pas le moindre poil. Puis je pensai au corps de Nathalie, et combien sa beauté me bouleversait à l'époque. Le spectacle d'une préadolescente déclencherait-il quelque chose en moi ? Je me tordis le cou pour la regarder et fut soulagée de constater qu'elle me laissait de glace. Caroline qui, à un moment donné, me frôla en faisant

demi-tour, nageait comme un requin et, magnifique jeune fille qu'elle était, dégageait à peu près autant de sensualité. Puis me revint à l'esprit une conversation que j'avais eue avec mon coiffeur. Celui-ci, naturiste convaincu, m'avait dit que les filles entre les âges de huit et vingt ans ne se dénudaient pas complètement, en général. Sont-elles moins timides maintenant ou Caroline est-elle une exception ?

Mon désir s'était complètement éteint à ce stage ; aussi fus-je surprise lorsque, sans avoir bougé, Octavius se raidit, émit un léger grognement et éjacula. Je me dégageai et commençai à nager en

parallèle avec Caroline. Quand je revins vers Octavius, qui était resté assis sur sa marche, je vis qu'il arborait un sourire un peu niais. Je me sentais plus détendue, et m'installai de nouveau sur ses genoux. Il m'embrassa puis approcha sa bouche de mon oreille et chuchota : "Il y avait un filet de sperme qui sortait de toi tout à l'heure."

Je regardai entre mes cuisses : rien ; mais, sur ma gauche, j'aperçus une petite voie lactée ondulante qui flottait vers le filtre de la piscine, un peu comme de la laitance de poisson. Je regardai Octavius. "Je devrais peut-être rentrer à la maison maintenant."

“Si tu veux, mais j’aimerais que tu restes. Cela ne choquera pas Caroline. Nous allons manger quelque chose puis elle ira faire ses devoirs dans sa chambre. Je te jure : que tu partes ou que tu restes, elle s’en moque complètement.”

“Quand Isabelle revient-elle ?”

“Elle ne rentre que demain. Ça lui évite les embouteillages du dimanche soir.”

“Et le petit ami ?”

“Je n’en sais rien. Je ne lui ai pas demandé, tu penses bien.”

“D’accord, je reste ; mais seulement pour un câlin. Je suis épuisée,

émotionnellement et physiquement. Je ne pourrais rien faire d'autre.”

“Moi non plus, mais je t'aime et quand je ne suis pas avec toi, je me sens vide.”

Plus tard, au lit, lovée contre Octavius je demandai : “Quand tu étais enfant, ta mère a-t-elle détruit l'amour qui était en toi ?”

“Elle a fait de son mieux, mais elle a échoué lamentablement.”

“La mienne aussi a essayé et, jusqu'à une époque assez récente, elle a réussi.”

## Chapitre XXIV

“Mauvaises nouvelles” me dit Octavius quand j’arrivai au travail le mardi matin : “Isabelle ne retournera pas à la villa vendredi prochain.”

Jeanne n’était pas encore là, et nous pouvions bavarder tranquillement.

“Parce que” continua-t-il “elle avait promis à Nathanaël, c’est le nom du

dernier gagnant, qui se trouve être maintenant le dernier perdant, elle lui avait donc promis qu'il pourrait prendre des photos d'elle en tenue d'Eve puis, quand pour la énième fois, elle a trouvé une excuse pour ne pas le faire, il a prononcé les mots fatidiques : *Mais tu avais promis !*”

“Aïe !”

“Eh, oui : Aïe.”

“Comment sais-tu cela ?”

“Elle me dit tout, sans jamais considérer que ce qu'elle dit peut faire souffrir. Je suis son psychiatre, je fais partie des meubles... C'est peut-être pour cela

qu'elle ne me quitte pas. Mais, pour revenir à la situation présente, il faut bien comprendre qu'elle n'a pas seulement peur de ne plus être aux commandes, elle adore la contradiction. Il y a eu, dans sa vie, bien des instances où elle avait vraiment envie de faire quelque chose, mais où quelqu'un (dans certains cas moi-même) a dit, juste au mauvais moment : *Eh bien, vas-y, fais-le*. Entre le plaisir de faire ce qu'elle désirait et le plaisir de contredire, elle a souvent choisi la deuxième solution."

"Comme le dit Célimène : *Et l'art de contredire a pour lui tant de charme,*

*qu'il prend contre lui-même, assez souvent, les armes !"*

“Exact. Mais comparée à Isabelle, Célimène était une sainte.”

“Isabelle finira à l’asile.”

“Oh, non. Elle est trop riche pour cela. Elle aura une infirmière privée... ou plutôt toute une ribambelle d’infirmières, car, bien sûr, la prochaine sera non seulement meilleure que la précédente, mais LA meilleure de toutes. Non, c’est moi qui risque de finir à l’asile.”

“Si elle te raconte tout, c’est qu’elle t’aime encore.”

“Hélas, c’est peut-être vrai.”

“De toute façon, tu viens à la maison ce soir comme d’habitude, n’est-ce pas ? À défaut d’un grand lit, il y a toujours le tapis du salon.”

“Je l’adore, ce tapis.” Chuchota Octavius au moment où Jeanne ouvrait la porte.

\*

Quand, le mercredi matin, je descendis prendre le petit déjeuner, une lettre m’attendait sur la table de la salle à manger. Je la regardai pendant plusieurs secondes, n’arrivant pas à comprendre et surtout ne voulant pas comprendre.

C'était une enveloppe d'un format légèrement plus petit que la normale et faite d'un papier qui imitait la texture d'un parchemin. Je m'attendais presque à y trouver un sceau en cire rouge de l'autre côté. Cette lettre, toutefois, ne venait pas d'une personne qui, emportée par l'enthousiasme de la saison des vœux, m'aurait souhaité la bonne année : elle arborait un timbre espagnol, et ne pouvait provenir que de Lucinda. Je reculai vers la porte comme si j'avais eu peur de cette enveloppe à l'aspect innocent.

“Tu ne l'ouvres pas ?” Demanda Francis alors qu'il me versait une tasse de café.

“Pas encore. Je retourne m’habiller.”

J’étais en peignoir. Je remontai dans ma chambre tout en me demandant s’il n’y avait pas une bonne dose d’ironie dans la question de Francis, et s’il ne suggérait pas indirectement que je devrais déchirer cette lettre sans la lire et en jeter les morceaux à la poubelle. Je mis un corsage vert pâle à manches courtes et un pantalon aux damiers bleu-clair et bleu foncé puis redescendis lentement, m’assis à la table de la salle à manger et bus une gorgée de café. Francis me regardait comme on regarde une malade : “Tu veux que je parte ?”

“Quoi ? Oh non, non, absolument pas.”

J'avais besoin d'une présence humaine. Mes doigts tremblaient. Je me relevai et allai chercher un couteau pointu à la cuisine. Je me sentais obligée d'ouvrir cette belle enveloppe sans la déchirer. Je me rassis puis, avec des appréhensions de chirurgien, insérai le couteau sous le volet. Je regardais Francis. Ses yeux s'étaient voilés comme ceux d'un mort, sans expression, sans illusions. Je me demandais s'il avait deviné ce que j'allais découvrir :

*Ma chère Xaviéra,*

*Je vais revenir en France et quitter mon mari. Emilio n'arrive pas à comprendre ma décision, mais il l'accepte. Je lui ai dit qu'il n'y avait pas d'autre homme dans ma vie, ce qui, en ce moment, est absolument vrai.*

*Je m'étais donnée une année pour découvrir si je pouvais ou non continuer à vivre avec lui... mais, maintenant, je n'en peux plus.*

*Emilio assure qu'il m'aime. Je suis toutefois incapable de vivre avec sa façon d'aimer. Il me traite comme si j'étais une enfant, et continue à tout organiser pour moi. Il me dit qu'il voudrait que je reste*

*puis, dans la minute qui suit, il m'indique à quelle agence de voyages il faut que je m'adresse pour réserver mon billet d'avion, quelle compagnie aérienne je dois choisir, quel genre de travail je devrai chercher en rentrant, comment présenter mon CV... J'ai envie de me mettre à hurler.*

*Xaviéra, ma chérie, je t'ai bien mal traitée et j'en suis vraiment désolée...*

*Si tu m'as pardonnée, et si tu ressens toujours quelque chose pour moi, dis-le-moi. C'est toi qui décideras de ce que nous devons faire par la suite. Je te dois bien cela. Si tu veux rester avec*

*Francis et me revoir de temps en temps, je l'accepterai. Si tu veux que nous vivions ensemble, j'en serai plus qu'heureuse. À nous deux, nous ne serons jamais riches, mais nous serons toujours à l'abri du besoin.*

*Je sais à quel point je t'ai fait souffrir. Si tu rejettes mon offre, je comprendrai parfaitement, et ne me plaindrai pas. C'est ce que je mérite, en fait. Réponds-moi vite.*

*Je t'embrasse.*

*Lucinda.*

J'étais abasourdie. Tout cela pouvait-il être vrai ? Tout doucement, d'abord, puis de plus en plus clairement, "les cieux s'ouvrirent et une musique divine enveloppa la terre". J'avais tellement besoin d'avoir, à mes côtés, quelqu'un de fort, quelqu'un que je puisse admirer aussi bien qu'aimer ! Il me semblait, une fois de plus, qu'avec Lucinda rien de mal ne pourrait jamais arriver, et que notre amour transcenderait la banalité de la vie quotidienne. Je pris la lettre et, dans une sorte de brouillard, montai dans mon bureau afin de la relire plusieurs fois.

Je m'étendis sur le canapé, ce même canapé sur lequel je m'étais si souvent masturbée tout en parlant à Octavius au téléphone, et soudain, avec la violence d'un objet qui vous tombe sur la tête, Octavius m'apparut comme un être insignifiant, sans dimension, sans mystère, sans ambitions et surtout sans force de caractère... aussi faible que Francis, en fait, mais dans un autre domaine.

Je mis la main sur le combiné... même canapé, même téléphone et tous ces souvenirs... mais je la retirai. J'aurais pu appeler Lucinda, mais songeai qu'il serait plus sage d'attendre que je me

calme un peu. Sa lettre avait mis deux jours à venir. On m'avait dit que, venant d'Espagne, les lettres mettaient facilement une semaine. Lucinda ne s'inquiéterait pas si tôt de mon silence. Cela me donnait le temps de réfléchir.

Je repris le téléphone, mais, cette fois, ce fut pour appeler Octavius. Je voulais l'attraper avant qu'il parte pour le bureau. Je ne lui avais jamais téléphoné chez lui. Je n'aurais pas dû être surprise, lorsque Caroline répondit, et pourtant je le fus.

“Salut, Xaviéra. Il faudra revenir nous voir. On retournera ensemble dans la

piscine. C'était bien, n'est-ce pas ?  
J'aimerais vous connaître un peu  
mieux...”

*Bla, bla, bla, bla...* Impossible de placer  
un mot. *J'aimerais vous connaître un peu  
mieux..!* J'imagine une femme de trente  
ans disant cela, mais pas une élève de  
Sixième ! Comme l'avait mentionné  
Octavius, *Caroline en a vu d'autres...*  
Elle est un mélange complexe d'enfant  
intelligente, mais gâtée, et de jeune  
adulte. Curieusement, le bavardage de  
Caroline ne m'irritait pas. J'y trouvais  
même du plaisir, et cela m'intriguait  
jusqu'à ce que j'admette qu'en fait, je  
fantasmais sur ce qu'aurait pu être ma

vie si j'avais eu une fille. Francis et moi n'avions jamais voulu d'enfant. Toutes les circonstances de la vie ont leurs bons et leurs mauvais aspects. Cela va de l'état de nonne à celui de mère de famille de dix enfants en passant par tous les intermédiaires imaginables, et cela comprend certainement celui de couple sans enfants, mais à ce moment précis l'idée que j'aurais pu, moi aussi, avoir une fille joyeuse, bavarde, jolie, sautillante et pleine d'entrain me donna un léger pincement au cœur. Aurais-je pu être une bonne mère ? Avant de rencontrer Lucinda et de tomber malade : non, je ne pense pas. J'étais trop

tendue, trop portée à la critique, trop semblable à ma propre mère, celle qui fut mon serpent, mon professeur dans l'art de gâcher sa vie et celle des autres. Maintenant, oui... je ferais une bonne mère, mais il est trop tard. Et Francis ? Eh bien, lui, il aurait probablement fait un père merveilleux.

Caroline s'arrêta de parler. J'entendis la voix d'Isabelle : "C'est qui ?"

"C'est la petite amie de Papa." (*rires des deux femmes*)

Puis un cri perçant : "Papa, c'est Xaviéra au téléphone."

Réponse plus feutrée : “Je le prends dans la chambre.”

On entend tout dans cette maison ! Je me demande ce qui se passe quand on pète dans les toilettes... La voix d’Octavius arriva, forte et claire dans mon oreille. Je lui dis que j’étais malade et que je ne pourrais pas aller au travail le jeudi.

“Ça ne m’étonne pas. Tu n’avais pas l’air dans ton assiette hier soir.”

*Quelle remarque stupide ! Je me sentais en pleine forme. Peu importait le contenu de la réponse d’Octavius : je sais que je l’aurais trouvée stupide ; je*

l'admettais, et j'en fus choquée, et encore plus choquée de me rendre compte que je n'y pouvais rien. De même que l'on croyait jadis que certaines personnes étaient possédées du démon, j'avais l'impression que ma mère avait soudain repris possession de mon âme. J'étais redevenue ma mère : il me fallait critiquer, critiquer, critiquer... *Octavius, tout ce que tu feras ou diras sera mal, à partir d'aujourd'hui. Ton léger accent américain, que je trouvais plutôt séduisant, m'irrite maintenant. La façon dont tu gares ta voiture, toujours trop près de la mienne, si bien que j'ai du mal à ouvrir ma portière...*

Je replaçai le combiné, me cachai le visage dans les mains et hurlai silencieusement : *assez, assez, assez !* J'aurais voulu fondre en larmes, mais ne le pouvais pas. J'avais du mal à respirer. Tous les muscles de mon corps me tiraillaient. Je me dirigeai en chancelant vers ma chambre, pris trois somnifères, et me couchai sans me déshabiller. J'avais cru mentir en disant que j'étais malade, mais soudain je me sentis vraiment malade. J'étais à la torture ; je sentais le démon dont j'étais possédée remuer dans ma poitrine. J'atteignis un niveau de désespoir total avant que de sombrer dans un sommeil de droguée.

Le reste de la semaine fut un mélange de souffrances et de somnolence.

“Je t’ai déjà vue dans cet état.” Risqua timidement Francis au petit déjeuner du dimanche. “C’est quand tu as cessé d’aller chez Lucinda. Je ne savais pas que tu avais une liaison avec elle. Je ne savais pas qu’elle t’avait plaquée.” *Oh, Francis, je t’en prie, n’emploie pas des mots comme “plaquée”. Il ne s’agissait pas d’une amourette. Nous n’étions pas dans un feuilleton de télévision australien... mais tu as raison. Oui, bien sûr : elle m’a plaquée... elle m’a plaquée parce qu’elle sortait déjà avec Monsieur Merveille.* “Maintenant,” continua-t-il “je suppose

que ton Octavius t'a plaquée à son tour. C'est pour cela que tu es toute chamboulée."

Je réussis à rire, si on peut appeler cela un rire ; un hennissement plutôt, car mes yeux se remplissaient de larmes, et j'essayais d'attraper un filet de morve avec le dos de la main. Je m'essuyai le visage avec un mouchoir en papier, et recommençai à rire ; seulement, cette fois, on aurait dit le ricanement caverneux d'un vieillard cacochyme. "Mais non, crétin, c'est moi qui le plaque."

Je vis un immense soulagement se peindre immédiatement sur le visage de Francis, et ne l'en détestai que davantage. *Si Lucinda veut que j'aille vivre avec elle, je te quitterai, Francis, et une fois de plus tu ne comprendras rien, n'est-ce pas ?*

“En tous cas,” l’entendis-je marmonner “ce sera peut-être dur dans l’immédiat, mais, à la longue, c’est encore ce qu’il y a de mieux.”

Comment ai-je réussi à ne pas lui envoyer mon café à la figure ? Le téléphone sonna et me fit sursauter.

Francis alla répondre puis revint avec le sans-fil. “C’est pour toi.”

Sur ce, il s’éclipsa prudemment.

“As-tu reçu ma lettre ?”

C’était Lucinda, bien sûr.

“Oui.”

“Tu pleures ?”

“Oui.”

“Moi aussi.”

Ça, c’était nouveau !

“Xaviéra,” reprit-elle, “j’ai une confession à te faire. J’ai eu une liaison

avec un homme beaucoup plus jeune que moi.”

“Je sais.”

“Oh ?”

“Je le connais, et il s’en est vanté. J’oublie toujours son nom. Ne ris pas, Lucinda, mais je l’appelle Monsieur Merveille.”

“Eh bien, je t’assure qu’il n’est pas si merveilleux que cela. Il menace de me faire du mal. Je lui ai écrit des lettres d’amour, tu comprends ?”

*Des lettres d’amour à Monsieur Merveille ? Et moi ? N’aurais-je pas mérité au moins **une** lettre d’amour ?*

Lucinda continuait : “Je l’ai quitté, mais il s’accroche. Il dit que si je refuse de le revoir, il enverra mes lettres à Emilio. Xaviéra, j’ai vraiment peur. Emilio va me battre : j’en ai la certitude. Je m’attends au pire. Je suis au bout du rouleau.”

“Lucinda, je suis vraiment désolée, mais que puis-je faire ?”

“Tu n’as pas répondu à ma lettre. Puis-je compter sur toi quand je rentrerai en France?”

“Lucinda, ta lettre vient seulement d’arriver. Je n’ai pas eu le temps d’y

répondre. Tu sais à quel point je t'aime. Tu pourras toujours compter sur moi.”

*Comme c'est bizarre ! Je viens de lui dire “je t'aime” presque sans m'en apercevoir. Elle non plus n'a pas l'air de s'en être aperçue.*

“C'est simplement” reprit-elle “que... voilà... j'attendais ta réponse...”

Elle se mit à sangloter et raccrocha. Soudain, je me sentis étrangement calme. Les psychologues disent que, pour retrouver une certaine confiance en soi, il n'est rien de tel que de se sentir utile. Lucinda, cette forteresse mentale, avait besoin de moi. Je sentais couler

dans mes veines un renouveau de fraîcheur et de vigueur : l'implacable conviction de l'iconoclaste qui sert une autre divinité, l'indifférence du tortionnaire ou de l'Exécuteur des Hautes Œuvres au service d'un potentat. Ton monarque t'appelle. Toutes les souffrances que tu pourras infliger seront marquées de son sceau. Ce que tu fais est bien, car tu le fais pour ton dieu, ton roi et ton pays. Pas si difficile, en fin de compte, de se convertir au fanatisme. Cela vous grandit d'une bonne vertèbre. Les nazis et leurs camps de concentration, les communistes et leurs goulags, les

musulmans hystériques et leur intolérance mondiale, tous se donnent bonne conscience, tous ne sont, au départ, que des gens comme vous et moi. Nous aurions pu en faire autant. Nous pouvons infliger humiliations et tortures, nous vautrer dans les *plaisirs* du cirque romain, et saliver au spectacle des exécutions publiques.

Pourquoi n'en serait-il pas de même en amour ? Si nous n'avons plus l'occasion d'assister à des tortures physiques, pourquoi ne pas inventer des tortures mentales ?

Quand Francis revint dans la pièce, il dut me trouver changée car je l'étais, en effet. Je m'imaginai tournant les pages d'un album de photos. Mesdames, messieurs, regardez : de la page 1 à la page 44, voici Xaviéra telle qu'elle était lorsqu'elle n'avait jamais aimé personne. À la page 45, elle découvre qu'elle est capable d'aimer. Aux pages 46 et 47, elle se rend compte qu'elle peut être aimée. À la dernière page, elle est capable de tuer.

## **INTERMEZZO**

Inspiré de Vittore Carpaccio

Ursule est endormie sur le dos, son corps bien droit dans le lit. À peine s'il soulève l'impeccable agencement des couvertures et de l'édredon.

La tapisserie, les boiseries, toute la pièce est teintée de rouge sang.

Son visage est calme, mais Ursule a un cauchemar. La porte de la chambre est grand ouverte sur une lumière aveuglante au milieu de laquelle apparaît un ange habillé comme un chevalier en armure. D'une main, il brandit la palme du martyr.

Ursule est une belle adolescente : silhouette parfaite, seins petits et durs, longues jambes, ventre plat, muscles fermes, peau ivoire et douce.

Sa poitrine monte et descend légèrement, lentement. Son sexe, au fin duvet, exsude l'odeur calme et délicate d'une jeune femme propre. Tout n'est

que paix, chaleur, confort, dans le grand lit ; tout sauf l'horreur prophétique de ces tons menaçants et rougeâtres. La perfection d'Ursule a semé la haine dans les cœurs.

Sabrée à mort ! La nausée, la sueur, les sphincters qui se relâchent, le sursaut désespéré du corps qui n'arrive pas à accepter ce qui lui arrive, le dernier cri : “Non !”, la brûlure de la première entaille, alors que l'acier bien aiguisé s'enfonce sans effort dans la chair, les poumons qui éclatent sous l'intensité de la douleur, la surdité à ses propres hurlements, le deuxième coup de sabre, folie dans le regard, folie dans l'âme...

l'effondrement sur un sol glissant, souillé de sang et d'excréments, les tremblements incontrôlables, le froid intense, la gorge déchirée d'un dernier râle...

Le même corps, enchanteur, allongé dans son lit... le même corps, immolé...

## Chapitre XXV

Le mardi suivant, je m'habillai différemment pour aller au bureau. La plupart du temps, je portais des fuseaux noirs et, par exemple, un chemisier rouge sans manches avec des motifs cachemire rouge foncé. Cette fois, je mis

une longue jupe noire, ouverte sur les côtés, à la chinoise, des chaussures noires à talons mi hauts, des collants noirs et un fin tricot noir d'où, autour du cou, sortait le col d'un chemisier noir. Seule note de contraste, un long collier de perles blanches noué sur le devant. J'avais tiré mes cheveux en arrière comme le font les danseuses (ou les institutrices à lunettes dans les feuilletons américains).

Octavius siffla en me voyant. Cela me remplit de mépris pour lui, et de colère pour l'espèce humaine en général ; mais ce qui me dérangerait le plus fut que Jeanne, la grosse Jeanne aux chairs

tremblotantes, siffla également. J'avais envie à la fois de rire avec eux et de les écharner. *Allons, ma vieille, calme-toi, tu as les nerfs à vif. Respire profondément et ne fais pas attention à eux.*

J'avais, bien sûr, complètement perdu mon temps et gâché mes efforts ; j'avais remonté tous mes ressorts pour rien. Octavius et moi avions si bien affiné notre petit numéro d'employeur à employée que même Jeanne ne s'était jamais doutée de notre liaison. Mes voisins non plus. Le secret avait été parfaitement gardé. Je me serais moquée des commérages, mais il n'y en avait pas eu, car chaque fois qu'Octavius était

venu chez nous, la voiture de Francis avait précédé la sienne dans l'allée. Cette journée de travail, si l'on excepte la façon dont je m'étais habillée, fut donc routinière. Notre comportement envers nous-mêmes et envers les clients fut, comme à l'habitude, poli, amical, efficace...

Pour la journée de travail suivante, j'abandonnai mon cabotinage, et me présentai au travail vêtue normalement d'un corsage vert pâle sur une jupe bariolée en vert, jaune et bleu. Il y avait, ou plutôt, j'imaginai qu'il y avait une certaine tension dans l'atmosphère du bureau. Je savais que je n'inviterais pas

Octavius à venir à la maison, mais lui, il n'en savait rien. Résultat, ce fut moi qui souffris pendant huit heures. Parfaitement civilisé, Octavius n'avait jamais conclu, d'un rendez-vous à l'autre, qu'il serait automatiquement invité chez moi. Il avait toujours attendu que je le lui fasse savoir ou que je le lui rappelle. Cela se produisait en général au moment où Jeanne allait au vestiaire pour passer son manteau et changer de chaussures. Cette fois, je dis *au revoir* et sortis aussi naturellement que possible. Je remarquai tout de même une expression de léger étonnement sur le visage d'Octavius,

mais il ne semblait pas anxieux. Après tout, j'avais, du moins le croyait-il, été malade la semaine précédente, et il devait penser que j'étais simplement fatiguée.

Deux jours plus tard, il me demanda si tout allait bien comme je voulais.

“Oui, absolument.”

En fin d'après-midi, s'étant rendu compte qu'une fois de plus je ne l'inviterais pas, il n'y tint plus et eut le courage de chuchoter : “J'ai fait quelque chose qui t'aurais mise de mauvaise humeur ?”

“Mais non, voyons. Au revoir.”

Je lui posai un léger baiser sur les lèvres et sortis du bureau d'un pas ferme, laissant Octavius douloureusement déconcerté.

Je m'amusais comme une folle. En même temps, je sentais une épine s'installer dans mon cœur, épine qui semblait grossir de jour en jour, mais je n'y pouvais rien. Je n'avais jamais cru au Destin (avec un grand "D"). J'y croyais à présent. Le Destin, c'était un torrent de montagne, et moi je n'étais qu'un bouchon de liège dansant sur ses vaguelettes, entraîné dans ses tourbillons vers l'inévitable cataracte.

Jusqu'ici, les fins de semaine sans Octavius, mais sachant, que je le reverrais le mardi matin, et que je ferais l'amour avec lui le mardi soir, c'était une chose. Une fin de semaine sans Octavius, sachant que je ne ferais plus jamais l'amour avec lui, c'était une tout autre chose. J'évoluais dans un nuage de paix et de peur, de bonheur et d'appréhension. En attendant l'arrivée de Lucinda, je jouais le jeu d'une vie normale, la vie d'une femme mariée, avec une belle maison dans une jolie banlieue, un travail à temps partiel et l'attente d'une pension professionnelle à l'âge de soixante ans, une femme

tranquille et bien élevée qui passe beaucoup de temps à regarder la télé, car elle ne va pas au gymnase tous les deux jours, ne tricote pas de dentelles, et ne passe pas chaque minute de son temps à travailler dans le jardin. Je n'avais même pas un chien que j'aurais pu promener.

Paix... soulagement... terreur. La terreur était difficile à définir. Elle prenait la forme d'une intuition, d'un monstre aux contours vagues rôdant autour de la maison, mais qui, tôt ou tard, s'y introduirait. Je ne me demandais plus *si* le monstre rentrerait, mais *quand* ? Pendant ce temps, comme pour le *Titanic*, l'orchestre de la routine et de la

normalité continuait à jouer sur le pont...

Le mardi suivant, j'arrivai au travail de très bonne heure. Laissant mes clefs de l'étude sur le bureau d'Octavius, je ramassai les objets personnels qui se trouvaient sur mes étagères afin de les jeter dans le coffre de ma petite Citroën. Octavius arriva à ce moment-là. "Qu'est-ce qui se passe ?"

"Viens t'asseoir dans ma voiture. J'ai à te parler."

S'étant mal garé, comme d'habitude, il eut du mal à ouvrir sa portière. Il dut se

tortiller pour sortir. Je vis sur son visage qu'il savait...

“Octavius,” lui dis-je - alors que, assis côte à côte nous regardions, tous deux, droit devant nous - “j’ai décidé de donner une deuxième chance à mon mariage.”

Je n’avais aucune idée de ce que pourrait être la réaction d’Octavius, mais son silence me désorienta. J’aurais préféré une explosion de colère ; des insultes même. Je me demandai alors s’il n’était pas, en fait, soulagé, et si, en rompant la première, je ne lui avais pas rendu un immense service. Toutefois, lui ayant

jeté un regard de côté, je fus certaine qu'il n'en était rien. Son teint était devenu gris. Le silence s'approfondit. Nous vîmes, sans la voir, Jeanne arrivant au bureau, et nous regardant d'un air étonné. Quand Octavius se mit à parler, il me fit sursauter : "Que s'est-il passé la semaine dernière pendant que tu étais malade ?"

"Rien."

"Le mardi d'avant ton absence, nous avons passé une soirée merveilleuse, mais quand tu es revenue au bureau, tu m'as traité comme si je n'existais pas."

Nouveau silence. Je ne savais plus quoi dire. J'aurais pu inspirer profondément et me lancer dans le vide. J'aurais pu lui dire la vérité, mais il semblait, à ce moment-là, que la vérité fût la dernière des choses à pouvoir être mentionnée. Je commençais à comprendre un peu mieux ce que Lucinda avait ressenti quand elle m'avait *plaquée*, comme aurait dit Francis. Elle aussi avait dû se rendre compte que la vérité était impossible à révéler. J'aurais mieux accepté la vérité que ses mensonges, mais elle ne pouvait que mentir. Octavius aussi, je pense, aurait mieux accepté la vérité que les mensonges, mais

cette vérité me restait en travers de la gorge, et elle n'en sortirait jamais. Le mensonge, pour moi comme pour Lucinda, était devenu un besoin profond, essentiel.

À ce moment-là, je partageai un autre sentiment avec Lucinda, car le plaisir intense qui m'électrisait alors que je *plaquais* Octavius avait dû être son plaisir, à elle. C'était un plaisir d'une nature presque sexuelle. De mes doigts à mon ventre, en passant par mes seins, de petits frissons me parcouraient la peau. Ma bouche était sèche... en général une sensation peu agréable, mais dans ce cas précis, enivrante. Soudain, je compris

tout : jamais je n'avais possédé un tel pouvoir sur un autre être humain... et j'étais prête à en payer le prix. Je savais confusément... non : je savais sans l'ombre d'un doute qu'en détruisant Octavius je me détruisais moi-même. La machine, cependant, était en marche et je ne pouvais plus l'arrêter. On ne sait jamais avec certitude si l'on a complètement détruit quelqu'un tandis qu'avec soi-même, on ne peut rater la cible. Un désir obscur, l'obsession primitive de la chasse peut-être, nous transforme en victime idéale.

Plaquer Octavius et lui mentir... Les deux étaient inséparables. Sans le

mensonge, cette séparation lui eût été moins pénible, lui eût paru plus honnête, plus acceptable. Alors, pour accomplir du beau travail, pour faire le plus de mal possible et savourer la volupté de l'hallali, il fallait absolument ajouter le mensonge : c'était le glaçage sur le gâteau. Le mensonge va beaucoup plus loin que la peur de la vérité ou la peur des réactions de l'autre en face de la vérité. Le mensonge, lui, indique clairement : *Tu vois, je mens. Il est parfaitement évident que je te mens. Cela veut dire que je t'exclue totalement de ma vie. Cela veut dire que toi, mon ancien amant, toi avec qui j'ai partagé tant de*

*tendresse, de plaisirs et de complicités, tu es devenu une personne sans importance, et que je me moque complètement de ce que tu penses ou de ce que tu ressens. Dorénavant, pour toi qui as si intimement partagé ma vie, je serai comme une maison dont l'entrée te sera interdite et dont on aurait fait changer les serrures. Tu souffriras en te demandant ce qui se passe à l'intérieur, mais tu ne le sauras jamais... Pure extase.*

Il me restait encore une chose à faire : sur le glaçage du gâteau, il me fallait poser une cerise. “Nous pouvons rester amis.”

Pour la première fois, Octavius me lança un regard de mépris total. Avais-je désiré ce mépris ? Je m’imaginai racontant plus tard à Lucinda : “Il a pris cela très mal, tu sais. J’aurais dû m’en douter.” Peut-être ne faisais-je, inconsciemment, que creuser entre nous un fossé infranchissable, si béant que moi-même ne pourrais jamais revenir en arrière, me précipiter vers Octavius en criant : “Je suis désolée. Je te demande pardon.” Oui, je dois l’admettre : j’avais besoin de ce mépris comme un gorille a besoin de souiller le nid dans lequel il a dormi la nuit précédente. Octavius chercha la poignée de la portière, et peu habitué à

ma voiture, mit quelques secondes à la trouver et s'énerva. Il ouvrit la porte, et avant de sortir, se tourna vers moi et prononça lentement et clairement :  
“Dans quelques années, quand tu réfléchiras à tout ceci, tu comprendras.”

Il sortit de la voiture et se dirigea vers son bureau sans se retourner, mais avant d'atteindre la porte, il trébucha sur l'allée de briques rouges. Je respirais profondément, savourant presque jusqu'à l'orgasme l'idée que, pour la première fois de ma vie, j'avais délibérément fait souffrir quelqu'un. Mon seul regret, c'était que ma victime ne m'avait jamais fait le moindre mal. Je

n'aurais pas pu faire souffrir ma mère, car elle ne m'aimait pas. On prend ce qu'on trouve... Cela ressemblait à ces stupides défis lancés par le Diable dans les pièces dites *médiévales* de l'époque romantique. "Tout d'abord", dit Satan (pour voir s'il peut te faire confiance) "tu vas tuer l'animal familier que tu préfères puis tu vas rejeter la personne qui t'aime le plus. Alors, et alors seulement (*rires caverneux*), tu auras tout ce que tu désires". Comme Faust, j'avais envie de chanter : "*À moi les plaisirs... À moi l'énergie des instincts puissants et la folle orgie du cœur et des sens !*"

Quelque chose, dans mon âme, se referma avec le glissement doux et sec d'un obturateur à rideau ; et c'était vraiment un rideau qui s'était immiscé entre moi-même et ma sensibilité ; entre moi-même et mes souvenirs. J'étais libre, légère et invincible. Je me mis à rire comme une femme saoule.

Quand je rentrai à la maison, le monstre y était déjà, mais je ne le perçus pas tout de suite. Lorsque j'en fus consciente, il me sembla qu'IL se comportait comme un preneur d'otage qui a décidé d'être poli avec sa victime, IL flottait dans toutes les pièces sans rien faire, sans rien dire. IL me regardait avec, sur son visage

presque transparent, une expression à la fois sarcastique et amusée. Je montai l'escalier en courant puis redescendis aussi vite pour voir s'il y avait quelque chose d'intéressant dans le courrier du matin. Non, aucune lettre de Lucinda. Je sentais mes tripes tordues par la peur, et je ne savais même pas pourquoi j'avais si peur. Je me précipitai dans ma chambre. J'aurais fermé la porte à clef si elle avait possédé une serrure. Je ne me sentais en sécurité que dans mon lit et toute habillée. Je tirai les couvertures sur mes yeux et plongeai dans un grand trou noir.

En fin d'après-midi, Francis ne me demanda pas où j'avais passé la journée ni comment ; ses sourcils, simplement, se levèrent sous l'étonnement quand je me présentai à lui avec des habits tout fripés. Il passa dans la cuisine, et se mit à préparer quelque chose. Assis en face de moi à la table de la salle à manger, se tenait aussi IL, mon invité clandestin, mon monstre, mon serpent. IL était confortablement installé chez moi. IL me parlait, mais Francis n'entendait pas ce qu'IL disait. Chaque fois que je répondais, IL éclatait d'un petit rire sec et triste.

*“Laisse-moi te poser quelques questions.”*

Dit-IL d’une voix monocorde comme celle des moines qui font la lecture au réfectoire.

“Quel genre de questions ?”

“Qu’est-ce que tu dis ?” cria Francis.

“Rien. Je ne te parle pas. Quel genre de questions ?”

“Quoi ?”

“Francis, je t’en prie, ne nous interromps pas. Je ne te parle pas.”

“Oh !”

Tout ce que je pouvais voir de IL, c'était une vague forme sinueuse et une bouche aux dents acérées, car IL n'apparaissait qu'en transparence, comme un voile. Un voile... Lucinda détestait les voiles. Je regardai IL bien en face : "Vas-y : pose-moi tes questions."

*"Dans la lettre que Lucinda t'a envoyée, mentionne-t-elle qu'elle t'aime ?"*

"Non."

*"Si elle t'a plaquée une fois, elle te plaquera une deuxième fois."*

"Je sais."

*“Alors, dis-le, connasse, dis-le bien haut.”*

“Elle me plaquera une deuxième fois.”

“Mais bien sûr qu’elle te plaquera. Un enfant l’aurait deviné.”

Francis me secouait les épaules pendant que je répétais :

“Elle me plaquera une deuxième fois.”

“Ma chérie, qu’est-ce qui t’arrive ?”

*“Comme c’est drôle ! C’est la première fois qu’il t’appelle “ma chérie”.”*

“Francis, je t’en supplie : laisse-moi. Je suis si fatiguée !”

Francis retira ses mains. IL nous regardait, un sourire maladif sur son visage en filigrane. J'entendis Francis quitter la maison avec claquements de portes.

“Elle me plaquera...”

*“Qui est la seule personne au monde qui t'ai jamais dit : Je t'aime” ?*

“Octavius.”

*“Qui a jamais voulu boire ta salive ?”*

Je courbai la tête. Il hurla :  
*“Réponds-moi, connasse !”*

Je sursautai. “Octavius.”

*“Qui a jamais voulu renifler tes slips, lécher ta sueur, sentir ta pisse couler sur lui ? Qui a jamais voulu se masturber devant toi, qui a jamais reçu son propre sperme de ta propre bouche ? Qui t’a léchée mieux et plus longtemps que personne ? Qui a bu tes sécrétions comme il l’eût fait d’un pur nectar ? Qui t’a plus qu’aimée ? Qui t’a adorée corps et âme ? Qui a déifié chaque centimètre carré de ta peau, tout ce que tu disais, tout ce que tu faisais, tous tes mouvements, tous tes parfums ?”*

*“Octavius.”*

*“Et si tu l’as plaqué une fois, tu le plaquerais encore bien une deuxième fois, n’est-ce pas ? Tu y a pris trop de plaisir, n’est-ce pas ?”*

“Je le plaquerais une deuxième fois.”

*“Enfin ! Voilà ce que moi, le serpent, j’appelle une bonne élève.”*

La porte de la salle à manger s’ouvrit en coup de vent, et Francis revint, tirant par la main une infirmière grassouillette et pleine d’entrain qui habitait non loin de chez nous. De toute évidence, il n’avait pas voulu aller jusqu’à appeler un médecin. Pourquoi ? Je n’avais aucunement l’intention de le lui

demander. L'infirmière, comme il fallait s'y attendre, ne savait pas quoi faire. Elle marmonna des choses, mentionna la tension nerveuse, le surmenage... Elle conseilla d'être patient, de ne pas s'affoler, et d'aller voir un docteur le lendemain. Francis répondait qu'il ne voulait pas que l'on me dirige vers un hôpital psychiatrique. Je savais, moi, ce que je devais faire. Je me levai, passai devant eux, montai vers mon bureau et commençai à écrire.

\*

J'écris depuis trois semaines, sans m'arrêter, sauf pour aller aux toilettes,

manger et boire. Francis m'apporte des trucs, et les laisse près de moi. Je ne me lave plus. Je ne me change plus. Quand je ne peux plus écrire, je me traîne dans ma chambre et je m'affale sur le lit. Francis doit me bourrer de somnifères de temps en temps, car je me réveille toute propre et enveloppée dans une nouvelle descente de bain.

Lucinda, ce que tu m'as fait est impardonnable et pourtant je t'ai pardonné. Je sais que je n'aurais pas dû. J'aurais dû t'envoyer au Diable, mais voilà : quand on découvre l'amour à mon âge, surtout si on ne l'a jamais connu avant – et ça, tu ne pouvais pas le

savoir – c'est du solide ; c'est pour la vie... ou ce qu'il en reste. Je suis désolée de n'avoir pas répondu à ta lettre ou retourné ton coup de téléphone. J'espère que tu me comprendras. J'espère aussi que tu ne te sentiras jamais coupable de quoi que ce soit. Les plaisirs et les douleurs de l'amour ne sont ni une récompense ni une punition. Ils sont le fruit des circonstances. Je t'ai aimée avec chaque molécule de mon être, et ce depuis le premier baiser que nous avons échangé. Je n'ai jamais cessé de t'aimer et ce n'est pas ta faute s'il en est ainsi. Mon suicide n'est pas le signe d'un manque d'amour pour toi : il est la certitude que

tu ne m'aimes pas, et que tu me rejetteras une fois de plus. Sans Octavius, je t'aurais peut-être donnée une deuxième chance...

Octavius, ce que je t'ai fait subir est également impardonnable. Tu es l'homme le plus doux, le plus affectueux, le plus sensuel du monde. Tu es la première et la seule personne qui m'ait jamais dit : "Je t'aime". La première et la seule qui m'ait jamais trouvé belle et désirable ; la première et la seule qui m'ait adorée corps et âme, et je ne le méritais certainement pas. J'espère que ma mort et ce journal t'aideront à me pardonner.

Francis, je te présente mes excuses. Je me croyais meilleure que toi, mais j'avais tort. Cela ne veut pas dire que je te pardonne. Tu as beau être bon, généreux et attentionné, tu n'en restes pas moins l'être le plus stupide, le plus asexué, le plus pervers que j'aie jamais eu le malheur d'épouser. Oui, cher Francis, je viens d'employer le mot *pervers*, un terme que tu affectionnes lorsque tu me décris, moi. Tu es infiniment plus pervers que moi, car, durant ces quelques décennies que la Nature a eu la bonté de nous accorder, tu t'es refusé, et tu m'as refusé une vie de plaisirs et de bonheur. Comment ne pas appeler cela

de la perversité ? Octavius m'a dit une fois : *Si nous étions mariés, je ne pourrais m'empêcher de te prendre dans mes bras vingt fois par jour. Ton mari est-il aveugle ou simplement stupide ?* Tu vois, Francis, n'espère surtout pas que je te pardonne.

Si je n'ai pas le courage de me suicider ; si je me "dégonfle" au dernier moment, je te quitterai, Francis. De cela tu peux être certain. Malgré tout, je ne me considère pas comme étant meilleure que toi. Je pleure de voir ce que tu es, d'imaginer ce que tu aurais pu être, mais j'ai aussi profondément honte de moi-même.

Allons, IL : tu sais ce qui reste à faire...

\*

## ÉPILOGUE

Quand Francis revint de son travail, il trouva devant chez lui une femme agent de police en uniforme. Elle lui expliqua ce qui s'était passé puis demanda s'il pouvait aider l'enquête que la Police conduisait sur le suicide de Xaviéra. Il monta au bureau et revint avec le journal de Xaviéra.

“Nous vous donnerons un reçu et nous vous le rendrons, n'ayez crainte.”

Quelques jours plus tard, lorsque la Police lui eût rendu le journal, Francis s'installa à la table de la salle à manger et le lut, lentement, sans en sauter un seul mot. Il entendit la voix de Xaviéra, faible, mais persistante, lui demander :  
*“Si une autre femme entre dans ta vie, Francis, feras-tu avec elle et pour elle ce que tu as toujours refusé de faire avec moi et pour moi ?”*

Il se cacha le visage dans les mains. Depuis le décès de Xaviéra, il n'avait pas pleuré, mais une bruine de larme tombait continuellement sur son cœur.

*“Si une autre femme...”*

Il frappa la table du plat de la main :  
“Comme si c’était possible !”

Il entendit la chute délicate d’une lettre sur le paillason. Adressée à Xaviéra, elle portait un timbre espagnol. Il l’ouvrit.

*Ma chère Xaviéra,*

*J’espère que je ne t’ai pas donné de faux espoirs. J’ai changé d’avis. Je reste avec Emilio. Il a bien reçu des photocopies de mes lettres d’amour, mais, au lieu de se mettre en colère, il en est resté profondément abattu. Quelle surprise ! Quand je pense à quel point il peut être macho !*

*Nous avons eu une longue et douloureuse conversation. Il a promis de ne plus me traiter comme une gamine, et moi j'ai promis de ne plus le tromper. C'est un compromis. Ce n'est pas le bonheur, mais c'est une ambition acceptable. Je suis vraiment désolée de t'avoir importunée. Je n'essaierai plus jamais de me mettre en contact avec toi. Pardonne-moi ; oublie-moi. Notre passé n'était qu'un souvenir...*

\*

